

7e Année - No 10

Octobre 1914

NOTRE ROMAN COMPLET :

# L'Armoire aux Chiffons

par Roger Dombre

# La Revue Populaire

10¢

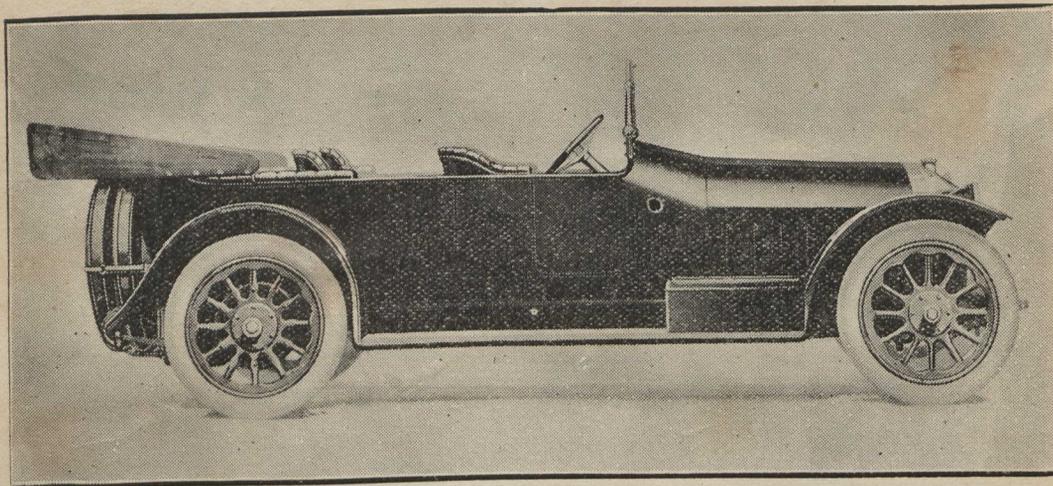
MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL.



Une mitrailleuse Vickers en fonctionnement. (Voir intérieur)

**Sommaire.** Le Partage. Les mangeurs d'hommes. Les mitrailleuses. Une descente en parachute. Diamants célèbres. Les arachides. Une république ignorée. St. Guirec. Quelques reptiles. Le coton. La salle à manger. Une plongée en pleine mer. Les monstres marins. Cloches à plongeur d'autrefois. Deux héroïnes françaises. Belgrade, capitale de la Serbie. L'ardaise. Projectiles pour canons. Les missions au Sénégal. La fabrication des allumettes. Une vieille prédiction. Les monstres disparus. Une invention électrique. Les chevaux pêcheurs, etc.

**POIRIER, BESETTE & CIE**  
Edit.-Propriétaires  
200, Boulevard St-Laurent  
Montréal.



### POUR LE CONNAISSEUR

¶ La machine Pathfinder représente l'œuvre la plus parfaite du fabricant d'automobiles.

¶ Le CHASSIS de la Pathfinder a été reconnu supérieur par des experts, tant sous le rapport du plan scientifique que sous celui de la construction.

¶ L'automobile Pathfinder a toujours tenu la tête au point de vue de la bonne apparence et du fini.

¶ Les meilleures matières premières seules sont utilisées. L'appareil électrique de MISE EN MARCHÉ AUTOMATIQUE est simple et accessible, et plaît au connaisseur parce que son emploi est facile et ne complique pas l'allumage.

¶ Ce sont là quelques-unes des "101 Raisons" qui vous aideront à juger de la valeur d'une bonne automobile. Téléphonnez-nous si vous désirez connaître les autres, ou venez voir notre démonstrateur et assurez-vous si la Pathfinder n'est pas réellement une machine magnifique.

# PATHFINDER

## MOTOR CARS

GEORGES POIRIER, 200, BOUL. ST-LAURENT

PHONE MAIN 2680

PHONE ROCKLAND 746

# La Revue Populaire

<b>ABONNEMENT :</b>	<b>Parait Tous les Mois</b>	<b>POIRIER, BESSETTE &amp; Cie,</b> Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, <b>MONTREAL.</b>
Canada et Etats-Unis:		<b>AVIS AUX ABONNES</b>
Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts		La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
Montréal et Etranger:		
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - - 75 cts		
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.		

## Le Partage

—§—

**A** l'heure où paraîtront ces lignes, il est probable que de grands changements auront été, sinon déjà faits, du moins préparés sur les cartes d'Europe et d'Afrique.

Changements toutefois bien différents de ceux que le soudard galonné d'Allemagne avait prévus dans son criminel orgueil...

Sans vouloir jouer au prophète, il est facile de se faire une idée, dans leurs grandes lignes, des modifications de territoires qui découleront de la guerre de 1914 car ce n'est là qu'une simple affaire de logique.

La France, naturellement, reprendra l'Alsace et la Lorraine, plus l'indemnité de 5 milliards payée en 1870 et peut-être grossie par les intérêts des intérêts...

L'Angleterre rejoindra probablement ses colonies du nord est de l'Afrique à celles du sud est en englobant les possessions allemandes qui les séparent; ceci sans préjudice de la confiscation ou de la destruction de la marine de guerre allemande...

La Belgique aura peut-être le choix en-

tre l'annexion d'un territoire ou une forte indemnité de guerre; nous lui souhaitons qu'elle reçoive tous les deux, ce vaillant peuple l'aura bien mérité.

La Russie, après avoir bien plumé l'aigle prussien, le repoussera du pied dans sa cage et lui mettra devant le bec un bon gardien: le royaume de Pologne enfin ressuscité.

Les Etats Balkaniques verront le retour à eux de la Bosnie et de l'Herzégovine, y compris quelques lambeaux de l'Autriche-Hongrie définitivement "partie sur la bum"...

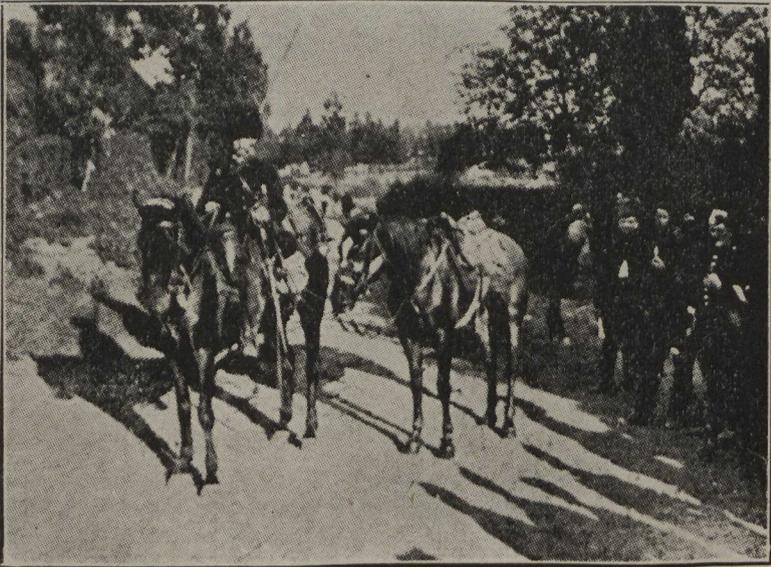
L'Italie pourrait fort bien mettre le grappin sur Trieste ou quelque chose d'équivalent...

Il ne faut pas oublier dans tout ceci Guillaume le Déséquilibré qui justifiera ce surnom avec son empire comme il le justifie avec son cerveau. Il lui restera tout juste la Prusse et ce n'est pas bien sûr car il paraît que pas mal de ses sujets commencent à en avoir plein le dos...

Pauvre Guillaume! je suggère alors l'idée qu'on lui achète, pour le consoler, un pot de pommade hongroise à cirer les moustaches.

La souscription est ouverte; j'y mets un bouton de culotte.

**Roger Francoeur.**



Un cavalier de l'armée belge avec sa prise de guerre: un cheval et une lance pris aux Allemands.

# Les Mangeurs d'Hommes

PAR Louis Roland •

**D**ANS les jungles de l'Inde, du nord de la Perse et du Turkestan jusqu'en Chine, dans le Bengale, l'Indo-Chine, les îles de Sumatra et de Java, vit un fauve redouté des indigènes et certes, non sans raison.

Ce fauve, cet animal au pelage soyeux a—naturellement en plus gros — l'apparence extérieure de notre chat domestique; même souplesse d'allures, même agilité, même regard souvent cruel et toujours énigmatique. C'est le tigre. Son nom seul suffit à glacer d'épouvante les hommes qui vivent dans les mêmes régions que lui car ils ont la continuelle appréhension d'être tôt ou tard ses victimes.

Zoologiquement parlant, le tigre est ce qu'on peut appeler un bel animal; long de douze et parfois de quinze pieds depuis le museau jusqu'à la pointe de la queue, il a pour lui, non seulement l'avantage de la taille mais celui d'une force extraordinaire. C'est, avec le lion, le plus puissant des carnassiers connus et il n'y a guère que les buffles, les rhinocéros et les éléphants auxquels il redoute de s'attaquer.

Son pelage est magnifique; d'un beau jaune presque orangé, il est rayé de longues zébrures noires sur les flancs et presque blanc au ventre et à la gorge. C'est

une fourrure très estimée pour faire des tapis... quand son possesseur consent à l'abandonner au chasseur.

Le tigre cause d'énormes pertes dans les contrées où il abonde, il décime les troupeaux et ruine souvent des installations qui auraient été prospères sans lui.

Malheureusement il ne se borne pas toujours à des dégâts matériels: quand il a une fois goûté de la chair humaine il n'en veut plus d'autre et alors la hardiesse de ses exploits frappe d'épouvante ceux qui se savent dans le voisinage d'un de ces mangeurs d'hommes.

Il n'y a plus de sécurité ni pour le chasseur, surtout isolé, ni pour ceux qui reposent la nuit sous la tente dans ces conditions.

Souvent ceux qui ont à voyager dans l'intérieur de la jungle sont trompés par une fausse sécurité: on a battu les environs avant d'installer le campement pour la nuit et rien n'est venu donner quelque sujet d'inquiétude, il n'y a pas de tigres aux environs, on en est sûr et malgré tout on prend de sérieuses précautions; des feux allumés et des sentinelles postées de place en place vont contribuer à assurer un sommeil paisible aux voyageurs... Peine inutile que tout cela! Le mangeur

d'hommes qui rôde en quête d'une proie, ne se laissera arrêter par aucun obstacle. Sa fatale passion sera plus forte que sa crainte et la ruse qu'il possède lui fournira les moyens d'atteindre son but.

Quand tout sera endormi, il rampera, doucement et sans aucun bruit dans les hautes herbes; traîtreusement il s'approchera de la sentinelle, calculera son élan et, d'un seul bond jaillira sur elle pour disparaître aussitôt dans l'épaisseur des fourrés.

On fait, il est vrai, une sérieuse chasse aux tigres, la fourrure de cet animal et parfois une prime assez importante suffisent souvent à exciter l'ardeur des chasseurs mais il serait bien à désirer que des battues plus fréquentes soient organisées dans ce but. Sans doute il ne serait guère possible d'arriver à la complète destruction de l'espèce, mais un résultat néanmoins très appréciable serait ainsi obtenu.

Chaque tigre tué représenterait de nombreuses vies humaines préservées et



Au cri de désespoir poussé par le malheureux, le camp s'est éveillé mais c'est en vain que l'on effectuera des recherches. Au jour, peut-être, on retrouvera quelques ossements et des débris de vêtements; c'est tout ce qui reste de la victime de la nuit.

Et cette sanglante histoire ne se répète pas dix fois mais des centaines de fois dans les pays infestés par les mangeurs d'hommes.

puis il y a dans cette chasse de quoi augmenter singulièrement le prestige d'un chasseur: avoir chez soi quelques descentes de lit et tapis superbes que l'on est allé soi-même chercher dans la brousse et qui représentent une petite fortune, cela vaut encore bien la satisfaction de "l'intrépide" nemrod qui contemple avec des yeux de convoitise la casserole ou mijote une perdrix tuée un jour de maladresse.

## LES MITRAILLEUSES

De création relativement moderne, la mitrailleuse est un terrible engin de guerre et dont le tir peut avoir une grande efficacité.

Déjà, en 1870, au cours de la guerre franco-allemande elle avait été mise en usage mais le modèle de cette époque n'avait pas donné tous les résultats qu'on en

les perfectionnements que cette arme présentait, on ne l'introduisit qu'avec une certaine méfiance dans les armées européennes et il fallut la guerre de Mandchourie, en 1905, pour en révéler toutes les qualités.

A la suite de cette campagne, toutes les armées en furent pourvues et les différents modèles adoptés ne diffèrent que très peu les unes des autres.



Une mitrailleuse Vickers en fonctionnement.

attendait; sa portée n'était pas très grande, sa précision insuffisante et le nombre de balles qu'elle envoyait — 25 dans un temps très court, il est vrai — était trop restreint.

Dans les années qui suivirent cette guerre, la mitrailleuse fut donc à peu près abandonnée jusqu'au jour où l'ingénieur américain Maxim en construisit une différant complètement de la première. Malgré

Ce sont des armes automatiques, tirant la cartouche ordinaire d'infanterie mais avec une rapidité extraordinaire.

Sous l'influence de l'explosion, la douille vide est éjectée, une nouvelle cartouche placée dans le canon, le percuteur armé et le coup tiré. Ce mouvement se continue indéfiniment, autant qu'il y a de cartouches à tirer; celles-ci arrivent continuellement par l'intermédiaire d'un long ruban.

La seule chose que le tireur ait à faire au cours du tir, c'est de maintenir son doigt sur la détente; dès que la pression cesse, le tir s'arrête, dès qu'une nouvelle pression s'exerce, le tir recommence.

On comprend que ce système ne nécessite pas un grand apprentissage et qu'il peut arriver à soutenir des feux très nourris équivalant à celui d'un grand nombre de tireurs.

Cette mitrailleuse est d'un poids réduit qui en permet facilement le transport; le modèle le plus lourd pèse 81 livres et se sépare en trois parties pour le voyage. Trois hommes seulement peuvent donc en opérer le déplacement sans fatigue excessive.

Certains modèles, beaucoup plus légers, ne pèsent même que trente-cinq livres environ.

L'armée autrichienne utilise une mitrailleuse du type Schwarzlose différant fort peu de celle dont nous venons de parler. Elle appartient à toute une famille de mitrailleuses, si l'on nous permet l'expression, où les gaz de l'explosion, du moins une partie de ces gaz, sont utilisés pour assurer les divers mouvements d'expulsion de la cartouche, de réarmement du percuteur, d'apport de la nouvelle cartouche, et finalement de choc du percuteur sur celle-ci. C'est le cas, par exemple, pour la mitrailleuse Hotchkiss, qui ressemble beaucoup à la mitrailleuse française. La pression des gaz de l'explosion agit sur un petit piston, qui va commander tout le mécanisme. C'est ainsi que fonctionne dans ses grandes lignes la mitrailleuse de l'armée française, construite par la manufacture de Saint-Etienne. Le fonctionnement de la mitrailleuse italienne, ou mitrailleuse Perino, est très analogue. Aussi bien, toutes les mitrailleuses en service dans les

armées modernes sont automatiques et à un seul canon.

Si l'on veut bien examiner la photographie que nous mettons sous les yeux du lecteur, on pourra voir une de ces mitrailleuses, la mitrailleuse Maxim perfectionnée par la maison Vickers, qui peut être employée soit par un tireur couché à terre, soit par un homme assez commodément assis sur une sorte de selle de bicyclette, soit pour la défense d'une fortification provisoire ou définitive, d'un rempart quelconque; la seule partie visible de la mitrailleuse étant alors le gros canon, qui constitue la partie principale de l'arme. Le trépied dont est munie cette mitrailleuse peut se mettre dans les positions les plus diverses.

Ces engins de guerre peuvent envoyer une moyenne de 600 balles à la minute, mais on peut aussi, grâce à un dispositif spécial, les utiliser coup par coup comme on le ferait d'un fusil.

Sous l'influence d'un tir aussi rapide, la mitrailleuse s'échauffe très vite au point de faire perdre de la justesse au tir; on leur a donc adjoint un appareil de refroidissement soit à eau, à air ou à ailettes. Malgré cela elles ne peuvent guère fonctionner au delà de six minutes sans se reposer pendant quelques instants. C'est pour cette raison qu'on les groupe toujours par couple de façon qu'elles puissent se remplacer mutuellement.

Ce sont d'effrayantes "mangeuses" de cartouches mais aussi, hélas! combien de veuves et d'orphelins auront-elles fait au cours de la boucherie européenne de 1914?

— o —

Il y a actuellement près de 10,000 mormons aux Etats-Unis.

## UNE DESCENTE EN PARACHUTE

Ceux de nos lecteurs qui ont assisté à une descente en parachute n'ont pas été sans se sentir fortement angoissés du moment où le parachute fut détaché du ballon jusqu'au moment de l'atterrissage. Leur angoisse était pleinement justifiée, car, malgré toutes les précautions que l'on peut prendre, nul ne peut prévoir si l'issue d'une descente en parachute ne sera pas fatale.

Il faut, à l'aéronaute, homme ou femme, puisque même des femmes ont cette audace, d'exécuter dans l'air un plongeon de quelques mille pieds, il faut, disons-nous, une connaissance entière des dangers courus et des moyens auxquels on devra avoir recours pour éviter ces dangers. On comprendra aisément qu'il est nécessaire de posséder des nerfs bien équilibrés afin de ne jamais perdre son sang-froid, et qu'il est nécessaire aussi de savoir promptement prendre et exécuter une décision, la moindre hésitation pouvant coûter la vie.

Voyons donc, rapidement, comment s'opère l'ascension et la descente.

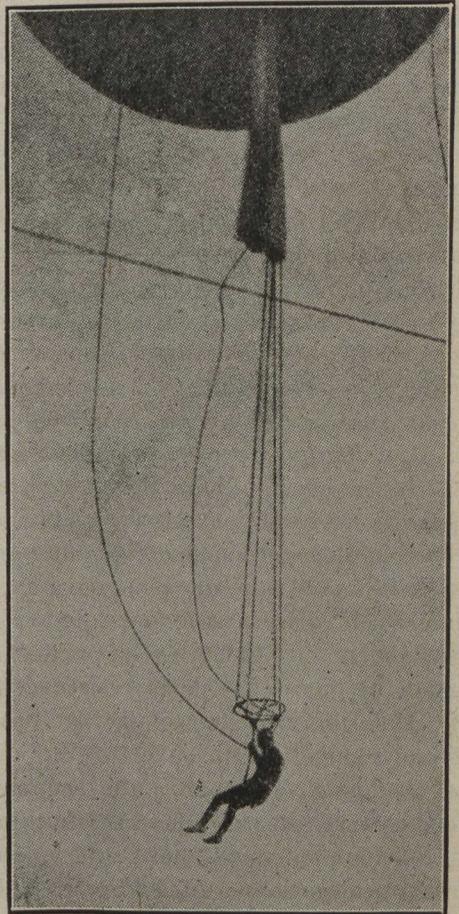
Ayant bien examiné son parachute et s'étant assuré qu'il est solidement relié au ballon qui doit l'enlever dans les airs, l'aéronaute s'assoit dans la nacelle ou sur la barre de trapèze qui lui sert de siège et, tout étant prêt, on lâche le ballon.

Enlevé sans secousse dans les airs l'aéronaute porte sa vue sur le cercle des spectateurs qu'il vient de quitter, puis, à mesure que le ballon s'élève, le panorama s'élargit de plus en plus. Le spectacle est, alors, de toute beauté; c'est comme une gigantesque carte de géographie que l'aéronaute a sous ses yeux, avec des champs, des montagnes, des rivières, des arbres,

des maisons en miniature.

Lorsque l'ascension a lieu au moyen de l'air chaud, le ballon n'atteint guère qu'une altitude de trois à quatre mille pieds.

Il faut alors songer à la descente. L'aéronaute examine le terrain au-dessous de



lui et, dès qu'il aperçoit une surface assez grande offrant un atterrissage facile, c'est-à-dire où il ne se trouve pas d'arbres, de fils télégraphiques, d'eau, etc., il coupe la corde reliant le parachute au ballon. Aussitôt, homme et parachute commencent à descendre avec une rapidité

té vertigineuse. C'est un moment d'anxiété pour l'aéronaute: le parachute va-t-il s'ouvrir? S'il ne s'ouvrirait pas—et, malheureusement, cela arrive encore trop fréquemment—la mort serait aussi certaine que prompte.

Enfin, l'appareil s'est ouvert et, maintenant la descente s'opère plus lentement, à raison de huit à dix pieds par seconde. Les maisons, si petites tout à l'heure, commencent à paraître à leur dimension ordinaire. La terre semble se précipiter à la rencontre de l'aéronaute, et bientôt celui-ci atterrit sans un choc plus grand que celui que l'on éprouve en sautant d'une hauteur de quelques pieds.

Disons que le parachute communément employé est une sorte de vaste parasol formé de fuseaux de taffetas, cousus ensemble et réunis en haut à une rondelle de bois. Des cordes partant de la rondelle, fixées au bord du parasol viennent s'attacher à la nacelle. Lors de l'ascension, l'appareil est fermé aux trois quarts; un cercle de bois léger, concentrique au parachute, le maintient un peu ouvert, de manière à favoriser, au moment de la descente, l'ouverture et le développement de la machine par l'effet de la résistance de l'air. Une ouverture circulaire est pratiquée au sommet; cette ouverture est destinée à laisser échapper l'air accumulé sous le parachute; si elle n'existait pas, l'air s'échappant par le bord inférieur du parachute occasionnerait à l'appareil des oscillations dangereuses. En tirant sur quelques-unes des cordes reliant la nacelle au parachute, un aéronaute habile peut assez aisément atterrir exactement à l'endroit qu'il a choisi avant que d'opérer sa descente.

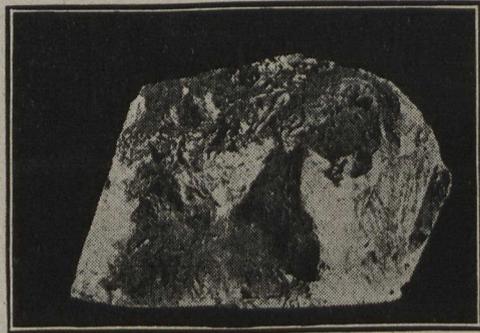
— o —

## LES DIAMANTS CELEBRES

### Histoire de quelques-uns d'entre eux

Certains diamants, par leur poids, par leur pureté, par leurs tribulations, se sont acquis une véritable célébrité. Le plus célèbre de tous, peut-être, en raison de sa valeur, est le Premier qui, avant la taille, pesait 3024 carats  $\frac{3}{4}$ , à peu près une livre huit onces (livre Troy).

C'est le 26 janvier 1905, dans une mine du Transvaal, la mine Premier, près de Prétoria, que fut trouvé le fameux diamant qui, malgré son poids, n'était enco-



Le Cullinan ou Premier, le plus gros diamant du monde (réduction).

re qu'un morceau d'une pierre plus volumineuse cassée pendant les travaux. Il fut estimé à \$6,000,000. Sur la proposition du général Botha, il fut décidé que le gouvernement l'offrirait au roi d'Angleterre, alors Edouard VII, en témoignage de loyalisme. L'opération de la taille, opération présentant de grandes difficultés, fut confiée à la maison Asscher, d'Amsterdam, et fut réussie à la perfection. Le Premier fut d'abord clivé, puis sectionné en deux. Le polissage des deux

sections, exécuté sur des meules en acier tournant à une vitesse de 2450 tours à la minute, dura un mois pour chaque pierre. La plus grosse section, du poids de 1,700 carats, orne maintenant la couronne impériale du roi d'Angleterre.

Après le "Premier", comme valeur, vient le Régent, qui appartient à l'Etat français, pèse 136 carats et vaut \$2,400,000. Ce diamant fut trouvé dans les mines de Partéales. L'employé qui en fit la découverte le vola et vint le proposer, en 1702, au duc régent de France. Après bien des négociations, le diamant fut acheté pour la somme de \$640,000. Volé en 1792, le Régent fut, heureusement, retrouvé peu après. C'est, d'après les connaisseurs, le plus beau diamant en existence, non par son poids, mais en raison de la pureté de l'eau; il ne saurait être surpassé. Les personnes qui ont visité le musée du Louvre savent combien on prend de précautions pour le garder; un gardien se tient en permanence près de la vitrine où il est exposé.

De la même valeur que le Régent est le Grand Mogol, dont le poids est de 275 carats. Ce diamant orne la tiare pontificale.

C'est au Brésil, en 1853, que fut trouvé le diamant appelé Etoile du Sud; sa valeur est de \$2,000,000, son poids de 125 carats. Le Rajah, un des diamants figurant au nombre des merveilleux trésors du sultan de Bornéo, vaut également \$2,000,000; sa limpidité et son éclat sont dits exceptionnels. L'ex-roi Manuel, possède aussi un diamant, le Bragance, dont la valeur est égale à celle du Rajah.

L'Orloff, diamant qui orne le sceptre impérial de Russie, passe pour avoir formé un des yeux de la fameuse statue de Brahma, dans le temple de Scheringam, aux Indes. Volé, dit-on, par un soldat, il

fut vendu \$10,000 à un marchand juif, qui en tira \$100,000 d'un Arménien, lequel, en fin de compte, en obtint \$1,400,000 de Catherine II de Russie, avec en plus certains titres de noblesse. L'Orloff pèse 194 carats.

Parmi les bijoux de la reine mère Alexandra, on cite le Koh-i-Noor, diamant du poids de 103 carats, valant \$1,360,000.

C'est au tsar de Russie qu'appartient le Florentin, le Shah et le Sancy, ce dernier si fameux par ses pérégrinations. Le Florentin pèse 139 carats, mais, en raison de certaines imperfections, ne vaut que \$600,000, alors que le Sancy, dont le poids n'est que de 53 carats, vaut \$400,000. Le Shah, vaut aussi \$400,000; il pèse 95 carats. Le Sancy, retrouvé par un soldat après la défaite du duc de Bourgogne, à Granson, en 1476, fut vendu à un prêtre pour un écu. Il passa ensuite aux mains du duc de Florence et en celles de dom Antoine de Portugal, qui le vendit à Nicolas Harlay de Sancy, ami de Henri IV. Il appartint ensuite à Jacques Ier d'Angleterre, à Charles Ier, à Mazarin, à Louis XIV et à ses descendants, à Napoléon Ier, à Louis XVIII, à la duchesse de Berry, pour venir enfin échouer, comme nous l'avont dit, entre les mains du tsar de Russie.

Parmi les autres diamants les plus remarquables, nous citerons le Nassak, le Pigott, l'Etoile Polaire, le Pacha d'Egypte, le Diamant Bleu et le Léopold. Le moindre d'entre ces diamants vaut une coquette fortune, et, pour terminer, nous souhaiterons à nos lecteurs d'en posséder de semblables.

— o —

Il y a 28 livres de sang dans le corps d'un homme bien constitué.

## ENSEIGNES CHINOISES

Le touriste qui va visiter Cholon, la ville chinoise très peuplée qui se trouve aux portes mêmes de la capitale française, voit avec curiosité les annonces et les emblèmes qui décorent les boutiques, mais il ignore ce que signifient ces inscriptions en caractères bizarres. L'Américain qui visite le quartier chinois de San-Francisco, l'Anglais qui traverse les rues chinoises de Singapour et enfin les gens qui visitent la Chine, ignorent, en ne connaissant pas la signification des enseignes, que les Chinois sont en même temps des poètes et des humoristes.

Donnons donc ici une énumération de quelques enseignes chinoises cueillies un peu partout au gré des voyages.

Voici "l'honnête boutique de plumes de Li". Est-ce à dire que les autres boutiques similaires ne sont pas honnêtes? Il y a là un sous-entendu plaisant. Voici: "A la fontaine de Beauté"; voici "A la broderie céleste". Voulez-vous de la poésie? Que pensez-vous de ce titre: "Aux fleurs qui fleurissent la voie lactée"? On trouve encore "La boutique des principes célestes", "Les neuf félicités éternisées", "La boutique de la rosée matinale". Une boutique où l'on vend des boissons s'intitule: "Au voisinage de la Sublime Beauté". N'est-ce point joli? Et ceux qui ont l'ivresse peuplée de rêves agréables peuvent-ils prétendre que l'enseigne est menteuse?

L'écrivain anglais Carlyle assurait qu'une boutique chinoise avait osé mettre sur sa devanture: "On ne vole pas ici". Les mœurs ont-elles évolué depuis le célèbre auteur de "Sartor Resartus", ou bien a-t-il lui-même exagéré? Si le Chinois actuel pense que son voisin est voleur, il

n'ose plus le dire; et maintenant en Chine cet ériteau n'a plus cours, bien au contraire; on pourrait voir la mention: "On vole ici" en bien des endroits. L'"Echo de Chine", le seul journal français publié en Chine, nous apprenait récemment que les aviateurs français ont été ces mois derniers très admirés par les Chinois.

— o —

## LES ARACHIDES

L'arachide ou pistache de terre, plus connue ici sous le nom de "peanut", est le fruit d'une plante annuelle appelée également arachide.

Les fleurs de l'arachide sont petites, de



Arachides

couleur jaune et se trouvent à l'endroit où les feuilles sont reliées à la tige. Après que le pollen a fécondé les fleurs, elles se fanent et perdent leurs pétales. Leur courte tige s'allonge et amène l'ovaire en

contact avec la terre; la gousse se forme alors. Si l'ovaire n'atteignait pas le sol et n'y pénétrait pas, il ne se formerait pas de fruit.

Cette plante ne pousse pas dans les pays froids ou même tempérés. On la cultive beaucoup dans les Etats du sud des Etats-Unis. La plus récente statistique que nous possédions nous indique que la valeur de la récolte annuelle, aux Etats-Unis, se monte à \$12,000,000.

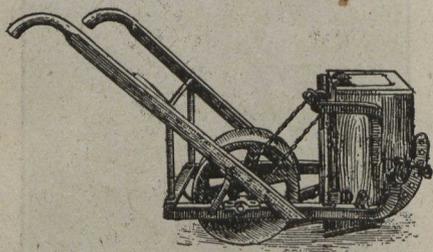
Les arachides sont utilisées de plusieurs façons. Dans le public elles ne sont généralement connues qu'en gousse, écosées, salées ou sous forme de bonbons, de beurre. On en fait aussi de la farine, de

reste en outre 20 livres de tourteau valant, une fois moulu, à peu près 25 cents.

La plante constitue par elle-même, un excellent fourrage. Sa culture est particulièrement profitable sur un sol de glaise mélangée de sable.

On sème les arachides au printemps, après que le sol est bien réchauffé et on les récolte vers l'automne. Après les avoir extraites du sol on les met en meule pendant trois ou quatre semaines, puis on opère la cueillette.

Bon an mal an, un acre d'arachides produit de 950 à 1,700 livres de fruits et de une tonne à une tonne et demie de fourrage.



Charrue à arracher les arachides

l'huile à salade et une sorte de pâté dit végétarien. Le pâté d'arachides est fait d'arachides et de légumes finement hachés puis broyés; le tout bien mélangé est mis en boîtes de fer-blanc et vendu dans certaines localités. La farine d'arachides s'emploie dans les confiseries et dans les pâtisseries où elle sert à parfumer de son goût, si désiré, bonbons et petits gâteaux.

L'huile d'arachides s'utilise soit seule, soit mélangée à de l'huile de coton ou à de l'huile d'olives. Comme qualité, elle tient le milieu entre l'huile de coton et l'huile d'olives. On compte que 28 livres d'arachides fournissent environ un gallon d'huile dont la valeur est de 45c. Il

## UNE REPUBLIQUE IGNOREE

Combien de gens connaissent-ils l'existence de la république d'Hawaï? Bien peu, sans doute.

Les cartes géographiques d'Afrique ne l'indiquent pas et les livres de géographie descriptive gardent à son sujet un silence absolu. Pourtant, elle existe et si elle ne fait pas parler de soi, à tel point qu'on l'ignore, c'est que les peuples heureux n'ont pas d'histoire et que celui de la république d'Hawaï est heureux. La petite république d'Hawaï est située sur la rive droite du fleuve Uebi-Scebeli, à un jour de marche de la ville de Brava, dans la Somalie italienne.

C'est une république de nègres et d'anciens esclaves comme le Libéria, avec cette différence qu'elle ne doit pas sa naissance à une délibération d'un Etat quelconque, mais à l'audace et à la volonté d'un pauvre nègre, appelé Makorane.

Makorane avait été enlevé, au cours

d'une razzia de négriers, et revendu à la côte du Benadir.

Il réussit à briser ses chaînes et avec une poignée d'autres esclaves fugitifs il se réfugia sur la rive droite de l'Uebi-Seebeli.

Craignant, à raison, les poursuites des anciens maîtres ou les chasses nouvelles des négriers, Makorane fortifia la localité avec une très haute "zeriba". C'est là que trouvèrent et que trouvent encore un refuge les esclaves en fuite.

La misère y est inconnue. Les jeunes et les vaillants travaillent pour les vieux et les malades.

Personne n'est riche, ni pauvre car tout le monde laboure la terre, dont les produits sont partagés selon les besoins de chacun.

Le gouvernement italien et le gouvernement anglais y envoient les esclaves qu'ils rachètent des Somalis.

Ainsi vit et s'accroît une république africaine qui ne connaît pas les dérèglements, les mauvaises administrations, les luttes qui caractérisent sa sœur, la république africaine du Libéria.

— 0 —

Un gardeur de brebis des environs de Tarbes, en France, a découvert dans un champ un trésor d'une valeur archéologique considérable. En parcourant ce champ, il remarqua sous une légère couche de mousse une pierre plate. L'ayant enlevée, il trouva presque à fleur de terre un vase d'argile rempli de monnaies d'or et d'argent datant de l'époque de l'invasion des Maures.

## SAINT-GUIREC

Saint-Guirec, dont la statue se dresse en face de l'Océan, à Ploumanac'h, en Bretagne, est le saint auquel ont recours toutes les jeunes filles de la région désireuses de trouver un mari. Mais elle ont une étrange coutume, ces jeunes filles, pour obtenir la



réalisation de leurs vœux : c'est de planter une épingle dans le nez du saint.

Si maintenant nous voulons connaître la cause de cette coutume dont nous parlons, nous apprendrons que tout étrange et baroque qu'elle paraisse elle est simplement touchante en raison de l'aventure qui l'a déterminée.

Saint-Guirec, il y a des siècles de cela,

possédait, à l'endroit même où se dresse la chapelle actuelle, un oratoire de granit qu'il ornait tant bien que mal avec ce que, dans leur piété, voulaient bien lui fournir les bonnes âmes. Un jour, il s'adressa à une jeune fille peu fortunée, et celle-ci lui donna le seul bijou qu'elle eût en sa possession, une épingle d'argent, cadeau de sa marraine. Le saint fut très touché de tant de désintéressement et il résolut de récompenser la donatrice qui s'appelait Mona. En ayant appris le roman, ayant su qu'elle était désolée parce que sa mère se refusait à lui laisser épouser Ervoan, le pauvre pêcheur qu'elle aimait, il lui dit de ne pas pleurer, qu'il la marierait lui-même bientôt avec celui qu'elle aimait et, dit la légende,

Et il en fut comme il était dit,  
Et ils eurent dix beaux petits mousses.  
Et voilà pourquoi les jeunes filles qui  
veulent un époux  
En faisant au saint leur demande  
Lui offrent l'épingle d'un sou.

Le bon saint est tellement couvert d'épingles qu'il ressemble à une grosse pelote à épingles. Il faut croire qu'il est satisfait ainsi, puisque la plupart des jeunes filles prétendent qu'après avoir planté leur modeste épingle, elles n'ont habituellement pas longtemps à attendre que le ciel daigne leur envoyer un bon mari.

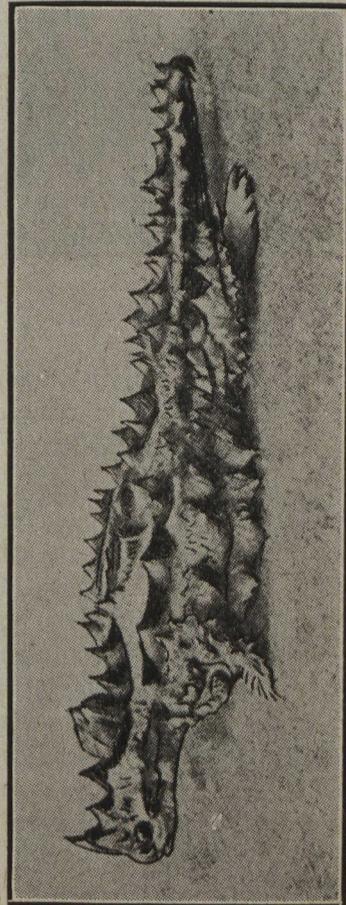
— o —

A Venise, selon la superstition des gens, si un voyageur meurt dans un hôtel, le numéro de sa chambre ne doit pas manquer de gagner à la prochaine loterie qui aura lieu dans la ville.

## QUELQUES REPTILES

### Un peu d'Histoire Naturelle

L'ordre des lacertiliens, dans lequel se trouvent les lézards nous offre en général des individus de formes étranges, souvent de mine repoussante.



Le Moloch

chlamydosaures, les basilics, les molochs, Tels sont, par exemple, les dragons, les les néphrures et les hélodermes.

Voici d'abord le dragon volant, dont la taille est d'environ un demi-pied. Elancé, élégant, il est remarquable par le re-

pli cutané qui se trouve de chaque côté de ses flancs comme un parachute grâce auquel il peut s'élancer dans l'air, se laisser retomber sans secousse sur le sol, franchir de courts espaces d'une branche



**Le dragon volant.**

à une autre. La coloration du dragon, grise, jaune et verdâtre, lui permet de se cacher facilement dans le feuillage. C'est un animal inoffensif.

Du dragon volant, nous passerons au chlamydosauve, animal étrange, caractérisé par un large repli de la peau du cou formant une colerette interrompue en avant et en arrière. Le chlamydosauve atteint jusqu'à trois pieds de longueur; sa tête est en forme de pyramide quadrangulaire, et elle est couverte d'écailles carénées. La colerette, en se déployant, permet à ce reptile de se lancer d'un arbre à un autre.

Le basilic, que les anciens considéraient comme un monstre redoutable dont la piqure amenait une mort foudroyante, n'est qu'un animal fort inoffensif. Le basilic à capuchon est long de deux pieds environ. Son corps est couvert de fines écailles, d'un brun plombé, métallique. Sa tête porte, sur l'occiput, une sorte de corne,

en forme de capuchon arrondi à son sommet et un peu penché sur le cou comme un bonnet de fou. Le dos et la queue sont surmontés d'une crête élevée soutenue dans son épaisseur par des apophyses épineuses qui permettent à l'animal de la redresser ou de l'abaisser à son gré. Les basilics vivent au bord des eaux, sur les arbustes; ils grimpent et nagent avec facilité.

Dans les vastes plaines désertes de l'Australie, on trouve un animal bizarre, le moloch, dont une espèce, le moloch horridus n'atteint guère que huit pouces de longueur. Il passe une partie de sa vie à demi enfoui dans le sable avec lequel il se confond par sa couleur d'un brun jaunâtre. Par ses moeurs, il participe à la fois du Lézard et du Crapaud. Les colons australiens l'appellent "Horned Devil", "Diable cornu" et, effrayés par son aspect, le détruisent comme une bête redou-



**Le Chlamydosauve.**

table. Et, cependant, craintif et sans défense, c'est plutôt un animal utile, puisqu'il se nourrit exclusivement d'insectes, de tiques du sable et de larves. Encore, le Moloch peut-il revendiquer, au point de

vue de l'esthétique, une certaine symétrie, presque artistique, dans la disposition des ornements de sa cuirasse. Mais, quelle excuse trouver à la Nature pour avoir combiné un être aussi hideusement



**Le Basilic à capuchon.**

repoussant que le Néphrure "Nephrurus asper", autre lézard du désert australien : ce corps, qui semble couvert de pustules, supportant, comme péniblement, une tête énorme, tout en gueule, bâtie comme une tête de poisson ; et cette queue, tronquée, grotesque, terminée par une boule ridicule, — si l'on ne voyait là encore un moyen de défense pour protéger contre ses ennemis, par la peur ou la répulsion, une inoffensive bestiole ?

Quant à l'héloderme, c'est un reptile saurien dont la longueur dépasse fréquemment trois pieds. Le corps des hélodermes est couvert de verrues hémisphériques, dures, luisantes, contiguës, à peu près disposées en lignes transversales ; leur dos est rayé de bandes irrégulières alternativement brunes et couleur de chair ou jaunâtres, dont le contraste, loin d'être agréable à l'oeil éveille plutôt la méfiance. Lourde et embarrassé, l'animal ne peut ni grimper, ni nager, ni même courir ; il se cache le jour parmi les racines des arbres et rampe la nuit à la recherche des vers,

des centipèdes, des grenouilles et des oeufs des grands reptiles dont il fait sa nourriture. "Son corps, dit H. de la Blanchère, exhale ordinairement une odeur forte et nauséabonde, et quand il est irrité, il laisse échapper de sa gueule une bave gluante et blanchâtre. Si on le frappe dans un moment de colère, il se renverse sur le dos, et dans cette position il présente une forme si repoussante que les Indiens en ont une peur horrible. D'autant plus qu'ils considèrent la morsure de l'héloderme comme excessivement dangereuse et aussi redoutable que celle des serpents les plus venimeux, qui ne manquent pas dans le pays." Il est bien vrai que l'héloderme possède des dents sillonnées comme celles de certains serpents (c'est d'ailleurs l'unique exemple connu d'un saurien veni-



**Le Néphrure.**

meux), mais sa morsure n'est pas si dangereuse que les Indiens le prétendent. Cet animal passe la journée dans des trous, d'où il ne sort qu'à la nuit.

Si ce n'était douter de la Sagesse du Créateur, on pourrait se demander pourquoi la vie a été donnée à de tels êtres.

## LE COTON

Le coton est une sorte de duvet que l'on trouve sur les semences du cotonnier, genre de plantes originaires des pays chauds, d'une hauteur allant de quatre à vingt pieds, selon l'espèce. Les feuilles du cotonnier, en forme de lobe, sont couvertes de duvet; quant à la fleur, elle est jaune dans certaines espèces et d'un pourpre mat dans d'autres.



Le meilleur coton pousse sur les côtes sablonneuses et sur les petites îles basses de la Géorgie et de la Caroline du Sud, aux Etats-Unis. On le sème en mars, en avril et en mai, et on le transplante en août, en septembre et en octobre. Les plants sont à une distance de 1 pied  $\frac{1}{2}$  l'un de l'autre et en rangées espacées de 5 pieds; le champ doit être ensuite bien entretenu. C'est un beau spectacle, que celui d'un champ de cotonniers, lorsque le

coton est prêt à être récolté, surtout quand les fleurs jaunes ou pourpres ne sont pas encore fanées.

Après la cueillette, laquelle se fait à la main, les machines inventées jusqu'à ce jour n'ayant pas encore donné des résultats bien satisfaisants, le coton est soumis à l'action de machines appelées à le débarrasser de ses graines. Autrefois, ce travail était fait à la main; une personne ne pouvait guère nettoyer qu'une livre de coton par jour, alors qu'une machine en nettoie trois cents livres et plus dans le même espace de temps.

Après avoir été débarrassé de ses impuretés au moyen de la machine dite "ouvreuse", le coton est envoyé aux "cardes", qui en achèvent le nettoyage et le transforment en une nappe continue.

L'étirage vient ensuite; il rend les fibres parallèles les unes aux autres par des glissements successifs des divers brins, en même temps qu'il diminue la largeur et l'épaisseur de la nappe et lui donne l'apparence d'un ruban. Ce ruban est soumis au peignage mécanique, au moyen duquel on régularise encore l'ensemble du ruban en faisant définitivement disparaître les dernières impuretés que les opérations précédentes n'avaient pas réussi à expulser. Le peignage fait également disparaître les noeuds qui ont pu se produire et enlève les fibres courtes.

Cela fait, on passe de nouveau le ruban de coton par les étireuses afin de le régulariser d'une façon parfaite, puis on l'amène aux bancs à broches où il est tordu et aminci en même temps. Livré alors aux métiers à filer, où il est retordu, le fil de coton est prêt pour l'industrie. Cependant, la plupart du temps, ces fils, qui sont simples, subissent deux à deux un nouveau retors, puis sont gazés ou vaporisés avant que d'être tissés.



# L'ARMOIRE AUX CHIFFONS

Par Roger Dombre

I

—Le vieux va crever.

—Ah! bah!

—Ma foi! chacun son tour: il a bien quatre-vingt-huit ans d'âge.

—Oui, mais c'est un homme taillé pour aller à la centaine.

—Ah! madame Pugila, c'est pas toujours ceuse qu'on croit voir durer longtemps qui nous enterrent.

—N'empêche que personne ne le regrettera, celui-ci.

—Pas même son tailleur, ni son bottier, ni ses fournisseurs, quoiqu'il les paie régulièrement: y n'était jamais content du travail et les traitait comme des chiens.

—Est-ce que les petites demoiselles ont pensé à faire venir le prêtre?

—Que oui qu'elles y ont pensé, les chères mignonnes; mais, aux premiers mots qu'en a dits mamzelle Blanche, sa préférée pourtant, monsieur l'a rembarrée de

la belle manière. Ah! fallait voir! tant et si bien que la pauvre enfant s'est mise à pleurer, et le vieux scélérat en a profité pour déchaîner un torrent d'insultes contre la religion. Je vous le répète, mame Pugila, toutes les prières et les larmes des petites demoiselles n'y font rien; ce mécréant restera jusqu'au bout dans la peau d'un impie, et le diable a son âme depuis longtemps. Ma foi! il n'aura pas volé sa place en enfer, le malheureux m'sieu Salvator! en a-t-il fait du mal dans sa vie, bon Jésus! en a-t-y escandalisé, des gens!

—Allons, mamzelle Clémence, faut pas déblastérer contre ceuse qui vont partir pour l'autre monde; c'est contraire à la charité chrétienne.

—Ma bonne amie, je trouve que la charité chrétienne ne doit pas s'étendre jusqu'à ces gens-là. Mais voilà l'heure de mettre mes légumes sur le feu. Bien au revoir, mame Pugila.

—A tantôt, mamzelle Clémence.

Les deux femmes se séparèrent : l'une pour retourner à sa loge, car elle était concierge de la maison no 3 de la rue de Castries à Lyon; l'autre pour remonter à sa cuisine et faire cuire ses légumes, ainsi qu'elle l'avait annoncé.

Tandis qu'elle entraît, une voix menaçante s'éleva du fond de l'appartement, mêlant plaintes et blasphèmes.

Dans une vaste chambre, meublée avec un certain confort, mais assombrie par d'épais rideaux vert foncé, se dressait un grand lit orné de draperies également lourdes et de nuances sévères; dans ce lit, un moribond, presque un cadavre déjà, s'agitait violemment: un vieillard au visage blême, aux cheveux de soie blanche, au front intelligent, mais sans majesté.

Son accent grondeur, qui gardait encore quelque force, faisait trembler deux jeunes filles debout à peu de distance du lit.

—S... tonnerre! Qui donc aura la pitié de me tordre le cou, puisque ces ânes bâtés de médecins ne savent seulement pas me délivrer de mon mal?

—"J'ai Satan dans les os, je crois, mais il pourrait bien attendre un peu, au lieu de me griller tout vif."

Puis, avisant ses nièces qui l'écoutaient, effrayées:

—Eh! là-bas, petites sottes! pourquoi me regardez-vous de cet air épouvanté? Vous ne connaissez pas Satan, c'est vrai, mes poulettes! mais, attendez, vous y arriverez tout comme les autres, car vous êtes femmes, et les femmes c'est de la graine d'enfer.

—Blanche, ma fille, donne-moi à boire; non au fait, pas toi, tu glisserais de l'eau bénite dans ma boisson. Jeanne, toi qui n'est pas aussi séraphine que ta cousine, verse dans mon verre un doigt de cette

liqueur qui me ranime si bien, et un doigt pour toi dans cet autre verre; nous trinquerons à mon bon trépas, hein! qu'en dis-tu?"

—Mon oncle, oh! mon oncle! pouvez-vous parler ainsi! supplia la jeune fille à laquelle répondit un éclat de rire strident.

Pourtant Jeanne obéit, en partie du moins car elle offrit le cordial au vieux Salvator sans se servir elle-même.

Quand il eut bu, le vieillard poussa un soupir de satisfaction en s'allongeant dans son lit, le mal lui laissait un peu de répit.

Les jeunes filles le considéraient avec plus d'effroi que de douleur; sa tête pâle s'enfonçait dans l'oreiller, y creusant un trou; ses mains maigres, aux veines saillantes, erraient sur le drap; il souffrait moins, mais il ricanait toujours; sa figure, belle encore malgré les quatre-vingt-huit ans qui en avaient flétri la peau et accentué les angles, semblait porter déjà la marque des réprouvés: le rictus des lèvres était sardonique; cynique aussi, l'expression des yeux bleu pâle. Sur la table, placé à côté du lit, s'ouvrait un gros livre, au milieu des fioles et des appareils à morphine; non l'Evangile non plus l'"Imitation", mais une oeuvre de Voltaire, l'ami, le maître du vieux Salvator.

On n'apercevait pas un Christ, pas un pieux symbole, pas le moindre objet religieux dans cette pièce à demi obscure, dans l'atmosphère de laquelle flottait une lourde senteur de laudanum et de phenol.

Le vieux Salvator s'endormit pourtant, et ses gardiennes purent respirer un peu.

Elles étaient bien gentilles, ses gardiennes: l'une, Blanche Falcon, grande, blonde, d'un blond foncé et doré à la fois, blanche comme son nom; un peu pâle, ce qui s'expliquait aisément par les fatigues et les veilles de ces dernières semaines.

L'autre, blonde aussi, avait également les yeux bruns et la taille svelte; c'était Jeanne Morris.

Malgré cette similitude de tons dans la chevelure et de grâce dans la taille, les deux cousines différaient beaucoup; à quoi bon compléter leur portrait à toutes les deux? qu'il nous suffise de dire que la première était bien jolie et que la seconde ne l'était pas.

Orphelines toutes les deux, elles vivaient depuis quelques années avec leur grand-oncle; Blanche Falcon, qui avait perdu ses parents dès son bas âge, était venue habiter chez lui au sortir du couvent; par bonheur, sa foi religieuse était assez solide pour résister à tous les assauts, à toutes les railleries; elle avait souffert, néanmoins sous ce toit où la vie était large et facile, mais où elle devait subir chaque jour les discussions philosophiques de l'athée.

Depuis quelques mois seulement, Jeanne Morris avait trouvé un asile chez le seul parent qui lui restât.

Comme Blanche, elle avait environ vingt-deux ans; sa piété n'était pas aussi assurée que celle de sa cousine; non qu'elle eût jamais faibli devant les injonctions du voltairien; au contraire, elle lui ripostait même plus vertement que la douce et timide Blanche; seulement, ses prières n'avaient pas la même ferveur et elle bâillait souvent quand les offices traînaient un peu en longueur; enfin malgré ses défauts, elle était comme sa compagne, bonne, intelligente et droite.

Pauvres filles! elles n'avaient pas coulé des jours très heureux aux côtés du vieux mécréant: il leur avait procuré quelques distractions, c'est vrai; il les avait conduites plusieurs fois au théâtre; Blanche possédait une belle voix, Jeanne était une

assez bonne pianiste; cela leur fit plaisir.

Elles avaient peu voyagé; une fois à Paris l'année de l'exposition, et c'était tout. M. Salvator était trop âgé pour affronter des fatigues d'un déplacement, et trop égoïste pour chercher un mentor sérieux qui pût le remplacer auprès de ses nièces.

Un jour, Blanche et Jeanne manifestèrent le désir d'avoir une institutrice, une dame de compagnie surtout, car elles terminaient leur éducation; elles en sentaient d'instinct le besoin, tant pour leurs courses quotidiennes dans la paisible ville lyonnaise, que pour les visites qu'il leur fallait rendre.

Certes, Clémence et Rose (la cuisinière et la femme de chambre) leur étaient dévouées et semblaient des porte-respect suffisants, mais elles n'étaient pas, en même temps, une société pour les jeunes filles.

Celles-ci obtinrent donc la personne souhaitée qu'elles ne conservèrent que quelques semaines; cette femme était pieuse, très pieuse même, et M. Salvator mit sa patience à trop rude épreuve; elle partit, au grand regret de Blanche et de Jeanne, qui n'eurent pas le courage de lui donner un successeur, la même conclusion étant à prévoir.

Telle était donc la vie des deux cousines dans la vieille maison de la rue Castries, à Lyon.

A vrai dire, elles s'ennuyaient un peu dans la grande ville froide, et encore s'estimaient-elles heureuses d'être deux, car une seule y eût péri de tristesse.

Blanche, la première arrivée sous ce toit, en avait fait la dure expérience; aussi, grande avait été sa joie lorsque Jeanne vint se joindre à elle.

L'aimaient-elles, ce grand-oncle égoïste,

tyrannique et railleur?

Oui et non.

Elles aimaient en lui le parent, celui qui les avait recueillies et qui leur permettait de manger son pain.

—Mais, disait Blanche avec assez de justesse, s'il n'était pas notre oncle nous le détesterions.

Bien entendu, les jeunes filles manifestaient au vieillard un dévouement dépourvu de tout intérêt, de toute obséquiosité, de tout semblant de servitude.

Elles ignoraient même, les innocentes, que Salvator fût riche; tout au plus, le croyaient-elles posséder une petite aisance qui s'éteindrait avec lui ou irait à quelques vieux amis.

—Quand il sera mort, disaient-elle, nous gagnerons notre vie.

Blanche voulait professer le chant, Jeanne le piano et le français.

—Notre existence ne sera jamais bien heureuse, ni bien brillante, disait Mlle Morris en hochant la tête, mais nous ne sommes pas accoutumées au bonheur; nous serons toujours plus indépendantes que chez notre oncle.

Elles savaient que le vieux Salvator avait une dizaine de parents plus ou moins éloignés, qui se tenaient à l'affût des faits et gestes de la maison Salvator, et qui seraient avides à la curée dès que l'octogénaire aurait cessé de vivre.

Ceux-ci détestaient les deux orphelines, craignant de se voir supplantés par elles dans l'héritage de leur peu aimable cousin; mais cette antipathie ne les touchait guère, les chères enfants, elles n'y prêtaient même pas attention.

Un seul, Gaston Mérieu, le neveu le plus proche de M. Salvator, après Blanche et Jeanne toutefois leur témoignait une cordiale sympathie; mais le vieux Salvator

n'aimait pas ce jeune fou, qui avait déjà dévoré la moitié du patrimoine paternel et qui ne se souciait guère du grand-oncle philosophe.

Gaston ne comprenait d'autre philosophie que celle du plaisir à outrance; il se souciait beaucoup de sa cousine, Mlle Blanche Falcon, dont la sagesse ne cadrait guère, pourtant, avec son incurable étourderie.

Si Blanche eût dit à cet aimable fou d'amoureux de renoncer à sa vie dissipée et de se mettre sérieusement à une occupation digne de lui, il l'eût fait sans hésiter et se fût soumis au travail; mais Blanche ne disait rien, par la raison qu'elle pensait à tout autre chose qu'à Gaston Mérieu.

Il était pourtant beau et séduisant avec ses yeux bleus qui riaient sous des sourcils noirs; avec sa chevelure foncée et soyeuse, sa fine moustache un peu relevée, et sa fière tournure; de plus, on lui prêtait, à tort ou à raison, maintes aventures dont il se tirait en héros et dont il ne se glorifiait pas.

Aussi, sans le savoir, ce charmant cavalier faisait-il rêver bien des jeunes filles, dans la sage ville de Lyon, et battre bien des cœurs ingénus.

La seule ombre de sa jeunesse, qu'il menait gaillardement, c'était l'indifférence de Blanche Falcon. Il en souffrait réellement et en silence.

Par contre, Jeanne Morris eût changé volontiers le sort de sa cousine contre le sien: Ce beau garçon téméraire lui tournait aussi la tête, à la pauvre fillée, et elle sentait sourdre en son âme une pointe de jalousie contre sa compagne, presque sa soeur.

—Pourquoi est-elle si jolie? murmurait-elle avec dépit; et pourquoi ne le suis-je

pas? Grâce à sa beauté, elle fera certainement un brillant mariage, tandis que moi, pauvre comme elle, mais laide, je végèterai toujours sans joie, sans famille, sans foyer.

C'est là l'unique amertume qu'elle ressentait à l'égard de Blanche; à part ce petit sentiment d'envie, elle lui vouait une affection sincère que l'autre lui rendait bien.

Le vieux Salvator n'aimait donc ni Gaston Mérieu, ni ses autres parents dont il devinait l'avidité et qu'il raillait impitoyablement, ni même les deux jeunes filles qu'il avait recueillies; il s'était fait à leur présence, à leurs soins, à leurs attentions; cette jeunesse, épanouie à côté de sa vieillisse, l'amusait et lui procurait des distractions morales; mais ce coeur endurci, racorni, ne chérissait que lui-même; à cet âge, pourtant, déjà un pied dans la tombe, l'homme le plus misanthrope sent le besoin de laisser des regrets après lui et un peu de son âme à ce qu'il quitte.

D'amis, il n'en avait jamais eu; autrefois entre vingt et trente ans, lorsque sa bourse était bien garnie, une petite troupe de camarades besogneux et flatteurs le suivait partout; mais il ignorait l'amitié sincère et désintéressée; d'ailleurs, il n'y croyait pas plus qu'à Dieu, pas plus qu'à la seconde vie à la vertu et à l'honneur.

Et cependant, cet épicurien affamé de jouissances terrestres n'avait pas à alléguer l'excès de la souffrance ni le désespoir, ni cette indifférence absolue qui vient d'une douleur morale trop longue et trop aiguë; il n'avait jamais souffert; il n'avait eu à pleurer sur aucun être cher, puisque nul ne lui était cher; il avait eu la fortune, la santé jusqu'à l'unique et dernière maladie qui l'emportait, et tous ses appétits satisfaits. Le malheur

d'autrui ne le touchait jamais, et il aurait pu voir son pays ruiné et dévasté sans perdre un coup de dent à son diner, ni une minute de son précieux sommeil.

## II

Cependant, les jeunes filles voyaient avec terreur la nuit tomber et l'agitation du malade redoubler.

Si encore elles avaient une aide! Mais il ne fallait pas songer à placer une religieuse au chevet de ce mourant, et M. Salvator avait déjà chassé trois gardes laïques; l'égoïste ne se disait pas que ses nièces avaient besoin de repos, et qu'il leur rendait la tâche difficile par ses emportements et ses continuelles exigences; un jour que Blanche prononçait tout doucement le mot de: "Soeur de Bon-Secours", il entra dans une violente colère et cria méchamment:

— Ah! ah! vous êtes déjà lasses de soigner votre oncle, votre bienfaiteur? En voilà de la gratitude! Tonnerre! elles ont peur de faner leur teint en passant quelques heures nocturnes auprès de mon lit; patience! je vous débarrasserai bientôt de ma vieille carcasse; encore quelques jours et un peu de peine, ingrates, et vous pourrez danser la sarabande en mon honneur. Ah! les femmes! quelle engeance!

"De garde-malades, laïques ou non, je n'en veux pas! que ce soit dit une fois pour toutes; si vous êtes fatiguées de m'offrir de temps en temps une tasse de tisane, laissez-moi crever comme un chien, tout seul, en souhaitant pareille fin à chacune de vous."

Les pauvres filles pleurèrent toutes leurs larmes sans provoquer un regret ni un bon mouvement chez le méchant vieillard.

Le soir apportait ses ombres dans la chambre, et, à tour de rôle, les deux cousines allèrent dîner, tristement, afin de reprendre des forces pour continuer leur pénible tâche.

Blanche commença la première, et après son rapide repas, vint s'asseoir auprès du lit, tandis que Jeanne se rendait à la salle à manger.

Depuis un instant, le malade la considérait en dessous, d'un air songeur.

Tout à coup, il l'appela brusquement du geste; obéissante comme toujours, elle approcha.

—Vous faut-il quelque chose, mon oncle, répondit la jeune fille, tremblant à l'idée qu'elle allait subir un nouvel assaut.

—Sais-tu, Blanche, que je suis très malade?

—Je le sais, répliqua Mlle Falcon sans chercher à tromper le vieillard, ni à le bercer d'un vain espoir; mais je sais aussi qu'on revient de toute maladie si Dieu le veut, quelle qu'elle soit, et à tout âge.

—Non, non, reprit Salvator en secouant la tête, je n'en reviendrai pas, moi. J'ai mon compte et je ne l'ai pas volé, car, ajouta-t-il avec un rire cynique, j'ai trop abusé de la vie, et il faut que je sois taillé comme je le suis, pour avoir résisté si longtemps. Ah! me suis-je amusé, mille tonnerres! Ah! les bonnes farces, les bonnes farces! Quelle noce, mes amis! Mais à présent, "ni ni", c'est fini. Si, comme d'aucuns le prétendent, il y avait quelque un là-haut pour récompenser la vertu et punir le vice, nom de nom! nom de nom! il y a longtemps que je donnerais à manger aux vers.

—Mais voyons, petite, je ne t'ai pas appelée pour te raconter ces joyusetés-là. Sais-tu si je suis riche, Blanche?

—Mais oui, fit-elle naïvement.

—Ah! Très riche?

—Mon Dieu, vous devez bien avoir quatre à cinq mille francs à dépenser chaque année.

—Ce qui représente un capital de cent cinquante mille livres environ. Tu trouves que c'est beaucoup?

—C'est une fortune magnifique! s'écria la jeune fille éblouie.

Elle reprit aussitôt:

—Peut-être que j'ai exagéré... Vous n'avez sans doute pas autant...

Le vieillard haussa les épaules et grommela entre ses dents:

—Est-elle naïve!

—Enfin, continua-t-il, sais-tu aussi que tu es jolie et pauvre?"

—Pauvre, je le sais bien, répondit la jeune fille en poussant un soupir; il est certain que j'aimerais mieux être riche; bah! nous travaillerons Jeanne et moi.

—On ne trouve d'épouseurs que lorsqu'on a de l'argent, mademoiselle, apprenez cela.

—Eh! bien, nous resterons filles, répondit Blanche sans amertume.

—Toi, encore, tu cours une chance, grâce à ta beauté, dit le malade qui réfléchissait; mais Jeanne! oh! si Jeanne devenait riche du jour au lendemain elle verrait le vent tourner en sa faveur.

—Le monde est donc si bas, si avide que cela? murmura Blanche.

—Le monde? Ah! pauvre fille, tu ne le connais guère: rappelle-toi que l'homme est égoïste, vain, cruel, menteur, faux, malhonnête, etc., etc.

Blanche se tut; elle s'attendait, à la suite de cette exorde, à une véhémence sortie contre les vivants et la vie.

—Pour en revenir à mon idée première, reprit le vieillard, sais-tu, enfant, à qui

je voudrais laisser la totalité de ma fortune?

—Mais, à tous vos parents, et vous en avez beaucoup, ce qui ne fera pas une grosse part à chacun.

—Te comptes-tu parmi ces parents?

—Mon Dieu, répondit Blanche avec sa franchise habituelle, je suis de votre sang tout comme les autres; seulement, il y a déjà plusieurs années que je jouis de vos bienfaits...

—De sorte que si je ne te laisse rien?

—Je vous le répète, mon oncle, je travaillerais.

Salvator se mit à ricaner.

—Tu es jeune et belle: on te soufflera bien des choses à l'oreille et tu te dégoûteras de la pauvreté; c'est l'éternelle histoire de la femme.

—Vous vous trompez, mon oncle, répliqua fièrement Blanche, le travail ne m'effrayeras jamais; et, quand je ne gagnerais qu'une centaine de francs par mois, cela suffit pour vivre sans rien devoir à personne.

Le malade coula vers sa nièce un regard soupçonneux.

—Joue-t-elle la comédie, pensa-t-il, ou bien est-elle sincère? En ce cas, on n'est pas plus bête; mademoiselle ma nièce serait digne d'épouser Diogène si ce brave homme vivait encore.

Croyant la conversation terminée, la jeune fille alla se rasseoir lorsque Salvator reprit en lui montrant son secrétaire.

—Ouvre ce meuble: dans le tiroir de droite sont deux enveloppes que tu m'apporteras.

Blanche obéit.

Le vieillard retourna et soupesa dans sa main les deux petits paquets qui portaient également pour titre: "Ceci est mon testament."

—Approche, dit-il encore.

Etonnée, la jeune fille s'avança:

—Voici, continua le vieux mécréant dont le doigt maigre désignait une des deux enveloppes, la dernière chose que j'ai écrite: ce petit papier te lègue tous mes biens, à part quelques souvenirs sans importance laissés à mes meilleurs amis.

Il souligna ces mots d'un rire railleur.

—A moi? fit Blanche stupéfaite. Pourquoi presque tout à moi? Et Jeanne? Et Gaston Méric? et vos autres parents?

Le vieux Salvator eut un geste d'impatience.

—Je n'ai pas d'observations à recevoir de toi, dit-il, je fais ce que je veux, voilà tout. Tu es ma nièce plus directement que Jeanne, et... je te dois quelque compensation; un jour, j'ai refusé à ton père de lui prêter une somme qui l'eût sauvé de la ruine; j'étais riche et il m'aurait rendu intégralement cette somme; or, je me suis montré dur envers lui, je veux réparer ma faute en te laissant ce que je possède.

Il montra l'autre enveloppe également fermée.

"Ce testament-ci est plus vieux que l'autre de trois mois, continua-t-il. Il était en faveur de Jeanne; ce jour-là, je me sentais sans doute disposé pour elle. J'ai changé d'avis; Jeanne ne te vaut pas; ce précieux papier est donc annulé par le dernier. Si je ne le brûle pas, c'est qu'il contient quelques notes qui amuseront mes héritiers, ou plutôt les prétendants à mon héritage, conclut le malade avec un rire gouailleur... Et puis je peux encore changer d'idée."

—D'ailleurs, mon oncle, dit Blanche, cela ne modifierait en rien les choses, car ce que j'aurai je le partagerai toujours avec ma cousine et elle agirait de même avec moi.

—De sorte que, à supposer que je laisse cent cinquante mille francs comme tu le disais tout à l'heure, il ne t'en resterait que soixante-quinze mille? fit Salvator en contenant un sourire.

—C'es déjà un joli bien.

—Est-elle assez sotte! pensa le malade, que cette conversation fatiguait et qui s'étendit dans son lit, tandis que Mlle Falcon remettait les deux enveloppes garnies de leur papier timbré dans le meuble où elle les avait prises.

Au même instant, la porte s'ouvrit devant Jeanne Morris qui ayant achevé son repas, regagnait sa place au chevet de son oncle; elle n'avait rien entendu des confidences du vieux Salvator à sa cousine; elle venait simplement s'assurer s'il dormait ou s'il se livrait à une de ses scènes de fureur habituelles.

Les deux amies n'eurent pas le loisir de se parler, et Blanche s'assit également non loin du lit du malade.

Ainsi qu'à l'ordinaire, elles se partagèrent la veillée; Jeanne dormit dans la chambre voisine, de minuit à trois heures, puis vint remplacer Blanche. Or tandis qu'elle reposait, un peu tranquillisée par le calme apparent de son oncle, Mlle Falcon fit une nouvelle tentative pour amener celui-ci à se confesser.

Plus furieux que jamais, il allait se fâcher et l'invectiver, quand soudain, il lui dit sournoisement:

—Qu'aimes-tu mieux: que je consente à voir le prêtre et que je te déshérite, ou que je maintienne mon testament en ta faveur, à condition que tu ne me reparles plus de confession, ni de curé?

Blanche répondit sans hésiter.

—Ah! mon oncle! que m'importe de vivre pauvre si je vous sais réconcilié avec Dieu?

Il la sentit sincère, et, ébranlé dans son obstination d'incroyant, peut-être saisi par une vague appréhension du moment suprême et de l'inconnu, il se mit à réfléchir.

—N'est-ce pas, mon oncle, dit Blanche avec joie et voulant battre le fer pendant qu'il était chaud, dès demain matin nous pourrons envoyer chercher M: l'abbé Vignon.

—Allons, ne m'ennuie pas, fit l'athée qui n'avait songé peut-être qu'à éprouver sa nièce. Suis-je donc à mes derniers moments? Je me sens mieux, par conséquent, f...-moi la paix; quand j'en verrai moi-même l'urgence, je te dirai ce qu'il faudra faire.

La jeune fille courba la tête, ne parla plus et tout bas récita son chapelet, pendant que le vieux Salvator goûtait un peu de sommeil.

### III

Positivement, il allait mieux; un changement énorme se montrait dans son état depuis la matinée; aussi, en profitait-il pour blasphémer et railler comme un démon.

Blanche jugeait donc le moment inopportun pour lui reparler de confession.

—Dès que je le verrai calmé de nouveau, pensait-elle, coûte que coûte, j'appellerai M. l'abbé Vignon. D'ailleurs, il n'y a pas un besoin immédiat de son ministère, puisque mon oncle se trouve mieux.

Jeanne était de son avis.

Les deux cousines n'avaient pas eu le loisir de causer tête à tête depuis la veille, et Blanche n'avait donc pu lui faire part de son dernier entretien avec M. Salvator; elles ne se cachaient rien, en général, et Blanche n'aurait pas omis un iota des paroles de son oncle.

Le vieux Salvator semblait un possédé ce jour-là.

—Ouf! s'écriait dans sa cuisine la bonne Clémence à bout de patience, quand donc cet affreux sacripant tournera-t-il enfin l'oeil, que les pauvres demoiselles aient au moins la paix?

Justement à cette heure, l'affreux sacripant, assis sur son lit, faisait un joli speech à ses nièces.

—Vous avez cru que j'allais claquer, hein! mes poulettes? et de fait, hier, je n'étais pas trop gaillard; mais aujourd'hui, cinquante mille millions de tonnerre! je me sens rajeuni de vingt ans; un jeune homme, mes poulettes, je suis un jeune homme, en vérité. C'est le Père Éternel qui doit faire une tête là-haut, lui qui croyait avoir marqué mon heure! ah! ah! ah! je lui ai joué un bon tour. J'ai encore devant moi le temps de faire bien des farces! Sapristi! mes enfants, quelle veine! quelle veine!

Mais nous renonçons à traduire les insanités qui sortirent de la bouche de ce vieillard déjà fantôme par sa maigreur et son aspect effrayant, et démon par ses imprécations et ses ignobles plaisanteries macabres.

Les jeunes filles retenaient leurs larmes à grand'peine et virent arriver avec bonheur la nuit qui apportait un peu de répit à leur suppliée.

La cuisinière et la femme de chambre s'offrirent pour veiller: le vieillard refusa absolument leurs soins.

Alors, comme les soirs précédents, les deux cousines s'installèrent à tour de rôle dans un fauteuil, près de lui.

Blanche alla se reposer la première, après avoir dit à sa compagne:

—Surtout ne me réveille pas plus tard que trois heures; tu as au moins autant

que moi besoin de dormir.

Jeanne répondit affirmativement et l'embrassa; puis elle fit sa prière et se rassit, sans bruit, car son oncle semblait assoupi.

Elle-même finit par s'endormir à moitié dans cette chambre trop chaude, à l'atmosphère lourde, éclairée seulement par la lueur voilée d'une veilleuse.

Il était une heure du matin environ, lorsqu'un grincement léger la tira de son engourdissement.

Elle releva un peu la tête; son malade n'avait pas bougé, mais, par la porte du fond s'avancait une forme blanche et rigide; de longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules.

Jeanne n'eut pas peur: au contraire, elle sourit.

—Bon! murmura-t-elle, voilà Blanche reprise de ses accès de somnambulisme; c'est toujours ainsi lorsque dans la journée, ses nerfs sont soumis à une trop rude épreuve; or, Dieu sait que notre malheureux oncle ne nous ménage pas, ces temps-ci. Enfin ne la réveillons pas, cela pourrait lui faire mal.

Jeanne savait que ces accès étaient de courte durée: une petite promenade à travers la maison, et la dormeuse se réintégrait dans son lit, sans se douter le moins du monde, le lendemain, de ses prouesses nocturnes.

D'ailleurs, cela arrivait rarement, et, comme le disait Mlle Morris, lorsqu'une contrariété trop vive avait agi précédemment sur son système nerveux.

M. Salvator reposait toujours.

En souriant, Jeanne suivit des yeux le gentil fantôme.

Celui-ci fit quelque pas à travers la chambre, en hésitant; puis, d'un mouvement brusque, se dirigea vers le secré-  
tari-

re.

Arrivée là, Blanche l'ouvrit ; depuis qu'il était malade et forcé de recourir à ses nièces pour maints services, le vieux Salvator n'en retirait pas la clef. Le meuble, d'ailleurs, ne recélait rien de précieux.

Blanche y prit une des enveloppes dont, l'avant-veille, son oncle lui avait montré le contenu ; puis elle l'emporta et s'éloigna après avoir refermé le secrétaire.

Accoutumé à ces promenades nocturnes qui tourmentaient en général Mlle Falcon lorsqu'elle avait eu l'esprit frappé par quelque chose de particulier la journée précédente, Jeanne la laissa vaquer à ses prétendues affaires et se rendormit tranquillement ne se doutant guère que l'inconsciente action de la somnambule allait bouleverser leurs deux vies.

Après avoir franchi le corridor, toujours de son pas automatique, Blanche entra dans une pièce déserte, à peine meublée, qui servait de débarras et où l'on reléguait les vieilleries et les objets encombrants ; tout au fond, se dressait une armoire profonde qu'on appelait : "l'armoire aux chiffons" parce qu'on y jetait pêle-mêle le linge et les vêtements de rebut.

Ce fut là que la jeune fille déposa le précieux papier innocemment dérobé au secrétaire de son oncle ; cet acte accompli, elle reprit avec sérénité le chemin de sa chambre, où elle se recoucha pour ne plus se relever qu'à trois ou quatre heures.

Jeanne, elle ne s'éveilla plus qu'une fois et, dans la crainte que son malade n'eût besoin d'elle, elle s'approcha du lit sur la pointe du pied.

Mais non, il dormait encore, et quoique ce sommeil prolongé étonnât sa gardienne, elle se rassit dans le fauteuil où elle

s'assoupit de nouveau.

Quatre heures sonnèrent ; elle se leva en sursaut.

— Mon Dieu ! j'ai dormi, moi aussi, et je n'ai pas éveillé Blanche, pour qu'elle me relève de ma faction ; elle va me gronder. Bah ! cela lui aura fait du bien de rester au lit un peu plus.

Juste à ce moment, Mlle Falcon arrivait sur la pointe de ses mules rouges, relevant la traîne de sa longue robe de chambre, les cheveux rattachés à la diable par quelques épingles, ce qui ne la rendait pas moins jolie.

— Tu m'as laissé dormir trop longtemps Jeannette, dit-elle tout bas, va vite fourrer dans tes draps.

Elle aviva un peu la flamme de la veilleuse dont un rayon tomba d'aplomb sur le visage de l'oncle.

Les jeunes filles ne purent retenir un cri, et leurs regards se croisèrent, pleins d'une muette épouvante.

Sans parler, Blanche alla au lit de son oncle, rejeta le haut de la couverture et rencontra la main du vieillard qu'elle trouva glacée ; elle consulta le coeur ; il n'avait plus un battement.

La figure revêtait ces tons de cire qui n'appartiennent qu'à la mort ; l'oeil fixe demeurait ouvert à demi, les lèvres violettes.

— C'est fini, murmura Mlle Falcon. Puis se laissant glisser à genoux sur le tapis, elle éclata en sanglots.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de lui ! mort sans sacrements ! mort en impiété, comme il a toujours vécu, et cela par ma faute ! oui, ma faute ! j'aurais dû, envers et contre tout, faire venir le prêtre dès hier.

Jeanne ne pleurait pas, elle, mais elle restait attérée.

—Mort là!... pendant que j'étais auprès de lui!... proférèrent ses lèvres pâlies; et je ne m'en suis pas aperçue!... et, lâchement, je sommeillais moi-même!

Devinant son remords, Blanche voulut la consoler.

—Il a dû s'éteindre sans souffrance, sans un cri, tu n'es pas fautive, ma Jeanne; tiens, prions pour cette âme qui paraît devant Dieu.

Elles prièrent pendant quelques minutes, puis coururent chercher Clément et Rose qui devaient procéder à l'ensevelissement avant que le corps ne se raidit trop.

Les deux servantes ne s'étonnèrent pas beaucoup de cette fin précipitée.

—Hier il souffrait moins, c'était le mieux qui précède la mort, murmura la cuisinière.

Mais elles ne touchèrent qu'avec une sorte d'effroi, de répugnance, aux restes du malheureux vieillard; la bouche du cadavre gardait jusque dans le dernier sommeil, le rictus railleur qui donnait au vieux Salvator une vague ressemblance avec Méphisto.

Ah! elles pouvaient prier pour lui, Blanche et Jeanne, les pauvrettes, car le jugement de Dieu ne devait pas être doux à ce pécheur endureci.

Le jour suivant, la maison était en ordre, le défunt renfermé dans sa triple bière, et presque toutes les formalités accomplies, grâce à la célérité du jeune Méric, qu'on avait fait prévenir tout le premier, et qui, dans cette circonstance, se montra convenable envers son grand'oncle, intelligent en affaires et plein d'attentions respectueuses pour les jeunes filles et Jeanne remarquait avec un douloureux serrement de coeur, que malgré lui, en s'adressant à Mlle Falcon, sa voix pre-

nait une intonation plus douce, ses manières quelque chose de plus tendre.

Il fallut pourtant songer aux dispositions testamentaires de feu Salvator, car il avait dû consigner dans un acte quelconque ses intentions à l'égard de ses funérailles.

Déjà l'essaim des cousins, cousines, neveux et nièces à la mode de Bretagne, s'abattait sur la maison de la rue de Castries, comme une nuée de corbeaux, et les commentaires allaient leur train.

Tandis que très accablée par les fatigues des jours passés, Mlle Falcon s'enfermait dans sa chambre avec une violente migraine, Jeanne Morris s'occupait de recevoir les parents et amis du défunt, lesquels la considéraient d'un assez mauvais oeil.

Si elle avait eu le coeur à la gaieté, la jeune fille eût bien ri de l'avidité que ne songeaient plus à cacher ces honnêtes gens; les uns se croyaient obligés de pleurer à chaudes larmes celui qui ne leur avait jamais témoigné que dédains et railleries amères.

D'autres déblatéraient carrément contre ces deux nièces habiles qui avaient eu le loisir de circonvenir un vieillard faible et se faire attribuer un legs qu'il devait à sa famille. Mais Jeanne ne riait pas, et elle écoutait, d'une oreille distraite, les doléances des uns et les méchantes allusions des autres.

#### IV

—Ce pauvre Salvator avait bien perdu la tête ces derniers temps.

—Bah! vous pouvez dire: toute sa vie.

—Ne parlez pas si haut, cria un facétieux. Si notre bon cousin vous a couché sur son testament, vous serez bien fâché

d'avoir médité de lui, n'est-ce pas ?

—S'il m'a couché sur son testament ? reprit Lamartin, de mauvaise humeur ; j'espère que vous ne le supposez pas seulement ; c'est un droit : je descends en ligne directe du cousin germain de feu Salvator, par la mère de ma mère.

—Ah ! s'il faut remonter si haut ! murmura Térébin, le facétieux.

—Ça vaut toujours mieux que de descendre trop bas, riposta l'irascible Lamartin, faisant ainsi allusion à l'ancienne profession de son interlocuteur qui avait gagné une modeste fortune par la fabrication d'un chocolat de santé.

Mais Térébin savait qu'il n'y a pas de sots métiers ; il se contenta de hausser les épaules et alla plus loin raconter quelque calembredaine à une oreille plus plaisante.

Tous riaient, causaient et médisaient à deux pas de la chambre mortuaire où priait une religieuse en l'absence de Blanche et de Jeanne obligées l'une et l'autre d'assister à l'ouverture du testament.

Seul sérieux avec les jeunes filles, Gaston Méricc allait et venait au milieu des groupes, écoeuré au fond, de cette rapacité étalée sans vergogne par tous ces gens.

Les uns palpaient les étoffes, pourtant assez communes, des meubles ; d'autres tâtaient le bronze des candélabres, le cristal des glaces, la dorure de la pendule, laquelle représentait un sujet charmant : un berger, moelleusement assis sur un roc de cuivre, jouait de la flûte dans l'oreille d'une bergère décolletée et enrubannée à la Watteau.

Mais l'heure est venue pour nous de présenter à nos lecteurs les héritiers et collatéraux du vieux Salvator, ou tout au moins les membres les plus intéressants

de cette estimable réunion.

Il y avait :

1o La tante Gamache, qui causait comme une perruche. Bonne personne, au reste, quand elle daignait respecter la réputation de son prochain, ce qui n'arrivait pas souvent ; elle n'avait jamais été belle, quelque illusion qu'elle gardât encore là-dessus, et, enrageant de vieillir et d'enlaidir davantage, elle ne pardonnait pas aux jeunes filles et aux jeunes femmes d'être fraîches et jolies.

2o Mme veuve Tarniquet, qui ayant au plus haut degré le culte des vieillards, avait offert maintes fois à son parent Salvator, mais hélas ! en vain, d'aller soigner son ménage, ses rhumatismes et... (sous-entendu) son héritage.

Cette admirable femme n'était pas riche ; son corsage fatigué aux coudes et ailleurs en faisait foi ; elle aimait l'argent et caressait la douce espérance que le défunt l'avait avantagée dans ses legs, en souvenir des offres de service fréquemment répétées qu'elle lui avait faites.

3o Mlle Siméone, que les mauvaises langues prétendaient ressembler à une chèvre ; cette charmante personne entamait son quarante et unième printemps, et depuis bien des années, courait éperdument après un mari, hélas ! introuvable ; elle brillait par une multitude de petits défauts : gourmandise, vanité, médisance, sans compter les autres que nous tairons pour ne pas nuire à sa réputation.

Elle manquait de beauté, de distinction, d'esprit et de bonté ; à part cela, elle n'était pas désagréable.

4o Arrivons enfin au trio Térébin, les ex-marchands de chocolat de santé :

M. Térébin avait soixante ans, plus de rides qu'une pomme de l'an passé et pas du tout de coeur ; il ne possédait pas beau-

coup de cheveux, guère plus de moustache, mais il caressait sans cesse d'un geste familier, une grosse chaîne de montre en doublé qui pendait sur un abdomen proéminent.

Mme Térébin était énorme et un peu bête, mais elle réussissait dans la confection des plats sucrés.

Leur fils, le bel Odoacre, avait beaucoup de désirs et de dettes; son père et sa mère le trouvaient beau comme Apollon, mais tout le monde n'était pas de leur avis; lui-même faisait grand cas de sa personne.

Ce pauvre poupard, qui espérait, avec ses charmes, captiver quelque opulente héritière, supputait dans son esprit, combien de fournisseurs il apaiserait avec la fortune qui allait lui échoir; car il ne doutait pas que le vieux Salvator lui eût laissé un gros souvenir: il l'avait tant flatté et adulé pendant ses dernières années!

50 Venait encore Lamartin, le poète aux longs cheveux et à l'air fatal, jeune homme de cinquante-cinq ans environ, qui composait dans un coin du salon un dithyrambe en l'honneur du défunt. Celui-ci aussi espérait beaucoup.

60 Terminons par le meilleur: M. Astolphe: neuf lustres et autant d'enfants; veuf, ancien employé de la préfecture de Lyon, dénoncé par un ami et révoqué récemment parce qu'il allait à la messe. C'est ainsi que dans notre beau pays de France on pratique la liberté. Astolphe se disait tout bas qu'un petit legs, si léger qu'il fût, l'aiderait puissamment à élever sa progéniture; il n'y comptait pourtant guère, car il avait assez négligé feu Salvator dont le caractère cadrait mal avec le sien.

Mais nous oublions outrageusement le brave fermier Noiraud qui était, ma foi! en blouse et qui sentait un peu le fumier.

Noiraud avait cependant bien sa valeur, car, déjà riche, il aspirait à le devenir davantage et ne dépensait jamais un sou en pure perte.

Nous ne parlons pas de Gaston Méricq qui n'attendait rien de la libéralité du vieux philosophe, et se contentait de dévorer des yeux sa jolie cousine Blanche.

On avait déposé entre les mains de M. Apis, notaire, l'unique testament trouvé dans le secrétaire du mort; puis, on avait apposé partout les scellés, et maintenant chacun n'attendait plus que M. Apis voulût bien ouvrir la bouche.

Cela vous étonnera peut-être, mais c'était un honnête et intègre notaire que M. Apis, et il n'aimait pas les voyages.

Tandis qu'il se mouchoit, puis essayait les verres de ses lunettes; tandis que les coeurs des héritiers et collatéraux battaient une chamade insensée, les deux cousines, Blanche Falcon et Jeanne Morris se tenaient silencieuses et indifférentes enfoncées dans leur fauteuil, et un peu pâles dans leurs vêtements de deuil.

La première s'étonnait pourtant qu'un seul testament eût été trouvé dans le secrétaire de son grand oncle, où, trois jours auparavant, elle en avait enfermé deux; mais l'idée d'une soustraction du papier n'effleura pas une seconde son esprit loyal; elle se disait: "En toute une journée, mon oncle a eu le temps de détruire l'un ou l'autre des deux actes; il changeait d'avis assez vite. Enfin peu importe! je serai riche ou pauvre mais nous ne nous séparerons pas pour cela."

Soudain, elle se rappela avoir remarqué sur la table de nuit du défunt un petit tas de cendres et de papiers brûlés qu'elle avait fait enlever par la femme de chambre. "C'est cela, ajouta-t-elle en sa pensée, mon oncle a brûlé l'un des testa-

ments dans un instant où il se trouvait seul par hasard, ou pendant que nous dormions auprès de lui... Enfin, peu importe encore une fois! je sais qu'on a fouillé avec soin tout le secrétaire; et puis ces traces de papier brûlé, n'est-ce pas la meilleure des preuves?"

Jeanne, elle, la maligne, s'amusa toujours à examiner les têtes des héritiers; l'acte qui se déployait dans les doigts de M. Apis lui causait peu de trouble; sans doute Blanche serait favorisée, mais elle-même aurait bien une petite somme...

Et comme les autres elle écouta.

Le plus profond silence régnait sur l'auditoire; à peine entendait-on quelques respirations sifflantes accélérées par l'émotion.

"Ce jeudi, 4 février, 18..., moi Elisée Salvator, sain de corps et d'esprit, j'exprime ici mes dernières volontés; je veux qu'elles soient respectées scrupuleusement.

"J'ordonne que mon corps soit porté au cimetière sans le ministre d'aucun calotin, ni le secours d'aucun patenôtre.

"Je défends à tous mes héritiers de prendre le deuil à l'occasion de ma mort; de plus, je leur ordonne de se réunir dans ma propre demeure (qui aura alors passé en d'autres mains) après mes funérailles, et d'y manger l'excellent dîner que leur offrira mon principal héritier ou ma principale héritière.

"On se vêtira de couleurs gaies et l'on boira à ma santé."

A cette funèbre plaisanterie, un murmure de désapprobation courut dans l'auditoire.

Le notaire poursuivit sans sourciller:

"Désirant laisser après moi le souvenir de ma générosité à chacun de mes cousins, arrière-neveux et parents, je lègue

ce qui suit:

"1o Trois mois de gages, soit cent vingt francs à ma cuisinière, qui a bien voulu ne pas m'empoisonner, alors qu'elle l'aurait pu facilement, pour me punir de toutes les vérités que je lui ai fait entendre.

"2o Autant à la femme de chambre pour la remercier de tout le mal qu'elle a dit de moi dans le quartier.

"3o Ma ferme des Braies, qui rapporte bon an mal an 2,500 francs à mon cousin Astolphe qui m'a fait plaisir en ne venant pas me voir ces quelques six années passées.

"4o Mes mouchoirs de poche et un crachoir en porcelaine qu'on trouvera dans mon cabinet de travail, à mon ami Noiraud, pour lui apprendre à s'en servir.

"5o Ma seringue à morphine avec tout l'appareil, à ma bien-aimée parente, Mlle Siméone, pour calmer son système nerveux souvent agité.

"6o Les Harmonies Poétiques de Lamartine reliées en veau, à mon estimable neveu à la mode de Bretagne, M. Lamartin, à cause de la similitude du nom et des goûts.

"7o Mes bretelles et mon parapluie à mon vieux et cher cousin Térébin, qui venait s'informer, tous les deux jours, si je n'avais point passé dans un monde meilleur.

"8o Ma batterie de cuisine à sa digne épouse, Mme Térébin, en reconnaissance d'une crème au riz, dont elle me fit goûter un soir, confectionnée de ses blanches mains.

"9o Ma malle jaune, en veau, à leur aimable fils Odoacre qui aime les voyages. J'ajoute à ce souvenir un legs de cinquante francs.

"10o Mon petit chien empaillé à Mme Vve Tarniquet qui m'a brodé tant de pan-

touffées que je n'ai jamais portées.

“110 Mes rasoirs à mon excellente cousine et amie Mme Gamache.

“120 Une rente de douze cents francs à ma petite nièce Blanche Falcon, en la suppliant d'épargner ses prières à mon âme.

“130 Enfin, la totalité de mes biens, meubles et immeubles, à l'exception des choses ci-dessus mentionnées, à mon autre petite nièce (à la mode de Bretagne, celle-ci), Jeanne Morris, dont les saillies m'ont quelquefois amusé.

“Nota.—La totalité de mes biens, meubles et immeubles, sauf les choses ci-dessus mentionnées, forme un capital de trois millions, trois mille deux cent quatre-vingt-onze francs, soixante-quatre centimes.”

—Un capital de trois millions!...

Ces mots passèrent de bouche en bouche, répétés avec une profonde stupeur.

Puis, un grand silence suivit. Il semblait que tous fussent soudain pris de léthargie.

Enfin, au bout de quelques minutes, la vie recommença à palpiter dans ces cœurs presque tous brisés.

—Ah! canaille! ah! canaille! vociféra Térébin en levant le point d'un air menaçant du côté de la chambre mortuaire où le mystificateur dormait son dernier sommeil.

—Ah! la rusée! ah! la fine mouche! ah! la misérable! hurla Mme veuve Tarquinet, dont les yeux fulgurants se dirigeaient vers Jeanne Morris.

—Nom de nom de nom! rugit Odoacre furieux. Sa malle en veau et cinquante francs!... quel ladre!... quel pingre!... quel pignouf!... se moquer ainsi d'un homme comme moi!

—Je vous demande un peu! ses mou-

choirs de poche et son crachoir!... moi qui ne m'en sers jamais! s'écria le paysan Noiraud, qui jugeait ces objets un luxe tout à fait inutile.

Gaston Mérieux et le brave Astolphe sourirent seuls à cette exclamation désespérée; les autres n'avaient pas le cœur à la joie.

—Qu'est-ce qu'il veut que j'en fasse de son appareil à morphine? gémissait Mlle Siméone, qui portait à ses narines coupées un flacon de sels anglais. L'ingrat! oh! l'ingrat! Moi qui ai tant souffert à ses douleurs! Si j'avais su!

Lamartin, qui s'appuyait sur le dossier du fauteuil de la dite demoiselle, avec la mine d'un hanneton en convalescence, jeta un regard noyé à la pauvre Siméone.

—Nos malheurs sont frères, lui gémit-il à l'oreille. Que ferai-je des Harmonies poétiques de ce vieux grigou? Je sais Lamartine par cœur, et ses meilleures oeuvres ne valent pas les miennes.

Mme Gamache s'écria en brandissant son étui à lunettes du côté de Jeanne Morris:

—Voyez-vous ce serpent trop longtemps réchauffé dans le sein de notre oncle? Elle n'a pas même honte de sa mauvaise action, pas le moindre sentiment de confusion.

—Ne pourrait-on tenter un procès en captation, en abus de confiance, dit Mme Térébin, à cette accapareuse qui a su convenir un vieillard dont les facultés s'affaiblissaient tous les jours?

Son majestueux époux haussa les épaules et répondit avec dédain.

—Tais-toi donc, madame Térébin! nous perdriions et ce serait de l'argent dépensé inutilement.

Le pauvre homme était devenu plus jaune qu'un coing mûr, tandis que sa

tendre moitié passait au rouge écrevisse.

Les vives émotions produisent de ces effets-là. Quant à leur fils, le bel Odoacre, il grinçait de la mâchoire comme un crocodile qui a mal aux dents, et sa jolie moustache cirée se relevait d'un air menaçant. Le bon cousin Astolphe rongea ses ongles, signe évident de satisfaction chez lui, et murmurait d'un ton joyeux :

—Deux mille cinq cents francs de rente! Le pain pour les enfants, la vie des petits! Oh! je me fiche bien, maintenant, de tous les emplois du gouvernement! Ce cher Salvator! Il n'ignorait pas que dans peu d'années, j'aurai quatre demoiselles à marier, sans compter les autres à établir, et il a pensé à moi! Décidément, il avait du bon.

—Au moins nous ne porterons pas son deuil; c'est la seule clause sensée de ce testament sans queue ni tête, dit Mlle Siméone qui ne s'habillait que d'étoffes aux nuances tendres, hiver comme été.

—C'est une monstruosité, c'est un acte de folie pure, se répétaient les uns aux autres les héritiers déçus. Trois millions à cette petite mendicante, qui s'en occupait fort peu, plongée qu'elle était dans ses propres méditations.

Les autres pouvaient s'affiler la langue pour la piquer mieux; peu lui importait!

Elle était sincèrement étonnée de la bonne fortune qui lui arrivait ainsi ex-abrupto; elle pensait bien avoir une partie de l'héritage du vieil athée, mais la totalité, non, elle ne se l'était jamais figuré.

—Peut-être que mon oncle a agi ainsi, se disait-elle, parce que, Blanche étant très jolie, a moins besoin de dot que moi qui suis laide... Oui, c'est cela sans doute! Mais il devait bien prévoir que je partagerais avec ma cousine, aussi!

‘Je vais m'amuser à jouer à la millionnaire jusqu'à demain, se dit-elle encore, en recouvrant son sourire espiègle; il n'y a pas de mal à cela et ce sera très drôle de voir la comédie que vont jouer tous ces envieux. Puis, je rétablirai les choses dans l'ordre qu'elles doivent avoir, c'est-à-dire que je donnerai un million à Blanche, car je ne veux faire de tort à personne. Après tout, le testament est bel et bien en ma faveur, je suis libre d'agir à mon gré.’

Tous ces envieux, justement à cette minute, la couvaient d'un regard qui n'exprimait pas absolument la tendresse.

—La voyez-vous? se disaient-ils. Elle sourit, elle est gaie! Si ce n'est pas une honte; ne pas regretter un homme qui l'a comblée de bienfaits! Oh! cela fait mal à voir!

Blanche souriait un peu, elle aussi; un sentiment de délivrance se glissait dans son âme. Oh! ne plus subir les scènes violentes du vieux philosophe! ne plus entendre ces railleries ignobles contre la religion! Vivre enfin indépendante! car elle ne quitterait certainement pas Jeanne Morris, à moins que celle-ci ne se mariât promptement, ce qui pourrait bien arriver, grâce à l'énorme dot dont elle était pourvue.

Mais, avec douze cents francs de rente, on n'est pas misérable, et Blanche ne reculait point devant l'idée du travail.

Elle ne voyait pas, la chère enfant, deux yeux bleus très doux qui s'attachaient sur elle avec une expression de joie suprême: les yeux de Gaston Mérieu.

Le jeune homme se disait :

—Quelle chance que Blanche ne soit pas l'héritière universelle au lieu de Jeanne Morris qui elle a besoin de fortune pour suppléer à la beauté qui lui manque et à quelques qualités échues à sa cou-

sine!

“Si Blanche était maîtresse de trois millions, je n’oserais plus lui parler de mon amour; et je serais obligé de m’éloigner d’elle.

“Douze cents francs, il est certain que c’est une piètre dot, mais Blanche à elle seule est un trésor. D’ailleurs, c’est au mari à nourrir sa femme, et non le contraire; je travaillerai!”

Il accompagna cette résolution d’un vaillant sourire à l’adresse de Blanche Falcon, et Jeanne Morris, qui le saisit au passage, en ressentit une colère mêlée de douleur.

—Elle aura donc toutes les joies, cette Blanche! murmura la jeune héritière déjà à moitié jalouse; elle est jolie; dans quelques heures elle se verra à la tête d’un million et demi, et qui plus est, ce charmant garçon, Gaston Mérieu, n’a d’yeux que pour elle.

“Vrai, il n’est pas juste qu’elle ait la part si large!”

Qu’aurait-elle dit, alors, la pauvre Jeanne, si elle avait su qu’un second testament, annulant celui qu’elle connaissait, gisait dans l’armoire aux chiffons, instituant légataire universelle du vieux Salvator son innocente rivale?

## V

Les tristes funérailles du vieux voltairien étaient terminées; ses nièces pleuraient de honte et de chagrin; elle n’avaient pu obtenir qu’on leur permit de l’enterrer religieusement, les volontés du défunt étant exprimées dans le testament d’une manière formelle.

Peu à peu, cette impression s’effaça; à vingt ans, une peine de ce genre ne dure pas, surtout quand celui qui la cause est

aussi peu digne de respect que l’était le vieux Salvator.

Afin de se conformer tout à fait aux ordres du mort, les parents et héritiers, y compris le bon notaire M. Apis, se réunirent à la maison de la rue de Castries pour prendre part au repas qui devait les assembler une dernière fois, selon l’intention du défunt.

Jeanne Morris présidait; en face d’elle, Blanche Falcon l’aidait à faire les honneurs.

La première avait à sa droite M Apis, à sa gauche Gaston Mérieu en dépit de toute convenance, la place appartenant à un parent plus âgé.

Blanche se trouvait entre M. Térébin et le bon Astolphe qui avait rajeuni de dix ans depuis que la ferme des Braies lui était tombée entre les bras.

Les Térébin, Lamartin, Noiraud, Mmes Gamache et Tarniquet et Mlle Siméone, après avoir juré leurs grands dieux qu’ils ne remettraient plus les pieds dans cette caverne de voleurs, finirent par s’y retrouver tous ensemble, attirés par le désir de manger un excellent dîner qui ne leur coûterait rien; on savait que Clémence passait avec raison pour un cordon bleu émérite.

Froid et cérémonieux au début, le repas, très soigné d’ailleurs, devint peu à peu animé; on vantait le choix des vins et l’excellence des mets, la jolie figure de Blanche et même l’esprit original de Jeanne.

Plusieurs commençaient à faire patte de velours devant l’héritière, et celle-ci qui devinait leur manège se divertissait beaucoup.

A la fin les spiritueux aidant, une douce expansion et une gaîté sincère avaient remplacé la mélancolie des premiers ser-

vices.

Le jeune Térébin, dont on remplissait maintes fois les verres, voyait les meubles changer de place en dansant et ne comprenait pas pourquoi.

Quand l'appétit des héritiers et collatéraux fut apaisé, les conversations allèrent de leur train. Au dessert, Térébin père porta un toast au défunt, et entama un speech.

Au bout de douze minutes, il dit en baissant le ton, comme un prédicateur qui commence la péroraison.

—Je me résumerai en m'adressant à ces vertueuses jeunes filles, qui ont soigné avec tant d'amour cet octogénaire non moins vertueux, dont les jours du fil... non, les fils des...

—Le fil des jours, souffla Mme Térébin.

—Dont le fil des jours, donc, vient d'être tranché... Votre onclé, mesdemoiselles, cet ange que Dieu rappelle à lui...

Il y eut un mouvement dans l'auditoire; la métaphore était un peu hardie et nous devons avouer que les demoiselles Falcon et Morris se faisaient une autre idée des anges.

Le jeune Méricie pleurait, ma foi! de vraies larmes, mais c'était à force de rire; Jeanne se pinçait les lèvres pour ne pas l'imiter; Blanche avait une lueur malicieuse dans les yeux; le notaire ne perdait pas un coup de dent; Astolphe dormait béatement, la serviette nouée sous le menton.

Odoacre faisait à son père des signes désespérés: Térébin se résumait toujours, cela dura encore onze minutes.

Enfin, Mlle Morris donna le signal; la séance fut levée, et l'on passa au salon pour prendre le café.

Pendant que chacun savourait son mokka, son kumel ou sa chartreuse, les con-

versations allaient leur train.

Le poète Lamartin récitait un sonnet à Mlle Siméone. Le sonnet commençait ainsi:

Cousine de mon coeur, fleur adorable et  
[tendre,

Et ces paroles caressaient doucement l'oreille de l'aimable quadragénaire.

Plus loin, Mme Térébin avait saisi le bras de son mari.

—Sidoine, un mot; j'ai une idée.

M. Térébin eut un haut-le-corps. Pour la première fois en sa vie, sa femme avait une idée!... Il l'écouta, avec la condescendance d'un grand homme qui prête l'oreille aux confidences d'un marmot.

—Sidoine, il faut marier Odoacre à cette petite Morris; trois millions de dot, c'est à considérer.

Ebloui, M. Térébin s'inclina.

—Quand elles s'y mettent, murmura-t-il, les femmes ont cent fois plus d'esprit que les hommes.

Il appela du geste son fils Odoacre:

—Que penses-tu de ces demoiselles? demanda-t-il en lui montrant d'un clin d'oeil les deux cousines qu'entretenait M. Apis.

Odoacre fit claquer sa langue.

—Ce que j'en pense? Blanche est bigrement jolie. Quels yeux!... Quel teint!... Quelle nuque!... Avez-vous remarqué sa nuque, papa?

—Laisse la nuque de cette mijaurée, reprit sèchement Mme Térébin, et parlons de l'autre... de Jeanne.

Le nez du jeune homme s'allongea.

—Elle a de l'esprit, fit-il, mais pas de galbe, non, pas de galbe, positivement.

Son père lui glissa quelques mots à l'oreille; le bel Odoacre réfléchit un instant, se redressa, et murmura d'un air suffisant:

—J'y ai déjà songé, mais je puis prétendre à mieux que ça, certainement; trois millions, ce n'est pas à dédaigner, c'est sûr... j'y réfléchirai; elle n'est pas jolie, je le répète, mais elle n'est pas banale non plus.

—C'est vrai, pas du tout banale, dirent en chœur le père et la mère.

Et ils manoeuvrèrent habilement afin de se ménager une place auprès de Mlle Morris; en passant devant une glace, Odoacre y jeta un coup d'oeil, et il se félicita "in petto" de s'être fait friser au petit fer le matin même.

En ce moment, M. Apis donnait quelques conseils à sa jeune cliente.

—Aux innocents les mains pleines, ma chère enfant, disait-il; je vous fais mon sincère compliment pour la fortune qui vous échoit; mais vous manquez d'expérience; il vous faut désormais avoir la prudence du serpent, la patience du chat, la charité du cormoran, la finesse du renard!...

—Et la simplicité de la colombe, n'est-ce pas mon bon maître Apis? N'ayez pas peur, j'aurai tout cela, vous me verrez à l'oeuvre. Mais si vous saviez...

Le trio Térébin vint l'interrompre, et la conversation devint générale.

A la fin de la soirée, Jeanne Morris était édifiée sur les faits et qualités du jeune Odoacre; le plus brillant avenir lui était réservé, selon sa mère; il prenait le chemin de la célébrité et serait un écrivain de premier ordre.

Pour le moment, le jeune Odoacre bornait son talent à copier d'une main paresseuse des actes chez un avoué; mais on sait que cela peut mener loin.

Jeanne Morris se demandait naïvement pourquoi Mme Térébin lui parlait tant de son fils ce soir-là, et dans des termes aus-

si élogieux.

Odoacre lui-même croyait produire un effet irrésistible sur la jeune héritière; il ne se doutait pas qu'elle l'avait à peine remarqué et que tous les Térébin travaillaient en pure perte.

Là-bas, le poète avait cessé de déclamer et, lorgnant de loin la nouvelle maîtresse de la maison, il se disait, car une idée lui venait, à lui aussi:

—La petite n'est pas jolie, si l'on veut, mais elle est gentille et pourrait faire l'affaire d'un homme sérieux comme moi, dont les cinquante ans ne paraissent pas même quarante. Il faut que je la cultive.

De leur côté, Mlle Siméone, Mme Vve Tarniquet et Mme Gamache, se disaient, à peu près dans les mêmes termes:

—Cette petite n'est pas bâtie en colosse; elle peut mourir jeune comme sa mère, par exemple, et sans héritiers directs... En se faisant bienvenir d'elle... enfin qui sait?...

Bref, au moment de se séparer, tous étaient devenus tout sucre et tout miel, et la pauvre Jeanne dut se résigner à passer successivement dans les bras des dames qui l'embrassèrent à outrance; les hommes se contentèrent de lui baiser la main avec ferveur, sauf Gaston Méric, qui lui donna un cordial shakehand selon son habitude.

Enfin, les deux cousines se retrouvèrent en tête-à-tête dans la chambre qu'elles partageaient; elles étaient éreintées et ne causèrent pas en se déshabillant et en nattant mutuellement leurs longs cheveux.

Avant de s'endormir, Jeanne pensa:

—C'est bien amusant d'être très riche. Je vais jouer à la millionnaire toute une semaine et puis après je partagerai avec Blanche l'héritage de l'oncle. Alors je de-

viendrai plus pauvre de un million cinq cent mille francs, ajouta-t-elle avec un sourire de malice, mais je ne serai pas à plaindre.

## VI

En effet, elle avait joué à la millionnaire toute une semaine, et maintenant la semaine était passée.

En son âme et conscience, Jeanne Morris n'avait pas l'intention de conserver toute la fortune qui lui était léguée de fait; seulement, elle trouvait très doux de posséder trois millions, d'inspirer tout à coup un grand respect et une grande sympathie, car l'argent, il faut l'avouer, nous attire l'un et l'autre; enfin, elle se faisait très bien à sa nouvelle vie, et il lui était pénible de penser qu'il faudrait abandonner à une autre la moitié de ses biens dont elle avait encore si peu profité.

Non qu'elle fût avare, mais nous savons que, à cause de l'affection qu'inspirait Blanche à Gaston Mériec, Jeanne commençait à éprouver les tourments de la jalousie.

Blanche n'avait-elle pas déjà bien assez, avec sa beauté et son charme exquis?

Jeanne ne se rappelait absolument plus que la nuit précédant la mort du vieil oncle, sa cousine avait eu un accès de somnambulisme; si elle eût connu l'acte inconscient commis par l'endormie, nul doute qu'elle n'eût prévenu le notaire et fait fouiller l'armoire aux chiffons.

Elle avait si souvent ri, cette folle en voyant Mlle Falcon, en proie à des crises analogues; pourquoi se serait-elle souvenue particulièrement de cette dernière, alors que tant d'événements graves y avaient succédé?

À demi ensommeillée elle-même, elle

avait vu, comme à travers un nuage, la gentille somnambule ouvrir un meuble et emporter un petit papier blanc; cela n'était pas resté gravé dans son esprit, et elle fût tombée des nues si on lui eût appris l'existence d'un testament antérieur à celui qui faisait d'elle une des plus riches héritières du pays.

Or, le septième jour après l'enterrement du vieux Salvator, Mlle Morris était bien décidée à partager avec sa cousine son magnifique héritage, et elle se faisait une joie de le lui annoncer. M. Apis vint justement causer affaires avec ses jeunes clientes; mais il arriva par malchance, que Gaston Mériec surgit également à la maison de la rue des Castries; s'il se permettait cette visite un peu compromettante pour ces demoiselles, c'est qu'il avait une communication importante à faire à l'une d'elles.

Il put ainsi demeurer quelques instants en tête-à-tête avec Blanche Falcon, Mlle Morris étant obligée de se plonger dans des comptes andus avec M. Apis.

Avant d'entreprendre ce travail, Jeanne coula un regard anxieux vers le joli groupe formé par sa cousine et le jeune homme; ils causaient à mi-voix, les yeux dans les yeux; Gaston était pâle et ses prunelles brillaient; Blanche, au contraire, semblait plus rose que de coutume.

Lorsque, au bout d'une demi-heure, les quatre amis se réunirent de nouveau dans le vieux salon froid et sévère, Mlle Morris dit avec un geste de lassitude en pressant de la main son front qui brûlait:

—Ouf! cela fatigue, les comptes... Mais c'est fini; qu'avez-vous fait pendant ce temps monsieur et mademoiselle? ajouta-t-elle avec gaîté.

Gaston et Blanche se levèrent aussitôt et vinrent auprès d'elle: ils avaient l'air

émus.

—Nous allons vous annoncer quelque chose, dirent-ils en s'adressant à la fois au notaire et à Jeanne Morris.

—Ah! fit celle-ci en souriant; eh! bien, moi aussi, j'ai quelque quelque chose à vous annoncer.

M. Apis ouvrit toutes grandes ses vastes oreilles, après avoir humé une prise de tabac.

—Nous vous écoutons, reprit Jeanne.

—Non, non, commence! s'écria Mlle Falcon.

—Du tout, du tout, c'est votre tour. Allez, je parlerai après.

Et voyez à quoi tiennent les choses; si Mlle Morris eût, la première, exprimé son idée, elle se serait épargnée d'abord une faute, puis, de nombreux chagrins, et enfin... du remords...

Car elle était bien décidée, nous le rappelez, à remettre ce jour même à sa cousine la moitié de la fortune dont elle jouissait, grâce à l'injustice de son oncle, depuis une semaine.

Mais elle ne parla pas la première, et... enfin n'anticipons pas.

—Ma chère Jeanne, dit Mlle Falcon de sa douce voix devenue soudainement encore plus mélodieuse, je veux que tu sois la première à apprendre la nouvelle, et M. Apis, étant pour nous un vieil ami, je n'ai pas à me taire devant lui. Mon cousin Gaston Mériee, que voici, vient de me demander ma main...

—Que tu lui as accordée? interrompit Jeanne d'un ton âpre.

Blanche ne remarqua ni son accent, ni sa pâleur, ni la contraction subite de ses sourcils bruns. Elle regarda tendrement le jeune homme dont le visage exprimait une joie contenue et profonde.

—Je lui ai répondu, continua-t-elle, que

si dans un an, il m'adresse la même demande et que, d'ici là, il soit devenu un garçon sérieux, nous nous fiancerons pour nous marier trois semaines après.

—Ah! fit simplement Jeanne qui tomba aussitôt dans une rêverie étrange.

Le bon notaire tournait ses pouces d'un air perplexe.

—Bien, bien, bien! mes enfants, dit-il paternellement, vous avez raison de vous aimer, mais avez-vous bien réfléchi? Monsieur Mériee n'est pas riche, ma chère demoiselle Blanche; et, de plus... je me permets d'exprimer mon opinion tout franchement... de plus, il n'a pas de carrière et ne passe point que je sache pour aimer le travail ni la vie sérieuse. De son côté, mademoiselle Falcon ne possède que douze cents francs de rente; ce n'est pas le Pactole, cela. Tout bien considéré...

—Mon bon notaire, répliqua Gaston avec netteté, ma causine Blanche serait plus pauvre encore, que mes sentiments à son égard ne changeraient pas; quant à moi, je lui ai donné ma parole d'honneur de me mettre sérieusement au travail; d'ici huit jours vous me verrez occupé; ma place ne sera peut-être pas lucrative d'abord, mais vous comprenez que, désormais, j'aurai l'ambition: ne dois-je pas mériter mon honneur.

—Allons, allons, s'il en est ainsi, tant mieux, mes enfants, tant mieux! conclut M. Apis en se levant pour prendre congé.

—A toi, Jeanne, ta nouvelle? dis-la vite! demanda Mlle Falcon.

Jeanne Morris fit un geste indifférent.

—Oh! moi, je n'ai rien à dire, la communication était de si peu d'importance à côté de la vôtre!

Elle mentait, la malheureuse, et voilà que la jalousie et la colère arrêtaient sur ses lèvres la parole généreuse prête à

s'échapper; voilà qu'elle se faisait soudain égoïste et avare, parce qu'elle se disait :

—Blanche est assez bien partagée: elle a la beauté, la grâce, l'admiration de tous; et, par-dessus tout cela, l'affection d'un homme bon et beau, qui lui offre d'unir sa vie à la sienne... c'est trop de bonheur pour une seule... qu'ils s'aiment, qu'ils soient heureux, mais qu'ils restent pauvres! Moi je garde tout l'argent.

Et voilà comment, en une minute, fut consommée la chute morale d'une fille demeurée jusqu'ici bonne et généreuse. Une pensée de religion aurait dû, au moins, l'arrêter dans sa décision: mais nous savons que Jeanne Morris avait des principes chrétiens moins solidement établis que sa cousine; elle était croyante et même pratiquait dans une certaine mesure, quoique sans beaucoup de ferveur; mais cette fois, emportée par sa rancune jalouse, elle agissait plus encore pour se venger du bonheur d'autrui que pour se voir maîtresse d'une grande fortune.

Le notaire et Gaston Mérieu s'éloignèrent bras-dessus bras-dessous; Jeanne resta songeuse, assise sur le divan, et Blanche la considérait avec un peu de surprise.

En lui exposant le projet de mariage élaboré entre elle et le jeune Mérieu, Blanche attendait de sa cousine un élan plus spontané, une approbation plus chaleureuse; au lieu de cela, Mlle Morris avait manifesté de l'étonnement, presque du chagrin, du dépit.

—Pauvre chérie! Je comprends, pensa Mlle Falcon toujours prête à excuser les autres; elle voudrait pour moi un mariage plus avantageux, plus riche, car Gaston est aussi pauvre que moi... mais je lui ferai mieux envisager cette idée.

Elle alla s'asseoir auprès de sa cousine, et effleura sa joue mate d'un baiser de soeur.

—Jeanne, dit-elle, est-ce qu'il te déplaît de me voir épouser Gaston Mérieu?

Jeanne tressaillit et répondit d'un ton un peu agressif:

—En quoi cela me déplairait-il?

—Tu as paru... plus surprise que joyeuse quand il t'a parlé de nos projets.

—Je trouve que tu as été un peu vite en besogne, voilà tout; il y a une semaine ou deux, tu blâmais encore Gaston Mérieu de son indolence et de sa dissipation.

Blanche lui prit les mains pour la forcer à la regarder:

—Ecoute, lui dit-elle, tu as raison: il y a quinze jours je ne pensais pas qu'il pût jamais faire un mari sérieux; comme toi je le trouvais étourdi, léger, trop fou enfin pour un garçon de vingt-sept ans qui doit gagner sa vie au lieu de gaspiller son temps, ses talents et son intelligence.

—Depuis, j'ai causé avec lui: j'ai connu qu'il est bon et droit autant qu'il est beau, et qu'un attachement sincère peut le guérir de ses défauts; cela s'est vu. Enfin, il m'a touché en me demandant pour femme après... l'ouverture du testament, c'est-à-dire en me sachant pauvre. Cela, c'est d'un noble coeur.

—Or, ajouta Blanche en souriant, comme nous ne sommes pas des poètes ainsi que le monotone Lamartin, et que nous voulons vivre d'autre chose que d'amour et d'eau fraîche, nous avons convenu de nous mettre au travail tous les deux."

—Comment, tous les deux? fit vivement Mlle Morris. Lui, je comprends; mais toi?

—Attends, ma chérie; tu vas voir: on a offert à Gaston une place de secrétaire,

non dans une gazette politique ou mondaine (j'ai horreur du journalisme et lui aussi), mais dans une 'Revue littéraire', sérieuse et solidement assise à Paris depuis nombre d'années; Gaston a ce qu'il faut pour remplir cet office: de l'esprit, de l'intelligence, la connaissance de plusieurs langues, une jolie plume et un charmant style... Il gagnera quatre mille francs la première année, davantage ensuite; or, avec ce que je possède moi-même ce ne sera pas la misère, tu vois. De mon côté, je ferai quelque chose; tu m'as souvent dit que j'ai une jolie voix, n'est-ce pas, Jeanne? et mon oncle aimait à m'entendre chanter, quoique je n'aie pas beaucoup de méthode... Je vais employer une partie de ma rente à prendre des leçons, afin d'en donner moi-même plus tard. N'est-ce pas que mon plan est bon?

—Oui, répondit lentement Mlle Morris, aux yeux de laquelle ce tableau paisible faisait monter des larmes d'envie et de regret, bien vite contenues afin que Blanche ne s'en aperçut pas. Oui, il est bon; mais alors... pourquoi mettre si longtemps à l'exécuter?

—J'ai voulu imposer à Gaston une année d'épreuve, répondit Mlle Falcon, et lui-même trouve cette clause fort juste; non que je veuille attendre qu'il gagne davantage; qu'importe deux mille francs de plus quand on n'est que deux? Mais je ne suis pas sûre que ces bonnes résolutions tiennent ferme. Au bout de douze mois, si l'on est content de lui à la "Revue", s'il remplit bien sa charge, que l'avenir lui soit assuré et surtout s'il a gardé le même attachement, je lui confierai ma vie sans crainte.

—Mais toi-même, reprit Jeanne, tu aurais pu faire un brillant mariage.

Blanche soupira.

—Le mariage est une loterie, et si l'on sait qui l'on perd, on ne sait pas qui l'on prend. Je ne suis pas une fille romanesque; tu me connais; je n'ai pas la tête tournée le moins du monde par notre cousin Mérieux qui, dit-on, est la coqueluche de beaucoup de jeunes filles. Moi, je ne m'attache guère aux avantages physiques, j'aime mieux le solide. Si, au bout de son année d'épreuve, Gaston a rencontré une femme mieux faite que moi pour lui donner le bonheur, il me rendra sa parole et je sens que je n'en mourrai pas; mais je crois que la chose n'est pas à craindre avec lui. Ce que je rêve, tu le sais, n'est qu'une vie toute d'intérieur, sans faste, sans bruit; or Gaston a tous mes goûts; dans douze mois il aura vingt-huit ans, moi vingt-trois; il sera temps de nous décider.

—Toi-même, ma Jeannette, tu feras un beau mariage et tu seras heureuse; d'ici là, si tu le veux bien, je te tiendrai compagnie et nous coulerons des jours plus doux que... qu'autrefois."

Elle n'osait dire: "Que du temps de notre grand oncle Salvator."

Touchée par cette bonne humeur, cette simplicité et cette affection dénuée de toute jalousie envers celle qui se trouvait tout à coup beaucoup plus riche qu'elle, Jeanne rendit à sa cousine ses caresses et, secouant sa mélancolie persistante, elle se mit à lui exposer ses plans.

Naturellement, Blanche ne la quitterait pas; elles jouiraient pleinement à elles deux des plaisirs dont elles n'avaient jamais joui encore: on marchait à la belle saison: eh bien, on fermerait vite la triste demeure lyonnaise et l'on irait habiter ce Paris merveilleux, surtout au printemps.

On ne ferait pas de fracas; on n'habiterait pas un hôtel, mais un joli appartement.

ment au premier, dans un quartier gai. On n'aurait qu'un landeau et un coupé avec deux ou trois chevaux sûrs et doux et un honnête cocher.

On conserverait, cela va sans dire, Clémence et Rose, en adjoignant à cette première une aide pour les jours de réception; on ajouterait à la seconde un valet de chambre un peu âgé et bien stylé, pour le plus pénible de l'ouvrage.

On aurait beaucoup de choses à faire au début: mais, au moins cette grande occupation empêcherait les jeunes filles de s'ennuyer; le logis à meubler, les trousseaux et la garde-robe à remplacer par du linge plus fin et des costumes plus élégants, etc., etc.

Blanche et Jeanne étaient femmes, et, il faut l'avouer, elles ressentaient de la satisfaction à l'idée qu'elles pourraient payer sans regret les fournisseurs en renom et les étoffes les plus à la mode et les plus chères.

Ensuite... Quelle vie dorée elles mèneraient, les heureuses! Elles iraient à l'Opéra, aux Français, à l'Hippodrome, au Vaudeville, au Salon, aux Musées, aux Concerts, aux Kermesses, au Bois, et pour faire la part du sérieux, aux plus belles conférences scientifiques ou religieuses. Après le Grand Prix qui marque la dispersion du Tout-Paris élégant et libre, on visiterait quelques lieux agréables, les villes d'eaux les plus brillantes: Vichy, Aix, Luchon; les plages les plus fréquentées: Dieppe, Trouville, le Croisic, Royan, Arcachon, Biarritz.

Après les bains de mer, on entreprendrait un voyage différent chaque année: la Suisse, l'Angleterre, l'Espagne; on garderait l'Italie pour la saison froide, ainsi que la Sicile, l'Égypte et l'Algérie.

Quand on se laisserait des pérégrina-

tions au loin, on louerait un joli chalet ou une villa en Touraine ou dans un pays agreste, et l'on y recevrait, car l'argent, un salon choisi et une cuisine soignée vous attirent des amis, dit-on. Enfin, aux premiers froids, on courrait à Nice, à Cannes ou à Menton, bref, où l'on voudrait planter sa tente.

N'était-ce pas un tableau séduisant pour deux pauvres filles qui n'avaient jamais goûté un plaisir, et qui, après les études arides de l'adolescence, avaient dû éteindre leur jeunesse et étouffer leur gaieté aux côtés d'un vieillard malade et méchant?

En étalant ces rians projets, Jeanne avait recouvré son entrain d'autrefois, et ses yeux brillaient comme lorsqu'elle combinait une malice ou qu'elle tenait tête au vieux philosophe.

Blanche approuvait complaisamment, mais elle se demandait, un peu effrayée, où elle trouverait dans tout cela le temps de travailler le chant et celui de soutenir Gaston dans la voie de la sagesse où il s'engageait.

Jeanne devina à moitié sa pensée.

—Tu songes à ton... futur époux? lui dit-elle; mais, n'aie pas peur; il aura son convert mis chez nous tous les dimanches et tous les jeudis; pas davantage, car des visites trop fréquentes pourraient devenir hors de convenance, ou tout au moins, faire jaser, puisque Gaston n'est pas encore ton fiancé officiel.

—Oh! presque, voulut dire Blanche.

—Comment donc? vos projets ne sont connus que de M. Apis et de moi, sauf nous, personne ne se doute de la vérité. As-tu de la chance que Gaston Mériec ait trouvé si vite un poste dans la ville même où tu vivras! Enfin, mes plans te souviennent-ils?

—Certainement, répondit Mlle Falcon avec une nuance d'embarras; seulement, je ne participerai pas à toutes ces fêtes, ni à tous ces voyages; outre que je devrai étudier beaucoup la musique, tu oublies que dans douze mois, selon toute probabilité, je te quitterai pour vivre d'une vie plus simple nous ne suivrons pas la même route. Un an est si vite écoulé! ce sera comme un rêve pour moi, et puis, enfin, je ne voudrais pas m'habituer au luxe ni à toutes les douceurs de l'existence, puisque je dois être plus tard relativement pauvre.

Jeanne secoua la tête et eut un petit rire étrange.

—D'abord, tu n'es pas sûre de l'avenir, répliqua-t-elle. Ensuite, quand je ne t'aurai plus, je ne serai pas tout à fait seule; ainsi que je te l'ai déjà dit, nous allons prendre une dame de compagnie; nos vingt-deux ans n'étant pas encore assez vénérables pour se passer de chaperon; munies de ce porté-respect, nous pourrions entrer partout; si Mme Lavis, que l'oncle Salvator a fait fuir jadis, est libre maintenant, c'est elle que nous choisirons, de préférence à une étrangère. Si tu veux, Blanche, nous nous occuperons de cela avant tout.

—Que vas-tu faire de la maison, contenant et contenu?

—Jusqu'à nouvel avis, laissons-la telle quelle. Une fois à Paris, je tâcherai de la louer afin d'en tirer un parti quelconque; ne changeons rien à sa disposition; M. Apis se chargera de lui trouver des habitants, et elle restera toute meublée; nous n'y laissons aucun souvenir cher, par conséquent peu nous importe de l'abandonner à des étrangers.

—Pour nous, aussitôt notre mentor découvert, nous ferons nos malles et parti-

rons pour Paris où nous vivrons à l'hôtel en attendant d'avoir un chez nous.

Blanche inclina la tête en signe d'assentiment; désormais, ne devait-elle pas acquiescer à tout? Jeanne ne devenait-elle pas la maîtresse absolue, et le conseil qu'elle réclamait n'était-il pas simplement pour la forme?

Les jours qui suivirent passèrent vite; rien n'occupe le temps comme les préparatifs d'un départ; Gaston avait devancé à Paris ses cousines afin de se mettre au travail.

Jeanne Morris montrait une hâte évidente à quitter cette froide demeure de la rue de Castries cela paraissait assez naturel: lorsqu'une jeune fille, d'abord sevrée de plaisirs et de luxe se trouve tout à coup en possession d'une belle fortune.

Plus calme, comme toujours, Blanche Falcon aimait à s'attarder au milieu des souvenirs peuplant ce logis où elle avait souffert.

Plus ordonnée aussi que sa cousine, elle désirait le laisser net et bien rangé avant de le fermer, et en particulier l'armoire aux chiffons qui était un nid à guenilles et à poussière.

Mais Jeanne l'en dissuada, par paresse, par négligence.

—Bah! lui dit-elle, laisse donc cela! à quoi bon perdre son temps à ces futilités? ces chiffons ne sont utiles à personne, les domestiques eux-mêmes n'en voudraient pas.

—Mais les pauvres? objecta Blanche.

—Nous leur donnerons du neuf à présent que nous sommes riches; cela vaudra bien mieux.

Si Mlle Falcon eût insisté, les choses auraient changé de face; mais on se mit à une autre besogne et l'on n'y pensa plus.

Mérier fit ses adieux à ses cousines

avant de partir pour Paris où il ne les devançait que de quelques jours, et Jeanne Morris put constater l'heureux changement qu'apportait en lui l'espoir du bonheur futur.

—Bah! se dit-elle en dépit de ce pronostic; ce garçon est si léger et a un tel besoin de vie facile et luxueuse, que je ne lui donne pas trois mois pour se détacher de Blanche. L'existence à Paris offre tant d'attraits funestes! bien rares et bien forts ceux qui y résistent.

“Quant à Blanche, elle n'éprouve pour celui qui aspire à sa main, qu'une tendresse toute fraternelle, et si Gaston lui est infidèle, elle se consolera sans trop de peine. Qui vivra verra!”

L'avenir nous prouvera si Mlle Morris vit se réaliser ses prévisions.

## VII

Bonnes ou mauvaises, les nouvelles se répandent vite en province. Lyon est une grande ville où les commérages sont moins ardents qu'ailleurs, néanmoins, le quartier où se trouve la sévère rue de Castries, connut rapidement la fortune échue à la seconde nièce de Salvator le millionnaire; mais de bouche en bouche, cette fortune prit des proportions étonnantes; pour la plupart des braves Lyonnais, mis au courant de cette histoire, Mlle Morris hériterait d'une douzaine de millions.

On en parla jusqu'au marché de la rue Henri IV, où Jeanne fut vertement blâmée pour ne point partager ses trésors avec sa cousine et avec les plus nécessiteux des parents du défunt; surtout pour le parti qu'elle prenait de quitter la ville; comme si l'on ne pouvait pas vivre princièrement sur les bords du Rhône et de la Saône!...

Mais voilà bien ces jeunesses, toutes les

mêmes: il leur faut la capitale et ses plaisirs avec les dépenses folles; et, bien sûr, Mlle Morris allait épouser là-bas un duc ou un marquis, et, une fois de retour à Lyon, si elle y revenait jamais, elle serait trop grande dame pour reconnaître ses anciens amis.

—Si seulement c'était l'autre, mamzelle Blanche qu'avait fait l'héritement! disait une bonne vieille en pesant des pommes de terre; c'est certain qu'elle s'en irait pas courir la prétentaine et qu'elle resterait à Lyon pour y faire du bien.

Et tout le monde de louer et de plaindre cette pauvre demoiselle Blanche qui était si bonne elle!

—Elle a guéri mon homme des fièvres avec ses prises à la quinine, disait la laitière.

—Et moi mon petit de la coqueluche, qui s'en allait tout blême et quasi mort après les accès de la quinte. Elle s'y connaît mieux qu'un médecin et, au moins, les mioches n'ont pas peur d'elle.

—Elle a empêché mon fils de se divorcer d'avec ma brune, et depuis, y ne se querellent plus, criait une autre dont les enfants habitaient une mansarde dans la même maison que le vieux Salvator.

—La demoiselle Jeanne est bonne aussi, faut être juste, observa une jeune fille; elle m'a donné de l'argent pour ma grand'mère qui s'est cassé la jambe.

—N'empêche que le vieux diable aurait dû avantager mamzelle Blanche.

—Ou tout au moins partager également son magot entre ses deux nièces.

—Il était fou, ce vieux; on aurait bien dû s'en apercevoir et ne pas s'occuper d'un testament fabriqué peut-être dans un accès de toquade.

—Ah! la loi est si mal faite!

—Et tous ceux qui devraient la faire

respecter sont si rusés!...

Après avoir ainsi arrangé le code et les légistes, les bonnes commères parlèrent d'autre chose en continuant leur travail.

Mais ce qu'il fallait voir, c'était l'indignation de tous les collatéraux de feu Salvator en apprenant la résolution de l'héritière.

—A-t-elle peur que nous l'égorgeons pour lui prendre son argent? disaient-ils furieux.

C'est que le départ de ces demoiselles, de Jeanne plutôt, car Blanche leur était indifférente, contrariait tous leurs plans, dérangeait tous leurs projets.

Déjà, la jeune fille ne pouvait risquer un pas hors de chez elle sans tomber dans les bras de Mme Térébin flanquée du bel Odoacre; cela, sans compter les innombrables visites, hélas! inutiles qu'ils lui faisaient.

Jeanne les trouvait très importuns, leur fermait sa porte et ne savait comment se débarrasser de ces crampons trop aimables, comme elle appelait le trio Térébin.

—L'excellente femme espère te nommer un jour sa fille, lui dit en riant Mlle Falcon, une après-midi que la mère et le fils étaient venus sonner deux fois à la maison de la rue de Castries.

—Alors, répondit Jeanne, je me charge de la tirer de son illusion.

Quant à Mlle Siméone, elle accablait Mlle Morris de petits cadeaux qui n'entretenaient pas du tout l'amitié de la jeune héritière; tous les jours, celle-ci recevait soit des pantoufles brodées, soit un coussin en tapisserie, soit un écran peint plus ou moins finement, tous chefs-d'œuvre sortis des mains jaunes de la dite demoiselle.

Lamartin le poète envoyait chaque matin à l'ancien logis Salvator des sonnets et

des madrigaux qui prenaient presque tous le chemin du foyer sans avoir été lus. Quand les deux cousines avaient envie de se divertir un peu elles parcouraient des yeux le petit billet toujours adressé à Jeanne Morris, et dont nous donnerons un échantillon au lecteur afin de ne pas laisser tout à fait ignoré un talent tel que celui du tendre Lamartin.

## A CELLE QUE JE N'OSE NOMMER

### Madrigal

Blonde au teint vaporeux, fée aux blan-  
 [ches phalanges  
 Que je baise, dévot, ainsi que des mains  
 [d'anges,  
 Oh! ne repousse pas un amoureux jaloux  
 De tout ce qui t'entoure et t'adore à ge-  
 [noux.  
 Oui, jaloux des heureux que ton accent  
 [console  
 Du tapis que ton pied foule en pas idéal  
 De la brise du soir qui, souvent, vers toi  
 [vole  
 Et caresse en soufflant ton beau front li-  
 [lial.

Dieu! qu'elles riaient, les chères mignonnes, et comme la gaieté de leurs vingt ans reparaisait vite à la moindre cause!

Ce pauvre poète! On se moquait de lui sans qu'il s'en doutât, et, après avoir servi à la récréation de ces demoiselles, le madrigal qui lui avait coûté tant de sueurs s'en allait tout bonnement à la corbeille aux papiers!

Chose curieuse, ce jeune homme de cinquante-cinq ans, se trouvait toujours passer dans la rue de Castries à l'heure où les deux cousines commençaient leur pro-

menade quotidienne; aussi changèrent-elles leurs habitudes; or, l'estimable poète ne brûlait pas, lui non plus, d'une flamme si vive pour les beaux yeux de Mlle Falcon, ce qui eût semblé plus naturel, mais bien pour ceux de Mlle Morris la millionnaire.

Jeanne eut également beaucoup de peine à éconduire la veuve Tarniquet et Mme Gamache; ces excellentes femmes ne la croisaient pas dans la rue, sans se précipiter sur elle pour lui défiler un chapelet de tendresse en lui prenant le menton et en lui tapotant la joue.

Enfin, un beau soir, en rentrant chez elle après diverses courses et après avoir laissé Blanche à l'église d'Ainay, Jeanne trouva au salon un individu colossal, qui étranguait dans des vêtements trop justes et tout neufs, et qui lui offrit un nom moins colossal bouquet des fleurs les plus éclatantes.

Elle eut quelque difficulté à reconnaître dans ce paysan endimanché le cousin Noiraud, ce fermier aisé, auquel feu Salvator avait légué un crachoir et ses mouchoirs de poche.

—Ma cousine, lui dit-il, tout d'une haleine et avec un épouvantable accent roannais, j'ai bon appétit et bonne santé; jamais malade; et un sommeil à ne pas me réveiller au son du canon. Je ne sais plus au juste mon âge, mais mon extrait de naissance est là pour témoigner que je suis encore vert; j'ai trois chevaux à l'écurie, douze vaches à l'étable et une ferme-villa qui, avec quelques réparations, peut se donner un petit air de château; deux cent mille francs au soleil et tout un personnel de gars et de filles sous mes ordres.

“Je ne suis pas plus mauvais qu'un autre, j'ai fait mes frasques dans ma jeu-

nesse, mais ça prouve que j'ai de la volonté; quant à ma défunte d'il y a huit ans, elle n'a pas eu à se plaindre de moi.

“Vous me plaisez tel que vous êtes, j'en pense que je ne vous déplaïs pas. Voulez-vous que nous nous épousions?”

Jeanne retint un rire fou et pensa :

—Quel dommage que Blanche soit restée à l'église! elle manque là une bonne occasion de se divertir. Je vais m'amuser à mortifier ce brave homme.

En arrivant, elle avait aperçu dans le vestibule un gros panier contenant deux lapins, quelques primeurs et des fruits. Elle avait interrogé Rose, qui avait répondu en réprimant un sourire!

—C'est le gros Monsieur qui attend Mademoiselle au salon qui l'a apporté; il a dit que c'était pour Mlle Jeanne Morris, afin de lui faire goûter des produits de son jardin.

Et voilà que l'espiègle, peu touchée de la déclaration de Noiraud, lui répondit d'un petit ton hypocrite.

—Mon bon monsieur, j'apprécie fort votre attachement et je ne doute pas que vous rendiez une femme heureuse; mais, veuillez me laisser quelques jours pour réfléchir, car votre proposition me prend un peu au dépourvu. Vous montrez un grand désintéressement à demander la main d'une fille pauvre...

—Pauvre? fit Noiraud qui eut un haut-le-corps. Pauvre avec trois millions?

Jeanne affecta un petit air de commisération profonde:

—Quoi! vous ne savez pas?... Il a été trouvé un autre testament, et toute la fortune de mon grand oncle revient à mon cousin Gaston Méricie.

—Ga... Gas... Gaston Méricie? balbutia Noiraud frappé de stupeur.

—Eh! oui, le voilà riche et nous som-

mes redevenues pauvres, Blanche et moi.

Déjà le fermier était debout.

— Fallait donc le dire tout de suite, grommela-t-il en cherchant son chapeau.

— Mon bon monsieur Noiraud, je n'en suis plus que touchée de votre demande. Voulez-vous revenir dans huit jours chercher la réponse ?

Il esquissa un geste vague qui, au besoin pouvait être pris pour une affirmation, mais la semaine se passa sans qu'il donnât signe de vie. Noiraud ne devait plus reparaître rue de Castries.

En traversant le vestibule pour gagner la porte de sortie, Noiraud avisa son panier et s'en empara avidement.

— Tiens, murmura Jeanne à mi-voix, je croyais que c'était pour moi !

Il fit la sourde oreille et disparut.

Les paysans, même riches, ne dépendent pas leurs biens en pure perte.

Quand Mlle Falcon revint de l'église, elle trouva sa cousine riant aux larmes de la visite du fermier Noiraud, visite qu'elle narra à Blanche, sans omettre le petit conte qu'elle avait inventé pour éprouver le désintéressement du brave homme.

— Tu as eu tort d'inventer cela, lui dit Blanche, qui partageait pourtant l'hilarité de Mlle Morris, tu as eu tort et tu vas amenter contre toi toute la tribu des héritiers déçus ; ils verront que tu te moques d'eux.

— Et ils verront clair, riposta Jeanne avec dépit. Est-ce qu'ils se figurent que je ne devine pas leur manège, moi aussi?... Est-ce qu'ils ne m'écoeurent pas et ne m'exaspèrent pas par leur avidité, leur cupidité ? Les Térébin me jettent leur grand nigaud de fils à la tête. Cet insipide Lamartin n'a senti pousser de l'amour pour moi dans son cœur que depuis le jour où M. Apis leur a donné à tous

connaissance du testament Salvator. Les Tarniquet, Gamache, Siméone, etc., me font les yeux doux depuis un mois. Auparavant j'étais laide, sottée et méchante ; aujourd'hui je suis un ange. Celles-ci m'en veulent à mort, mais elles cachent leur jeu parce que, après tout, nul n'est éternel ici-bas et que je pourrais bien céder avant elles.

Blanche écoutait en souriant cette diatribe qu'elle sentait fort juste, au fond.

— A Paris, dit-elle pour la calmer, tu seras débarrassée de tous ces importuns et importunes. Alors, tu seras aimée pour toi-même.

— Pour moi-même ?...

Jeanne prononça ces mots avec quelque amertume en levant les yeux sur le miroir qui lui renvoya ses traits irréguliers.

— Au moins j'ai de l'argent, murmura-t-elle plus bas, et je pourrai m'offrir la satisfaction de me moquer de tous, car je n'ai, désormais besoin de personne.

— Ne deviens pas mauvaise, ma Jeannette, dit Blanche de sa voix caressante. Tu es si bonne, ne te laisse pas gâter par la fortune.

— Ce ne sera pas être méchante ma Blanchette, que de railler ainsi les esprits mesquins et rapaces ; le mensonge est vilain : je ne suis pas obligée de l'accepter. Le monde est mauvais : je veux pouvoir lui répondre en face ce que je pense !

— Nous avons tous nos défauts, soupira Mlle Falcon rêveuse, nous avons tous, dans notre vie, commis quelque chose de répréhensible ; la perfection n'est pas de la terre.

Ces paroles firent tressaillir Jeanne Morris en lui rappelant sa propre injustice.

Certes oui, elle était à blâmer, elle aus-

si! Avait-elle tant le droit d'accuser les autres d'avidité, elle qui profitait égoïstement de l'héritage qu'elle aurait dû partager avec sa cousine?

Elle se tut et demeura sombre le reste de la soirée.

Bientôt, les jeunes filles purent retrouver Mme Lavissee, le mentor qu'elles désiraient se donner, l'amie qui devait partager leur vie, et l'on activa plus encore les apprêts du départ.

Afin de se débarrasser à tout jamais des Térébin, Tarniquet et consorts, Mlle Morris fit courir le bruit qu'elle partait pour Valparaiso dont on lui vantait le climat et la situation exceptionnellement agréables.

Les deux cousines rirent beaucoup à l'idée de "la tête" que dut faire toute la bande des héritiers déçus, et ce fut joyeusement qu'on se mit en route.

La petite troupe de voyageuses se composait de Jeanne et de Blanche, de Mme Lavissee, et de Rose et de Clémence qui, n'ayant jamais quitté les bords de la Saône, se sentaient très fières d'aller voir la "Capitale".

Jeanne et Blanche secouèrent avec plaisir les souvenirs ennuyeux laissés dans la vieille demeure de la rue de Castries, et, se réjouirent de vivre désormais d'une vie indépendante.

Mais, si Jeanne Morris s'éloignait contente d'un côté, d'un autre elle gardait un poids bien lourd sur le coeur: quelques efforts qu'elle fit pour l'étouffer, une voix lui criait dans sa conscience qu'elle avait commis une action, non pas déshonnête puisque l'héritage du vieux Salvator lui appartenait bel et bien en propre, mais une action mesquine dictée par la colère et la jalousie.

Elle savait que si Blanche eût été à sa

place, elle eût joué un plus joli rôle et n'eût pas hésité une seconde à remettre à sa cousine-soeur la part de la fortune qui lui revenait de fait sinon légalement.

Quant à l'armoire aux chiffons, elle conservait bien son secret.

## VIII

C'est dans un gentil boudoir gris et or, au fond d'un joli appartement situé au premier étage d'une belle maison, rue de la Paix, que nous retrouvons les deux cousines.

Mme Lavissee est allée voir une amie et ne rentrera qu'à l'heure du dîner.

Ce jour-là, qui est un jeudi, Gaston Méricc doit partager le repas des trois femmes, qu'il escortera à l'Opéra-comique où l'on joue le "Roi d'Ys".

On lui a recommandé de venir de bonne heure, car Clémence a reçu l'ordre d'avancer le repas; Jeanne et Blanche, curieuses comme des pensionnaires échappées tout fraîchement du couvent, veulent voir et entendre la pièce entière et prendre possession de leur loge dès le premier acte, en provinciales qu'elles sont.

Plus tard, blasées sur toutes choses, elles arriveront au dernier moment, simplement pour montrer leurs éblouissantes toilettes

Pour le moment, elle n'est pas éblouissante celle de Blanche Falcon: une robe de surah bleu marine garnie de velours de même nuance, et, pour unique bijou, une minuscule étoile d'or rattachant le col sur le côté.

Blanche se trouve bien assez élégante comme cela, trop même, et, sans les instances de sa cousine qui lui a fait présent de ce costume, elle s'habillerait de laine ou d'étoffes moins coûteuses. Blanche

n'oublie pas que, si pendant quelques mois elle va vivre au sein du luxe et voir dépenser l'or sans compter, sa destinée à elle est d'être à peu près très pauvre ; aussi ne veut-elle pas prendre d'habitudes d'élégance qu'il lui serait pénible de quitter un jour.

Trop intelligente pour être coquette et pour attacher du prix aux choses extérieures, Blanche ne souffre pas de se sentir plus simplement vêtue que sa cousine ; elle se contente d'être soignée comme extérieur, distinguée en ses allures, et de ne pas se couvrir de costumes mal seyants.

Assez jolie pour pouvoir se passer de grandes toilettes, elle plaît davantage aux regards dans sa modeste robe bleu foncé, que Jeanne Morris dans ses vêtements de velours nacarat, trop lourds et trop riches pour son âge. De plus, Jeanne a trop de bracelets au poignet et de bagues aux doigts.

Mais ce petit travers, dû aux premiers enchantements d'une fortune imprévue, ne durera pas chez elle, et Mlle Morris finira par se modeler sur le goût sobre et pur de Blanche.

Le timbre de la porte d'entrée a retenti ; des deux cousines, Jeanne seule tressaillit en se disant :

—C'est Gaston.

Plus paisible, plus calme en sa tendresse, Mlle Falcon sourit au beau garçon qui entre, et elle lui tend la main dans une étreinte cordiale et souple.

Le "shake hand" de Jeanne, au contraire, est contraint et nerveux, et l'expression du visage de la jeune fille a subitement changé.

Gaston Mériec leur apporte à chacune, sans oublier Mme Lavissee qui va rentrer dans un instant, une grosse touffe de violettes odorantes, en s'excusant, avec es-

prit de ne pouvoir encore aborder les fleurs de prix et les corbeilles venues tout droit de Nice.

Avec une verve amusante, Gaston raconte les petites histoires courant la ville, les nouvelles du jour, les potins du bureau, et les jeunes filles rient de bon cœur ; mais, quelque plaisanterie qu'il lance, quelque fait drôlatique qu'il narre, il demeure toujours convenable, correct, et ne dépasse jamais la limite des choses que peuvent entendre des femmes bien élevées ; il amuse, mais il respecte ses cousines ; et pourtant, Dieu sait que, dans les réunions d'hommes, aux dîners de jeunes gens où beaucoup de licence en paroles est permise, Mériec est réputé le plus fou de tous, le plus joyeux compagnon.

En attendant le retour de Mme Lavissee et l'annonce du repas du soir, Jeanne et Gaston prièrent Blanche de leur montrer ses progrès dans l'art du chant.

Blanche se mit au piano et dit merveilleusement plusieurs mélodies qu'elle venait d'étudier avec son professeur.

Jamais encore son talent ne s'était imposé avec une telle force ; jamais sa voix n'avait eu des sons plus purs, un timbre plus sympathique.

Comme elle fermait le clavier sur le dernier accord du piano, Jeanne dut quitter la chambre pour donner un ordre particulier ; Gaston vint à sa fiancée, les yeux étincelants, le visage animé d'un amour infini.

—Blanche, quand j'entendrais les premières cantatrices de l'univers, je n'éprouverais jamais ce que je viens d'éprouver là. Oh ! penser que vous serez bientôt mienné ! Je me demande comment j'ai pu mériter ce bonheur.

—J'aime la bonté, mon ami ; or, vous êtes bon.

—Alors, soyez miséricordieuse: ne me laissez pas si longtemps au seuil du paradis qui doit s'ouvrir pour moi... Marions-nous le plus tôt possible.

Blanche secoua la tête, mais en souriant.

—Écoutez, répondit-elle, ce n'est ni une question d'épreuve pour vous, parce que j'ai foi en votre amour, ni une question d'argent, parce que nous nous trouverons toujours assez riches avec ce que nous possédons; mais il me répugnerait de quitter si brusquement et sitôt cette pauvre Jeanne, qui va être bien seule après notre mariage.

—Cette "pauvre" Jeanne, riposta Gaston en appuyant sur le mot avec ironie. On dirait que vous la plaignez? elle ne tardera pas à se marier, elle aussi.

—Je ne sais pas, fit Blanche toute songeuse, elle n'y paraît pas trop disposée pour le moment, et elle a un peu raison de ne pas vouloir être prise pour son argent.

—Ne trouvez-vous pas, reprit Gaston, après un moment de silence, que la grande fortune échue à votre cousine ne lui a pas porté bonheur? Elle a perdu sa sérénité, son entrain d'autrefois. Certes, on ne peut dire qu'elle soit triste, elle rit même volontiers si on lui raconte quelque chose de drôle; elle est animée aussi d'une fougue pour le plaisir, mais elle a des absences, des rêveries, des moments de préoccupation que je ne lui connaissais pas avant la mort de l'oncle Salvator. Est-ce vrai, cela Blanche?

—C'est vrai, répondit Mlle Falcon, qui ajouta en mettant un doigt sur ses lèvres: "Mais chut! la voilà."

Jeanne rentrait en effet, suivie de Mme Lavisse, et le dîner fut presque aussitôt annoncé; un joli dîner parisien, fin, délicat, peu chargé de mets, orné de fleurs

aux teintes douces disposées en cordon autour de la table, éclairé par de nombreuses bougies roses dont la petite flamme arrachait des lueurs aux cristaux et à l'argenterie.

Quand on eut pris le café au boudoir qui servait de petit salon pour les intimes, les jeunes filles se firent apporter leur sortie de théâtre dont elles s'enveloppèrent, mirent leurs longs gants à la peau souple, prirent leur éventail et s'installèrent, avec Mme Lavisse et M. Méric, dans le coupé à quatre places qui les déposa bien vite devant l'Opéra-comique.

Les jeunes Lyonnaises n'étaient pas encore connues à Paris; à peine quelques personnes de la haute bourgeoisie pouvaient-elles dire les noms de ces deux blondes filles que l'on croyait soeurs, et dont l'une était fort jolie.

Bien des regards se tournaient vers leur loge, et, Gaston, que l'on prenait pour leur frère, se sentait fier de l'admiration tacitement manifestée à sa fiancée.

Jeanne le devinait et en souffrait.

—Oh! pensait-elle, tandis que l'expressive musique de Lalo lui caressait l'oreille, cette Blanche! elle aura donc tous les honneurs? Tout le monde l'aime, tout le monde l'admire, et, moi avec mes riches costumes et mes millions je passe inaperçue. Encore, pour ce qui est de l'attention des indifférents, que m'importe! mais Gaston! Gaston qui n'a d'yeux que pour Blanche!... J'espérais que, la vie parisienne aidant, il oublierait cet amour éclos dans la sombre demeure de l'oncle Salvator; que la pauvreté l'effraierait, que la tendresse trop calme de ma cousine l'éloignerait peu à peu... Mais non! il n'a pas changé, et mes prévisions ne se réalisent pas du tout, du tout!

"Eh! bien, ce mariage n'aura pas lieu,

c'est moi qui le dis!... ajouta Mlle Morris, furieuse en elle-même."

Ce n'était pas une basse envie, ni la méchanceté absolue qui dictait à la jeune fille ces pensées amères; devant la tranquille sérénité de Blanche aux côtés de son fiancé, devant son calme qui contrastait avec la chaleur du jeune homme, avec sa propre passion à elle, Jeanne se disait:

—Elle ne l'aime pas, elle n'est pas digne de l'amour de ce noble cœur auquel elle ne sait pas répondre. C'est une belle statue sans flamme, et Gaston ne sera pas heureux avec elle. Je veux bien souffrir toute ma vie de l'indifférence de mon cousin, mais je ne veux pas le voir épouser Blanche.

"Peut-être s'attendent-ils tous deux à ce que je partage ma fortune avec elle... Alors, ils se bercent d'une illusion, car, si Blanche devient Madame Mériee, elle n'apportera d'autre dot que ses pauvres douze cents francs de rente... Tandis que, si elle accepte un autre époux, je lui rendrai les trois millions qui lui reviennent en définitive... Bah! Ils reculeront devant la perspective de la misère, je les attends à ce moment, et alors... je deviendrai généreuse comme par le passé, si j'ai l'assurance qu'ils seront éternellement séparés."

Cet étrange espoir ranima quelque peu le courage de Mlle Morris, et elle put écouter avec plaisir les derniers actes du "Roi d'Ys".

Au retour des quatre amis rue de la Paix, personne n'ayant sommeil, Jeanne proposa de prendre une tasse de thé auprès du feu mourant; au dehors, la température était douce comme elle l'est pendant les nuits de mai; néanmoins, Mlle Morris frileuse, on chauffait encore la maison, au moins le soir.

Sur un plateau de vermeil s'amoncelait une pyramide de petits gâteaux, et le samovar chauffait à côté. Toute cette jeunesse qui avait pourtant dîné avec l'appétit des vingt ans, se mit à croquer les pâtisseries légères et à savourer la chaude boisson avec entrain, en devisant sur les beautés du "Roi d'Ys".

Puis, on renvoya Gaston qui oubliait l'heure dans cette douce causerie, et Mme Lavisse et les deux cousines allèrent se coucher.

Tant que celles-ci furent à Paris, cette petite fête se renouvela deux fois par semaine, sans compter les extras, de temps à autre.

L'affection de Blanche et de Gaston se resserrait davantage en dépit des efforts de Jeanne pour éloigner moralement l'un de l'autre.

A Gaston, elle faisait proposer en sous main de riches mariages qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'accepter, car dans le monde on commençait à connaître et à aimer ce beau garçon bon et tendre, à la grâce robuste, qui avait passé pour un charmant mauvais sujet, mais qui maintenant, se montrait un modèle de bonne conduite et d'assiduité au travail.

Quand à Blanche, elle la promenait de fête en fête, de plaisir en plaisir, la produisant, comme une maman qui cherche à marier sa fille; à la suite de cela, on se hâtait de faire à Mlle Falcon de sérieuses propositions pour des unions avantageuses; non qu'il se trouva tout à coup nombre d'hommes désintéressés, prêts à prendre pour femme une jeune fille qui n'avait pour dot que sa beauté et quarante pauvres mille francs; mais Mlle Morris avait soin de répandre le bruit qu'elle donnait un million et demi à sa cousine en la mariant.

Eh bien ! Blanche refusa ainsi plusieurs partis magnifiques ; n'avait-elle pas donné sa parole à Gaston Mériee et n'avait-il pas son coeur tout entier ?

Mlle Falcon n'était pas de celles qui deviennent parjures pour un peu d'or.

— L'amour qui ne doit pas durer toujours ne devrait jamais naître, disait-elle.

Ea, au fond d'elle-même, elle commençait à s'étonner de la singulière attitude de sa cousine. Et puis, pourquoi Jeanne qui la laissait, pauvre, épouser Gaston Mériee, lui offrait-elle une dot royale si elle devenait infidèle au jeune homme ?

Blanche n'y comprenait plus rien, mais, droite et charitable comme toujours, elle excusait son amie et rejetait la faute sur son humeur fantasque et sur des préoccupations nouvelles.

Cependant, ces préoccupations nouvelles n'empêchaient pas la jeune héritière de passer fort agréablement le temps. Lorsqu'elle eut épuisé une bonne partie des plaisirs de Paris, l'été brûlait déjà la ville désertée par tous ceux qui pouvaient la fuir ; il fallut songer à choisir une plage à la fois mondaine et bien fréquentée : elle entraîna Blanche et Mme Lavisse à Dieppe où Gaston pouvait facilement venir les retrouver le dimanche.

Mais au bout de deux semaines elle en eut assez, et l'on tourna le cap sur Arcaehon, dont Mlle Morris déclara le séjour délicieux.

Là, au moins, elle n'aurait pas, tous les huit jours, le spectacle du bonheur de Blanche et de Gaston ! Hélas ! sa mortelle jalousie ne devait pas lui laisser de répit ; son amour avait la vie dure, et ses efforts pour le bannir de son âme n'étaient pas très énergiques. Lorsque Gaston Mériee s'éloignait, elle souffrait ; encore de le voir si tendre, si passionné pour Blanche,

Elle l'aimait et le haïssait tout à la fois. Quant à sa cousine, Jeanne ne pouvait la détester ; Mlle Falcon était trop bonne, trop attachante, et d'ailleurs, quel crime commettait-elle en se laissant chérir par un noble coeur ? Jeanne n'était-elle pas mille fois plus coupable envers elle ?

Quand ces pensées venaient assaillir l'esprit de la pauvre fille, elle les secouait, dans un effort terrible, et mordait au plaisir avec une frénésie plus grande.

Elle était partout et de toutes les fêtes ; la première au bain, et pour aller bien loin au large, à la vive terreur de Blanche qui, plus peureuse, ne s'aventurerait pas à de telles distances ; puis c'étaient les concerts du casino ; les bals, les kermesses, les combats simulés sur la mer, la nuit éclairés d'un feu d'artifice et terminés par la retraite aux flambeaux. Les toilettes de Jeanne Morris faisaient sensation, celles de Blanche Falcon quoique plus simples, causaient le désespoir et l'envie de maintes élégantes.

On ne voyait jamais les deux cousines l'une sans l'autre, et, le bruit courant qu'elles étaient d'opulentes héritières, orphelines et filles uniques, les jeunes gens et même les célibataires d'âge mûr, papilonnaient comme de juste autour d'elles.

Blanche ne s'étonnait pas trop de voir son amie refuser les partis qui se présentaient pour elle, connaissant son scepticisme en fait d'affection de ce genre.

Si j'étais pauvre, ils ne m'auraient pas seulement regardée ! disait Jeanne à Mlle Falcon d'une voix dure.

— Cependant, lui faisait-elle observer, quelque jour tu rencontreras un brave coeur qui t'aimera pour toi-même ; alors le repousseras-tu également, celui-là ?

D'abond, comment saurai-je qu'il m'aimera pour moi-même ?

—Cela se devine.

—Je n'ai pas encore rencontré ce phénix, ce merle blanc.

Blanche se prit à sourire.

—Ce petit propriétaire tourangeau, qui te fait les yeux doux à table d'hôte, ne te plaît donc pas?

—Nullement, répliqua Jeanne avec gaieté. Il m'a dit encore hier à dîner, en m'offrant de la moutarde, qu'il était prêt à mourir pour moi.

—Et que lui as-tu répondu?

—Que je ne savais que faire d'un tel sacrifice et qu'il garde son dévouement pour de moins inhumaines que moi. D'ailleurs, il ne faisait que me répéter ce que dix autres m'ont rabâché avant lui. Tiens tout cela est écoeurant. Veux-tu que nous entreprenions un grand voyage?

Blanche tressaillit: elle avait espéré achever l'été et l'automne dans une gentille villa aux environs de Paris, où Gaston pourrait revenir de temps à autre leur demander à dîner.

—Comme tu voudras! soupira Blanche, soumise comme toujours, aux caprices de sa cousine.

—Tu dis cela sans enthousiasme, fit Mlle Morris en fronçant le sourcil, car elle devinait le regret non exprimé par Mlle Falcon. Ecoute pour nous satisfaire l'une et l'autre, nous n'irons qu'en Suisse; le tour du lac seulement et un petit morceau de l'Italie pour en avoir une idée; ensuite nous rentrerons dans nos pénates et tu pourras retravailler le chant et revoir ton fiancé. Par exemple, aux premiers froids, nous ferons comme les hirondelles et volerons à Nice. J'ai assez des rudes hivers lyonnais dans la lugubre maison de la rue de Castries.

Encore une fois, Blanche se soumit; ainsi elle retrouverait Gaston en novem-

bre et, si leur réunion ne devait pas être de longue durée, ce n'était plus qu'une saison à supporter loin de Paris; puis, ensemble pour toujours!

D'ailleurs, elle avait confiance en lui, elle se sentait sûre de son amour.

## IX

—Crois-tu! ils sont ici, ils nous ont dé-pistées!... ils nous poursuivent jusque-là!... disait Mlle Morris à sa cousine, peu de jours après leur rentrée à Paris.

Blanche souriait.

—Tu t'ennuies, répondit-elle, cela va apporter un petit intermède comique au milieu de ton spleen. Tu ne crains rien d'eux n'est-ce pas? et je suis là pour te soutenir ma Jeannette.

Jeanne se dérida à son tour:

—Tu as raison. Soyons vaillantes devant l'ennemi, et entrons bravement au salon, ce sera peut-être drôle, comme tu dis.

L'ennemi était représenté par un groupe de provinciaux tout frais arrivés du département du Rhône et assis dans les moelleux fauteuils de Mlle Morris, dont on attendait le retour de la promenade.

Ce groupe se composait du trio Térébin, de Mlle Siméone et de Lamartin le poète. Ils s'extasiaient sur le luxe de cette demeure et le blâmaient presque, comme si les dépenses faites par l'héritière du vieux Salvator fussent à leur détriment.

On les avait introduits dans le petit salon japonais, un adorable réduit où s'enlajaient des lianes flexibles, où se becquetaient des oiseaux rares, où s'épanouissaient de larges fleurs sur les panneaux délicatement peints, sur les paravents et les hautes potiches.

Cette maison était un bijou; des tapis

partout, une chaleur douce et égale sagement distribuée, un joli caniche noir, dont le collier d'argent portait le nom de "Pearl", paresseusement étendu sur une peau d'ours blanc, attendait, comme les visiteurs provinciaux, le retour de sa maîtresse, et n'avait pas daigné répondre aux agaceries du poète Lamartin.

—Bonjour, mes cousins; ma cousine; chère Siméone, enchantée de vous voir!

Jeanne Morris distribuait des poignées de main d'un air dégagé, mais Mme Térébin voulait mieux et l'attira dans ses bras; enfouie dans cette poitrine plantureuse, la pauvre jeune fille y eût probablement étouffé sans son ami "Pearl" qui, jaloux comme un tigre, se jeta sur la bonne dame et lui causa une frayeur terrible en aboyant avec colère et en la tirant très fort par ses jupes.

Ce petit incident délivra Jeanne de nouvelles effusions, et, prévenant les explications des voyageurs qui ne manqueraient pas de s'inviter chez elle en la voyant grandement logée, elle se hâta de leur dire de son air le plus aimable:

—Que c'est donc gentil à vous d'être venus me voir avant mon départ...

—Votre départ? firent tous les Térébin atterrés.

--Mais oui; après-demain vous ne nous auriez plus trouvées à Paris, Blanche et moi, car nous partons demain soir pour Nice par le rapide de onze heures.

Les visages s'allongèrent considérablement et les sourcils se froncèrent.

—Bah! dit Mlle Siméone qui ne perdait pas pied si aisément; pour recevoir de vieux amis vous reculerez bien de quelques jours votre départ; nous avons fait exprès pour vous le voyage de Lyon à Paris; or c'est un voyage dispendieux et fatigant.

Jeanne jeta à Mlle Falcon un rapide coup d'oeil qui signifiait:

"Tu vas voir, je vais les rouler; sou tiens-moi!"

Puis elle toussa un peu.

—C'est que, reprit-elle avec un soupir, je dois vous avouer que les médecins me traitent pour la poitrine; je suis menacée de devenir phthisique; aussi m'envoient-ils sans tarder dans le midi; ils voudraient me voir déjà partie, car voici les premiers froids.

Un sanglot de Mlle Siméone l'interrompt.

Mme Térébin tourna un oeil qui voulait être navré vers Mlle Falcon; celle-ci retenait un fou rire.

—Est-il possible! est-il vrai? demanda la bonne dame.

Blanche ne savait pas mentir même pour s'amuser; elle esquissa un geste vague, et Mme Térébin pensa:

—Voyez-vous cette effrontée qui se réjouit de ce malheur! elle songe déjà qu'elle héritera de trois millions. Mais ne crains rien, ma petite, nous sommes là. Seulement il ne faut plus tenter de donner Jeanne Morris pour femme à mon Odoacre! Et encore... pourquoi pas? j'en causerai avec Térébin.

Lamartin ruminait doucement dans sa tête:

Triste et mourant à son aurore,  
Un jeune malade à pas lents...

—Mais, mon enfant, vous n'avez pas la mine d'une poitrinaire, reprit Mme Térébin en prenant, dans ses vastes mains, le menton délicat de Jeanne Morris.

—Hélas! madame, l'air ne fait pas la chanson. Je suis réellement bien frappée. En tous cas, ajouta-t-elle, résolue, en

relevant la tête, nous partons demain soir et mon appartement sera fermé; j'emmène, cela va sans dire, Mme Lavisse, Blanche ainsi que Rose et Clémence...

—Ma chérie, murmura Mme Térébin en se penchant à son oreille, je vous suivrai; mon devoir me commande de quitter mon mari, mon fils et mon ménage pour vous soigner jusqu'au bout.

—Bon! pensa Mlle Morris, navrée, voilà que mes mensonges ne me servent à rien! Ces malheureux vont me poursuivre jusque là-bas!

—Ma bien-aimée cousine et amie, roucoula Mlle Siméone dans l'autre oreille, je suis sans famille, sans époux et sans enfants je vais vous consacrer mes jours et mes soins; je ne vous abandonnerai jamais à des mains mercenaires inexpérimentées.

Pour le coup l'héritière du vieux Salvator se fâcha.

—Ah! mais, dit-elle, vous n'allez pas m'imposer votre présence, j'espère? mon docteur m'a défendu tout autre société que celle de Mme Lavisse et de ma cousine Blanche, aux soins dévoués desquels je suis habituée, et je n'en veux pas d'autres.

Puis, s'apercevant qu'elle avait froissé ses visiteurs, elle poursuivit:

—Mais rien ne m'empêchera de jouir de vous pendant ces vingt-quatre heures dont je puis disposer à Paris; nous vous ferons visiter la ville, et vous pourrez juger que Clémence ma cuisinière ne s'est pas gâtée la main dans la capitale. Après le dîner, si vous n'êtes pas trop fatigués, nous vous conduirons au théâtre; ce soir, on joue "Hamlet" à l'Opéra; mais si vous préférez le Vaudeville, ajouta-t-elle en se tournant vers les messieurs avec son plus gracieux sourire... Cependant, ma jeune

et charmante cousine Siméone aime la musique, et, je voudrais vous contenter tous.

Ce mot de "jeune et charmante" cousine dérida Mlle Siméone, qui était sensible aux compliments; quant aux autres, l'annonce des plaisirs projetés leur rendit leur sérénité.

Ils retournèrent à l'hôtel où ils étaient descendus en attendant de s'installer chez Jeanne, et ils firent un brin de toilette en vue du dîner, puis de la soirée au théâtre.

Lorsqu'ils reparurent rue de la Paix, le repas, chef-d'oeuvre de dame Clémence, leur offrait de riantes perspectives par les émanations qui s'exhalaient de la cuisine, et cela les mit en belle humeur.

Chacun avait son petit plan: le père Térébin et Odoacre optaient pour continuer le siège du coeur impitoyable de cette millionnaire qui se disait phthisique, et malgré les tristes pronostics faits par la malade elle-même sur sa santé et son avenir.

Mme Térébin flottait entre cette proposition et le désir d'amener Jeanne à finir ses jours chez eux, à Lyon, entre leurs bras amis, sur un sein maternel...

Lamartin, le poète, en était encore réduit à chercher un moyen de se faire avancer par Mlle Morris, dans le testament qu'elle ne manquerait pas d'écrire avant l'heure fatale.

Mlle Siméone tenait à son idée de suivre Jeanne à Nice, dût-elle lui forcer la main pour lui faire accepter bon gré mal gré ses services dévoués.

Ces diverses préoccupations n'empêchèrent pas les convives de savourer avec recueillement l'excellente cuisine de Clémence. M. Térébin ne perdait pas un coup de dents; Odoacre vidait consciencieusement ses différents verres et commençait

à y voir trouble. Mis en verve par le Cliquot, Lamartin (qui mangeait beaucoup pour un poète, ce qui est contraire à toutes les règles de la poésie antique), glissait de petites improvisations assez croustillantes à l'oreille de sa voisine Mlle Siméone.

La pauvre fille faisait ce qu'elle pouvait pour rougir, mais elle n'y arrivait pas, et, pour sauver sa pudeur alarmée, elle essayait en vain d'imposer silence à l'indiscret rimailleur.

Mme Térébin surveillait avec une inquiétude exagérée les faits et gestes de Jeanne Morris: avait-elle froid? désirait-elle un châle? ne serait-elle pas mieux le dos tourné vers la cheminée? elle ne devrait pas manger de glaces, ni de sorbets, etc., etc.

Et nul ne s'occupait de Blanche Falcon, hormis peut-être Odoacre et Lamartin, qui risquaient parfois une oeillade de son côté: leur mauvais ange leur soufflait que Blanche était bien jolie, et qu'il était bien dommage que l'héritage du vieux Salvator ne fût pas tombé entre ses mains.

A la fin du dîner, les cinq hôtes de Mlle Morris parlaient à la fois sans s'écouter les uns les autres; l'un soutenait le général Boulanger dont il s'inquiétait peu en temps normal: un autre, Victor-Hugo dont nul ne songeait à dénigrer le talent.

Mme Térébin donnait à haute voix à un auditeur imaginaire la recette d'un entremets, et, par-dessus tout cela, la voix aiguë de Mlle Siméone faisait entendre une mélodie plaintive:

—La pauvre enfant! la mignonne chérie, à la fleur de son âge! fauchée dans son printemps! Je la suivrai, je la soignerai, je la disputerai au trépas, je...

Heureusement pour les pauvres têtes de Jeanne et de Blanche qui en prenaient la migraine, la première leva la séance et l'on passa au salon où les cerveaux se calmèrent un peu.

Térébin père entreprit un cours sur le chocolat de santé, tandis que son fils cherchait un mot d'esprit qui ne vint jamais.

Lamartin et Siméone démontraient à Jeanne Morris l'utilité de louer dans le midi une vaste villa afin d'y héberger les membres de sa famille qui avaient la voir, et en dépit des conseils du docteur, lequel n'était sans doute qu'un vulgaire imbécille. Mlle Morris répondit avec un fin sourire, que son intention était bien d'appeler auprès d'elle à un moment donné, ceux de ses parents ou alliés qu'il lui conviendrait d'appeler, et cette parole les remplit tous d'une douce joie, chacun se croyant dans son for intérieur, l'élu de la jeune héritière.

Leur flair d'envieux avides leur avait fait deviner qu'une certaine froideur régnait maintenant entre les deux cousines et que leurs rapports n'étaient plus aussi intimes qu'au temps du vieux Salvator.

Aussi n'en voulait-on pas trop à la pauvre Blanche dont on connaissait maintenant les projets d'union avec Gaston Méric. Ces deux rivaux écartés, le champ demeurerait plus libre.

Après l'opéra, chacun rentra chez soi; le lendemain, il fallut promener les visiteurs importuns à travers la ville et subir de nouveau leurs doléances et leurs flatteries. Puis Jeanne et Blanche respirèrent en se trouvant seules, débarrassées de ces "erampons", comme disait Mlle Morris, et elles se préparèrent à partir en effet pour Nice, mais sans donner leur adresse aux estimables parents qu'elles ne devaient plus guère revoir.

## X

L'hiver passa délicieusement, moitié à Nice moitié à Cannes, à l'hôtel où Jeanne loua trois chambres et deux salons, et non dans une villa meublée comme elle l'avait projeté d'abord; ainsi l'on éviterait une nouvelle invasion de parents indiscrets.

Certes, les deux cousines menaient une douce existence et appréciaient les bienfaits de la fortune, mais Blanche était devenue grave, et Jeanne n'avait plus de ces saillies qui lui traversaient la cervelle et amusaient le grand-oncle Salvator.

Le grand-oncle Salvator? elle en avait peur maintenant, elle si brave, si vaillante autrefois.

Souvent, la nuit elle s'éveillait en sursaut et croyait voir dans l'ombre la forme grimaçante du vieux voltairien qui lui disait avec un ricanement sinistre :

—Ah! ah! toi aussi tu fais fi des commandements de Dieu! Tu es égoïste et jalouse, ma belle, et cupide par-dessus le marché; que te prédisais-je dans le temps, alors que tu me trouvais impie et cynique? Je te prédisais: "Tu succomberas tout comme une autre parce que tu es femme." Ah! ah! ah! tu juges bon de garder mon héritage pour toi toute seule, et tu devines pourtant que, si je n'avais pas été si malade, j'aurais arrangé les choses autrement. Hein ma fille? Ça n'est pas Blanche qui, à ta place, eût agi ainsi!

La pauvre Jeanne sentait alors une sueur froide mouiller ses cheveux et tout son corps, et elle n'osait même pas se réfugier dans le lit de sa cousine, parce qu'il eût fallu pour cela, traverser la chambre dans toute sa longueur.

Et puis, pour un rien elle avait honte et rougissait de sa conduite.

Si l'on citait devant elle une action généreuse, une libéralité connue, elle se sentait mal à l'aise; si quelqu'un la louait de sa bonté envers les pauvres, elle se troublait comme si elle devinait l'ironie sous la louange.

Enfin, Mlle Morris commençait à prendre en grippe son excellente compagne, Mme Lavisse; la bonne dame avait vu des jours meilleurs; elle racontait facilement, et avec amertume fort légitime, qu'elle était réduite à gagner sa vie à cause de l'indélicatesse d'un de ses parents qui, croyait-on, assistant à la mort d'une grand'tante, s'était fait par testament avantager au détriment de Mme Lavisse.

Blanche à ce récit s'indignait toujours et plaignait sincèrement sa vieille amie, mais Jeanne ne pouvait plus supporter cette histoire si souvent redite, et elle quittait la chambre avec impatience dès qu'on la remettait sur le tapis.

Enfin, le caractère de Mlle Morris devint de plus en plus difficile à mesure qu'approcha l'époque où Gaston Méricc allait venir réclamer sa fiancée.

Elle voyait et comprenait que Blanche ne changerait pas, que Gaston, bien guéri de sa légèreté d'autrefois, lui demeurerait toujours fidèle, et elle acceptait forcément cet état de choses, mais sans s'y résigner. Seulement, comme elle ne voulait pas que son secret fût deviné, elle voila son chagrin mortel sous une feinte gaieté. Hélas! elle n'y réussissait pas toujours, et Blanche devait quelquefois subir de rudes boutades.

—C'est curieux, disait un jour Mlle Falcon à Mme Lavisse, je n'ai jamais vu ma cousine ainsi aigrie et amère. Son histoire me fait penser à cette fable de la Fontaine intitulée: "Le Savetier et le Financier". Lorsque Jeanne était aussi pau-

vre que moi, nous la voyions douce, bonne, rire et chanter sans cesse; depuis que la fortune lui est arrivée, elle demeure souvent sombre, froide et presque farouche.

‘N’a-t-elle plus foi en ses meilleurs amis et se figure-t-elle qu’on ne peut l’aimer sans qu’une pensée d’intérêt se mêle à cette tendresse?’

Mme Lavisse croyait comme Blanche, et conseillait à la jeune fille de ne plus différer son mariage afin de se soustraire à la dépendance fantasque de sa cousine.

Mlle Falcon écrivit à Gaston Méricc qu’on célébrerait leur union dès son retour à Paris; or, ce retour ne pouvait tarder: on était à la fin de mars.

Elle n’ajouta pas qu’elle se sentait de trop sous le toit de Jeanne; elle ne devait jamais apprendre au jeune homme qu’elle avait pu souffrir auprès de celle qu’elle appelait jadis sa soeur.

Mlle Morris se décida enfin à quitter le midi; ce voyage fut charmant: Gaston Méricc vint au-devant de ses cousines et les rejoignit à Marseille; ils y passèrent ensemble toute une journée; ils admirèrent les ports bleus comme le saphir, entre les jetées blanches; les vagues fouettées par un léger mistral lançaient des diamants sous le soleil de feu; les voiles claires palpitèrent aux mâts des navires ou aux petits canots de pêche; tentés par la beauté de la journée les quatre amis louèrent une barque qui dormait, indolente, près de l’embarcadère, et le matelot les mena au château d’If.

Puis ce fut un gai repas à la Réserve, devant la mer admirable, sur la terrasse du midi. Jeanne voulut bien se mettre en frais, Gaston étincelait de verve, lui aussi, Blanche était heureuse, Mme Lavisse satisfaite. Les stores de couleur jetaient un reflet rose sur les têtes blondes des

deux cousines, et Gaston partagea entre elles ses compliments et ses sourires.

Blanche n’en prit point ombrage; c’était une nature trop haute pour se montrer ou jalouse ou coquette; mais, après ces quelques heures d’un bonheur intime et paisible Jeanne Morris se sentait plus seule et plus triste.

Toute sa rancune se portait maintenant sur Blanche, Blanche était la cause de tout, parce qu’elle avait accepté l’amour de Gaston Méricc; sans cela les choses auraient suivi leur cours normal; devenue riche, Mlle Morris eût partagé sa fortune avec sa cousine et gardé sa propre estime avec la sympathie de tous.

Hier encore elle aimait Gaston; maintenant il lui devenait presque indifférent; c’était à Blanche que Jeanne en voulait; Blanche, toujours, qui l’empêchait d’être heureuse.

Sentiments étranges, complexes, qui se disputaient le coeur lassé et endolori de la pauvre héritière.

Pauvre? oui, elle l’était réellement malgré ses millions.

A quoi lui servaient-ils, ses millions? elle avait perdu la franche amitié de Gaston, qui la regardait d’un oeil étonné et mécontent; la fraternelle tendresse de Blanche qu’elle avait fait souffrir; et même l’affection dévouée de Mme Lavisse, qui songeait à abandonner une compagne aussi morose, aussi fantasque.

Elle avait perdu jusqu’au pur et bon sommeil de la jeunesse, puisque ses nuits étaient peuplées de cauchemars engendrés par le remords et l’envie.

Qu’avait-elle gagné? des flatteries, une servitude basse, de faux amis. Certes dans le monde on la tenait en haute estime parce qu’elle avait de l’argent, cela elle ne l’ignorait pas; mais où trouver une

amitié sincère, un dévouement dépouillé d'intérêt, de calcul?

## XI

Le mariage de Blanche Falcon avec Gaston Méricie s'est accompli sans bruit, sans faste; orphelins tous les deux et sans famille, ils ont préféré cacher leur bonheur aux yeux de tous.

Jeanne ne s'est pas montrée, en cette circonstance, aussi affectueuse qu'on l'eût souhaité; la contrainte a régné entre elle et les nouveaux époux jusqu'à l'heure où ceux-ci se sont trouvés seul à seule. Ils n'ont pas voulu obéir à la mode souvent imprudente du voyage de noce; d'ailleurs, leurs économies sont restreintes, ils entrent en ménage avec quelques mille francs d'épargne et une modeste rente de douze cents francs du côté de la jeune femme; quant à Gaston, il a sa place, son intelligence et ses deux bras pour augmenter ces ressources minimes.

Mais ils sont heureux, bien heureux, et ne voient rien au delà du joli nid qu'ils se sont arrangé rue Joubert, pas bien loin du bureau de Gaston.

Ce nid est coquet et même élégant, grâce à la libéralité de Jeanne Morris qui a voulu le meubler; Blanche lui doit également son trousseau à la fois solide et fin, et presque tous les bijoux de ses écrins.

L'héritière de Salvator n'a pas fait davantage pour la jeune mariée qui était pour elle comme une soeur.

Hors les nouveaux épousés que n'inquiètent guère les questions d'argent, tout le monde s'est un peu étonné de ce que Mlle Morris la millionnaire n'ait pas augmenté d'une centaine de mille francs la maigre dot de sa cousine.

Cent mille francs! une misère pour qui

en possède trente fois plus.

Ce n'est pourtant pas l'avarice qui a guidé Jeanne en cette circonstance, mais la jalousie plutôt.

Pendant les jours qui ont précédé le mariage, Mlle Morris a lutté longuement et subi les rudes assauts que lui livrait sa conscience aux abois.

Dix fois elle a été sur le point de faire don à sa cousine des quinze cents mille francs qu'elle ne considère pas comme siens, mais une certaine honte l'a retenue, mêlée à une rancune; n'était-il pas trop tard pour "s'exécuter", après avoir conservé plus d'un an, pour elle seule, tout l'héritage du vieux Salvator?

Jeanne ne se disait pas, alors, qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Mais aussi, elle était si jolie, cette Blanche sous son voile de tulle! les yeux de Gaston Méricie promettaient tant d'amour!... et puis, l'éloge de la charmante épousée était dans toutes les bouches; il n'y avait pas à le nier, tous ceux qui la voyaient l'adoraient.

Les pauvres qu'elle secourait eussent baisé la trace de ses pas ou le pli de ses vêtements, s'ils l'eussent osé; et pourtant, plus riche, Jeanne donnait plus qu'elle!...

Oui, mais Blanche savait donner avec charme, quelque petite que soit l'aumône, et le sourire de ses lèvres, le rayonnement de ses yeux, le son de sa voix, tout cela valait de l'or.

Le soir des noces, en dressant deux tristes couverts dans la salle à manger, Rose la femme de chambre sanglotait à fendre l'âme; la cuisinière larmoyait là-bas dans ses casseroles, et Mme Lavisse, plus désespérée que toutes, avait les yeux rouges et enflés par des pleurs versés en silence.

Quant au valet de chambre, il eût bien voulu servir le jeune ménage; malheureu-

sement, le jeune ménage n'était pas assez riche pour se payer le luxe d'un domestique; une petite bonne à tout faire cumulait tout le service chez les Mériee.

Pauvre Jeanne! au fond elle était à plaindre puisqu'elle souffrait beaucoup.

Ce même soir, elle aussi pleura, toute seule dans le logis déserté par celle qui en faisait le charme, et qui maintenant, souriait et remerciait Dieu dans les bras de son époux.

Elle pleura sur son rêve irréalisé, à jamais perdu, et sur la solitude peut-être éternelle de sa vie.

Elle passa une mauvaise nuit. Au matin, le soleil riant, tout en feu, frappa à sa vitre et se joua dans les rideaux rose pâle; le front de Mlle Morris s'éclaircit.

Elle souffrait? elle s'ennuyait? Eh! bien, elle quitterait ces objets somptueux dont la vue fatiguait son regard; elle irait seule à l'aventure, sur une plage ignorée, chercher le remède à sa souffrance, à son ennui. A quoi donc lui servirait son énorme fortune, grand Dieu! sinon à calmer ses maux, à se distraire, à s'étourdir, à oublier?...

Mlle Morris n'emmena que Rose avec elle; Mme Lavissee désirait un congé; elle pouvait le prendre dès maintenant, et Clémence garderait la maison en compagnie du valet de chambre.

Presque joyeuse comme un écolier qui entre en vacances, Jeanne Morris quitta Paris, ce Paris tant souhaité jadis et qu'elle n'aimait plus.

Le printemps finissait à peine, qu'elle s'installait à Roscoff, en Bretagne, et se blottissait, seulette et transie, dans un logis exigu, ainsi qu'un pauvre oiseau blessé qui rentre au nid.

Elle n'y devait pas demeurer longtemps; la vue de la mer grise sous un ciel

souvent noir entretenait dans son âme trop de mélancoliques pensées; elle rappela Mme Lavissee et se mit à voyager avec fureur; elle serait allée jusqu'en Suède si sa pauvre compagne n'avait demandé grâce.

L'été s'écoula ainsi; l'automne reparut, et la tristesse avec.

Pendant ces derniers mois, Jeanne et Blanche s'étaient échangé plusieurs lettres; celles de Mlle Morris, presque insignifiantes ne parlaient que des différents pays qu'elle visitait; celles de la jeune femme étaient un chant, pourtant contenu, de bonheur et d'espoirs délicieux.

Avant la fin de janvier, Mme Mériee devint mère; elle demanda à Jeanne d'être la marraine de la mignonne petite fille à laquelle elle venait de donner le jour; Jeanne refusa, alléguant un prétexte futile, un prochain départ pour le midi. Blanche en fut très peinée; Gaston s'en irrita.

—La fortune l'a gâtée, s'écria-t-il; tant pis pour elle! Laissons-la à ses plaisirs égoïstes et ne lui faisons aucune avance; on donnerait à nos paroles et à nos actions un mobile cupide que, Dieu merci! nous ne connaissons pas. Mme Lavissee sera bien contente, elle de tenir notre enfant sur les fonts baptismaux.

Ainsi fut consommée la séparation morale de celles qui s'étaient aimées comme deux soeurs.

## XII

Le beau vicomte Raoul de Tyle, couché sur un divan, les jambes à la hauteur du menton, tourmente furieusement sa moustache; cette fine moustache brune, blondissante à l'extrémité, dont il est si fier et qui fait battre le coeur de tant de fillettes.

amoureuses de l'habit militaire.

Car le beau vicomte Raoul de Tyle est capitaine de dragons, ne vous en déplaît, et quoique ses états de service ne comptent pas encore de hauts faits d'armes, vu la nullité absolue du sujet.

La robe ne fait pas le moine, ni la beauté l'homme; d'autant plus, ajouterons-nous avec Mme de Girardin qu'un joli garçon est souvent insipide.

Doué d'une intelligence qui ne dépassait pas la moyenne, mais de beaucoup d'aplomb et d'une profonde estime pour lui-même, le vicomte de Tyle était devenu capitaine à trente ans, en passant par Saumur et non par St-Cyr, grâce à la protection de plusieurs vétérans et officiers amis de son père.

Celui-ci avait été un brave soldat, mais il était mort trop tôt pour inculquer à son fils ses principes d'honneur et de loyauté; le vicomte resta donc seul dans la vie avec une mère faible en éternelle admiration devant lui, et les débris d'une fortune qui furent rapidement dévorés.

Le beau capitaine était songeur et nerveux, parce que, le matin même, son bottier, son tailleur et d'autres fournisseurs lui avaient envoyé leurs notes; or, le beau capitaine n'avait plus le sou. Emprunter, il n'y fallait plus songer; trop de fois déjà, il avait abusé de la complaisance ou de la générosité de ses amis.

Sa mère vivotait d'une petite rente viagère que lui faisait une grand'tante (pas une grand'tante à héritage hélas! car elle était pourvue de six petites nièces).

Enfin, les quatre mille francs de sa solde ne suffisaient ni à défrayer ses dépenses, ni à payer ses dettes de jeu ou autres.

Tout à coup, sa porte s'ouvrit et sa mère parut: une femme jeune encore d'allures, d'une distinction douteuse, un peu

fardée, un peu peinte et mise avec un certain goût.

Le jeune homme bondit.

—Ah ma mère! s'écria-t-il, vous allez me sauver la vie.

—Qu'est-ce? fit la comtesse en s'arrêtant soudain inquiète. Un duel?

—Ah! si ce n'était que cela! Les duels d'aujourd'hui ne m'effraient guère; une piqûre au bras, une égratignure à l'épaule et tout est dit. C'est de l'argent qu'il me faut et aujourd'hui, même.

Le front de Mme de Tyle se rembrunit.

—Encore? dit-elle, malheureux enfant, tu as parié aux courses? Tu as perdu au jeu? Tu as fait quelque nouvelle sottise?... Et je n'ai plus rien.

—Bah! vos diamants.

—Raoul, fit avec quelque sévérité la vicomtesse, tu sais que je les ai engagés il y a six mois pour couvrir tes dernières dettes.

Le jeune homme baissa la tête.

—Allons, murmura-t-il comme un petit enfant qui boude, des reproches, maintenant?

—Tu ne les mérites peut-être pas! ne put s'empêcher de s'écrier Mme de Tyle outrée par cette ingratitude.

—Possible! riposta l'impertinent qui se mit à caresser de plus belle sa jolie moustache cirée, mais je ne les aime pas les reproches, mérités ou non. Alors, il ne me reste plus qu'à me faire sauter le caisson, puisqu'il n'y a pas moyen de payer ces satanées dettes.

—Raoul! s'exclama la vicomtesse.

Mais elle ne s'en émut pas davantage, ce qui prouve qu'elle avait l'habitude de ces menaces jamais exécutées.

—Voyons, mon enfant, dit-elle en se ménageant une petite place sur le divan d'où Raoul daigna retirer ses pieds, sois rai-

sonnable et causons un peu. Tu sais que je ne possède rien et que je végète de la petite rente viagère que me fait ma tante Cyprienne. Trois mille francs, une misère, c'est indigne de nous.

—A qui le dites-vous! soupira le capitaine. Et moi quatre mille que daigne nous accorder le gouvernement. Si bien que j'en suis réduit aux expédients depuis que j'ai raté ce mariage avec Mlle Hautpié, mariage qui aurait liquidé toutes mes dettes, arrangé mes affaires et remis votre ménage à flots, maman. Mais je ne sais quel imbécile a été raconter aux Hautpié que je joue, et me voilà évincé.

—Cherchons ailleurs.

—Cherchons ailleurs! c'est facile à dire; il n'y a plus que les Américaines pour céder une grosse dot contre un titre: les Françaises sont si sottes; elle ne veulent plus d'un mari sans fortune, même d'un vicomte... même de moi! pourtant, mon nom et ma personne sont d'un poids assez considérable, il me semble.

—Le fait est, dit Mme de Tyle avec orgueil, le fait est que tu passes pour un des officiers les plus séduisants de Paris.

—Et des plus séducteurs, ajouta le fat, enchanté de son moi. Je le sais pardieu bien! toutes les petites filles du faubourg raffolent de moi, mais aucune n'est assez riche; ou plutôt, celles qui sont riches s'en vont chercher des hurluberlus qui, prétendent-elles, ont du talent, de l'intelligence, des qualités de cœur, que sais-je!

—Tu ne peux, cependant, choisir une femme ailleurs que dans notre milieu.

—Si je rencontrais une étrangère pourvue de deux à trois millions...

—Passe encore pour une étrangère.

—Je m'en contenterais... On leur vendait facilement un titre, autrefois.

—Vendre! oh! Raoul, ne prononce pas

ce mot; prends une femme riche, soit, mais ne te mésallie pas.

—Bon! alors, découvre-moi ce merle blanc que je ne puis trouver.

—Il faudra voir...

—Je crois que je finirai par me tourner vers la bourgeoisie; ce sera embêtant; on dira que je fais un mariage d'argent!

Avec ça que la plupart de mes camarades font tant les délicats quand il s'agit d'eux-mêmes! j'en compterais dix qui n'ont que leur solde et qui ont épousé de grosses dots.

—Mais alors, toi!...

—Moi, voilà, je n'ai pas de veine, c'est évident. Allons, ma mère, ajouta le jeune homme, en se levant et en allumant une cigarette, prêtez-moi cent sous, je vais me promener; le grand air me portera peut-être conseil. Pendant ce temps, vous allez donc voir la douairière d'Abrès: elle vous donnera une bonne idée, qui sait!

Raoul de Tyle sortit sur ces entrefaites, marchant de son pas nonchalant, son pas de viveur, qu'il croyait être de la suprême élégance, pendant que la pauvre vicomtesse, perplexe, se creusait en vain la tête pour y trouver des ressources.

Raoul n'avait pas fait cent pas sur le boulevard, qu'un ami l'accrocha; ils parlèrent d'abord de la pluie et du beau temps, des dernières courses, de la pièce de théâtre qu'on inaugurerait le soir même, de la "veine" d'un camarade au baccara, etc.

Soudain, ils croisèrent une voiture de louage d'où un jeune homme, pâlot efféminé comme eux, leur jeta un salut amical.

—Sais-tu où va ce pauvre Max? demanda Jacques Mérille au capitaine.

—Je ne m'en doute pas le moins du monde.

—Je te le donne en mille.

—Va toujours.

—Il va faire la cour à une richissime héritière.

—Le cachotier! j'ignorais qu'il fût fiancé.

—Il n'est pas encore accepté et je doute qu'il le soit jamais; il aspire donc à devenir l'heureux époux d'un lingot d'or.

—Le veinard! et il est joli, le lingot?

—Le lingot oui, trois millions au moins; mais celle qui le représente n'est pas belle.

—Diable! trois millions, ça vaut la peine. Où a-t-il déniché ça?

—A Nice, l'hiver dernier; à présent rue de la Paix, à Paris.

—Et la famille?

—De famille, pas l'ombre: ni père, ni mère, ni soeur, ni frère, ni proches.

—Mais c'est un phénix que cette créature, un cygne noir, un mouton à cinq pattes.

—Quand tu auras fini avec ta ménagerie, je compléterai les détails, car tu me sembles assez disposé à marcher sur les brisées de ce pauvre Max.

—Dame! mon cher; trois millions c'est à considérer, et je puis te l'avouer à toi, je loge le diable dans ma bourse.

—Et tu échangerais volontiers ton nom contre une fortune, hein? fit Jacques de Méricille avec un petit rire gouailleur.

Raoul haussa les épaules, mais jugea bon de ne pas se fâcher avec un ami qui lui donnait des renseignements si utiles.

—Mon nom en vaut bien un autre, il me semble, dit-il, et c'est justement parce que je ne veux pas le voir déchoir dans la pauvreté, que je me mets à la recherche d'une héritière... honorable, cela va sans dire. D'ailleurs, je suis las de la vie de garçon, je songe sérieusement à me marier.

—Eh! bien, fais-toi présenter à Mlle

Morris; elle te préférera peut-être à l'ami Max et aux autres.

—Y a-t-il donc tant de compétiteurs sur les rangs? demanda Raoul alarmé.

—Dame! la dot vaut la peine qu'on la considère. Mais, tu ne m'interroges pas sur l'heureuse propriétaire de cette dot.

—Ah! oui. A propos, comment est-elle?

—Je suis au désespoir de t'avouer que sauf une taille svelte, elle n'a rien que de très ordinaire; en général, elle se met avec assez de goût; quant au caractère, elle me semble un peu rétive...

—On s'en rendra maître... Enfin, elle porte un nom connu au faubourg Saint-Germain?

—De plus en plus navré de t'enlever tes illusions, fit Jacques en allumant un cigare. Je t'ai dit qu'elle se nomme: Morris. "Morris", tu entends bien? Morris tout court. Pas laid, le nom en définitive, mais il arrive droit d'une petite bourgeoisie de province.

Raoul demeurait songeur.

Arrivé devant la porte du cercle militaire, avenue de l'Opéra, il tendit la main à Méricille.

—Au revoir, dit-il, et merci des renseignements: je ne sais pas si j'en userai, mais au besoin... nous verrons.

Le soir de ce même jour, Raoul de Tyle, le beau capitaine, soupa en joyeuse compagnie au café Anglais où il laissa le peu d'argent qui lui restait.

Le matin, il dut aller au quartier et, réveillé de trop bonne heure à son avis, il s'y rendit de mauvaise humeur et malmena ses hommes.

Au retour, comme il se préparait à déjeuner il maugréait entre ses dents:

—Oh! être riche! être riche!... Oui, quitte à se mésallier. Bah! huit jours après on n'y pensera plus; et puis, le noble fau-

bourg n'est-il pas plein à l'heure qu'il est, de filles d'épiciers enrichis ou de marchands de pétrole, américaines de bas étage, devenues marquises et même duchesses? Il ne faut pas être délicat lorsqu'on a besoin d'argent.

Le vicomte n'avait pas lieu de faire le difficile: le nom de Tyle, précédé d'un autre tout à fait roturier et rayé maintenant des cartes de visite, venait tout simplement d'une propriété qui ne rapporta jamais autre chose, et le titre avait été acheté assez cher par l'aïeule de Raoul.

Comme il commençait à manger son oeuf à la coque, Briscart son ordonnance introduisit Mme de Tyle.

—Laisse-nous, dit l'officier au soldat.

Puis, se tournant vers sa mère, dont le visage épanoui lui parut apporter une bonne nouvelle, et la tutoyant comme il le faisait parfois:

—Veux-tu partager mon déjeuner, maman? Non, ce n'est pas ton heure? Comme tu voudras, alors.

—Mon chéri, dit la vicomtesse à son fils, dès qu'ils se trouvèrent seuls, j'ai travaillé pour toi hier; j'ai vu la douairière d'Abrès?

—Et qu'avez-vous découvert ensemble?

—Une charmante fillette de dix-huit ans, qui a père et mère, il est vrai, mais une dot de six cent mille francs et presque autant en espérance... les parents sont encore jeunes et robustes, néanmoins.

—Comment est l'enfant? interrompit Raoul avec froideur.

—Sans être une beauté, suffisamment gentille; bien élevée; d'une intelligence ordinaire; la famille est de petite noblesse... Tu n'as pas l'air enthousiasmé? ajouta Mme de Tyle quelque peu surprise de l'attitude de son fils.

Raoul repoussa son assiette, mit ses

coudes sur la table et dit tranquillement: —Ma chère maman, dix-huit mille livres de revenu ce n'est rien: j'ai trouvé mieux que ça.

—Explique-toi, fit Mme de Tyle.

—Que diriez-vous si j'épousais une orpheline, pas jolie, mais ni bossue ni borgne, de famille bourgeoise mais honorable, pourvue d'une dot de trois millions au moins.

—Pas possible!

—Que diriez-vous? répéta Raoul.

—Je dirais... je dirais... je veux voir la jeune fille d'abord, je te répondrai ensuite.

—Il faut que je l'épouse. Cette demoiselle n'est pas facile à conquérir, dit-on, mais je ne pense pas être éconduit, moi, ajouta le fat avec suffisance.

Il n'entendit pas le soupir étouffé qu'exhalait sa mère; quoiqu'elle trouvât son fils superbe, la vicomtesse avait moins de confiance.

Emportés tous les deux par leur imagination vagabonde, Mme de Tyle et le capitaine se mirent à élever château sur château en Espagne. Combien ce serait agréable pour la belle-mère d'aller au Bois chaque jour dans la voiture de sa belle-fille! de manger ses excellents dîners dans la vaisselle plate; de plus, la petite paierait les notes de couturières de Mme de Tyle. On la dresserait vite à l'obéissance, cette bourgeoise devenue vicomtesse, et, avec quelques flatteries, on saurait s'immiscer dans son intérieur et prendre la direction du ménage.

Quant à Raoul, ses projets n'étaient pas moins brillants, et il s'arrangeait une existence dorée et délicieuse avec les millions de la petite.

En attendant, il ne restait plus qu'à rencontrer Mlle Morris dans un salon pa-

risien, à se faire présenter à elle, et à commencer le siège de la forteresse.

### XIII

Jeanne Morris, assez gentille dans sa robe bleue, offrait une tasse de thé au beau Raoul de Tyle; elle remarqua que la main de l'officier tremblait en recevant la fine porcelaine pleine du liquide parfumé, et, levant les yeux sur lui, elle les baissa aussitôt, rougissant sous le regard éloquent qui se fixait sur elle.

C'était environ la sixième fois qu'elle rencontrait Raoul dans le monde, et il avait su se faire admettre dans son salon, salon sobrement composé et choisi, car nous savons que Jeanne était intelligente et ne se laissait pas facilement prendre à des dehors flatteurs ni à des paroles emmiellées.

D'abord, elle avait à peine prêté attention à ce militaire pimpant, ciré des moustaches à la botte, silencieux et rêveur, pour lequel beaucoup de jeunes dépendaient en pure perte les grâces de leurs sourires et leurs attitudes.

Puis, elle prit pour lui de la bienveillance parce qu'il n'agissait pas comme les autres jeunes gens qu'elle recevait, et ne l'accablait ni de son admiration ni de promesses de dévouement.

Au contraire, il semblait plutôt l'éviter, et ne parlait que le moins possible. Seulement ses yeux parlaient pour lui, et Jeanne se demandait pourquoi ce timide s'était mis à l'aimer autant.

—Au moins, pensait-elle, c'est un délicat: il me sait riche et n'ose m'avouer son affection. Aurais-je donc enfin trouvé celui qui me chérira pour moi et non pour mon argent? Seulement, comme je ne suis pas jolie, pourquoi m'aimerait-il? qu'est-

ce qui l'attire en moi?... Après tout, les sympathies ne se commandent pas, Dieu les dirige à son gré.

Elle parlait de Dieu, cette malheureuse, elle qui ne priait plus, qui n'osait plus prier depuis qu'elle souffrait. Hélas! ce Dieu juste et implacable allait lui faire payer cher son égoïsme?

Ce capitaine Raoul de Tyle avait bien su mener sa barque et prendre l'attitude digne, froide, réservée, qui pouvait conquérir le cœur de la jeune millionnaire.

S'il l'eût, ainsi que les autres, flattée, encensée, admirée, Mlle Morris l'eût repoussé comme le commun de ses adorateurs, ou plutôt des adorateurs du veau d'or.

De plus, elle entendait parler de ce beau ténébreux dans des termes avantageux; elle lui sut gré de se tenir à l'arrière-plan, de ne pas se poser en soupirant, de ne pas lui adresser de madrigaux, et de trancher sur la masse des hommes qui la courtoisaient et la fatiguaient.

Elle se dit que le vicomte pouvait bien être "quelqu'un"; elle l'étudia sans en avoir l'air, et chercha à pénétrer l'énigme de ce sourire triste et de ce regard pensif; Raoul lui témoignait une respectueuse froideur et semblait lutter contre un sentiment, qu'il tenait à cacher à Mlle Morris plus encore qu'à tout autre.

Depuis que Jeanne était entrée en possession de la fortune du voltairien; depuis qu'elle avait acquis cette aisance de femme du monde qui lui manquait lorsqu'elle vivait dans la vieille maison de la rue de Castries; depuis qu'elle se sentait indépendante et considérée, elle usait d'une certaine liberté d'allures permises à sa position de riche orpheline et à ses vingt-quatre ans bien près de sonner.

Aussi, chaperonnée par Mme Lavis et

par quelques personnes âgées et respectables, recevait-elle un peu chez elle et allait-elle beaucoup chez les autres.

C'est ainsi qu'elle put rencontrer Raoul de Tyle en maintes circonstances, le beau capitaine les faisait naître, achevant et parachevant chaque fois sa conquête, veloutant son regard, prenant l'attitude d'un esclave farouche, sans rien perdre de sa dignité hautaine, tandis que tout semblait crier en cet amoureux muet :

—Mademoiselle, mon silence est de l'adoration ; daignez seulement me regarder et j'emporterai du soleil dans mon coeur.

Seulement, étonnée et perplexe, Mlle Morris se demandait en quoi elle avait pu mériter cet amour. La vicomtesse de Tyle se chargea de l'éclairer.

C'était au milieu d'une soirée donnée par une riche étrangère ; fatiguée de la danse, Jeanne Morris s'était retirée dans le jardin d'hiver où il faisait moins chaud que dans les salons, et elle se reposait derrière une touffe de plantes vertes et fraîches qui la cachaient à demi aux regards.

Non loin de là, la vicomtesse et une vieille dame de ses amies, causaient assez haut pour être entendues de la jeune fille. D'ailleurs, Mme de Tyle la savait là, et, feignant l'ignorance complète, elle dirigea habilement l'entretien sur le sujet cher à son coeur ; c'était une occasion qu'il ne fallait pas perdre.

—Ainsi, ce beau garçon de Raoul ne veut pas entendre parler de mariage ? dit la vieille dame qui, naïvement, donnait dans le panneau.

—Hélas ! soupira la vicomtesse. Voici encore une union magnifique qu'on lui propose : les parents de la jeune fille ont fait les avances, la jeune fille elle-même raffole de lui, et il ne la regarde seulement pas.

—Est-ce amour du célibat ? antipathie du mariage ?

—Pas du tout.

— Alors, il y a quelque attachement sous roche ?

Mme de Tyle soupira violemment.

—L'objet de cette passion ne répond donc pas à tant d'amour ? demanda la vieille dame avec intérêt.

La vicomtesse feignit de prendre un grand parti.

—Tenez, dit-elle, à vous on peut tout confier, et je sais que vous êtes discrète. Eh ! bien oui, mon enfant est malheureux et je souffre de son chagrin, depuis qu'il en est là, mon pauvre Raoul maigrit, perd l'appétit et le sommeil... Ah ! je ne sais plus que faire.

—Mais pourquoi cette union n'aurait-elle pas lieu ? La jeune fille ne le trouve donc pas assez beau, ce charmant mauvais sujet-là ?

—Oh ! si vous vous figurez que mon fils lui a laissé deviner ses sentiments ! Au contraire, il se tient à l'écart, feint l'indifférence. Et cela, parce qu'elle est trop riche.

—Ah ! mais qu'importe ! si de son côté elle a remarqué Raoul ?

—Qu'en savons-nous ? C'est une jeune fille bien élevée, d'une réserve extrême ; elle a justement conquis mon fils par ses qualités de coeur et d'esprit ; vous connaissez les goûts d'intérieur de Raoul ; il ne voulait ni d'une femme idéale, ni d'une femme pot-au-feu, ni d'une femme coquette, ni d'une sotte. Or celle qu'il aime n'est rien de tout cela.

—Est-elle jolie ?

—C'est ce qu'on appelle une charmante laide, sympathique, bonne, spirituelle, un peu fantasque ; mais mon Raoul, vous comprenez, est loin de trouver ses capri-

ees désagréables. De plus, elle a ce je ne sais quoi ce chic des femmes qui ont assez de goût et d'argent pour se donner l'air de jolies personnes.

—Mais il lui faut cette perle-là, à ce bon Raoul; il m'intéresse, ce capitaine. Voyons, la demoiselle est donc trop riche de beaucoup?

—Je n'ai aucune idée de la dot qu'elle peut avoir; je ne sais qu'une chose, c'est qu'elle est plus riche que nous, que mon fils l'aime éperdument et qu'il souffre.

—Si vous me disiez son nom, je pourrais peut-être aller trouver ses parents, faire sonder la jeune fille...

—Elle est orpheline et vit seule avec une dame de compagnie.

—Eh! bien, je la sonderai moi-même; y consentez-vous? donnez-moi carté blanche.

La vicomtesse fit semblant de lutter pendant une minute contre une secrète répugnance.

—Ecoutez, dit-elle enfin, ma bonne vieille amie, je remets tout entre vos mains; je me fie à votre habileté. Faites naître une occasion de vous rencontrer avec Mlle Morris, interrogez-la avec adresse, sans nommer directement mon fils, et, pour peu qu'elle montre de l'indifférence ou manifeste quelque éloignement pour une union où cependant elle ne goûterait que du bonheur, retirez-vous et ne nous bercez pas d'un vain espoir; alors, je ferai permuter mon pauvre enfant, et, une fois loin de Paris, j'espère le guérir d'un attachement qu'il dit être éternel.

Les deux femmes se levèrent pour passer au buffet. Fatiguée de l'effort intellectuel qu'elle venait de faire, Mme de Tyle se restaura abondamment.

En rentrant au salon, elle eut le plaisir de voir que sa petite comédie, fort bien

jouée, nous devons le reconnaître, avait porté fruit; parmi les danseurs, un couple se faisait remarquer principalement; la danseuse n'était pas jolie, mais sa toilette, éclosée entre les mains du grand couturier Laval, n'avait pas de rivale pour l'élégance et la richesse; le cavalier était un fort beau garçon qui portait l'uniforme des officiers de dragons.

La vicomtesse eut un petit sourire satisfait: Mlle Morris avait quitté ce soir-là son air ennuyé et dédaigneux, et elle semblait s'appuyer avec plus d'abandon sur le bras de son danseur.

—Je n'ai pas perdu ma journée, murmura Mme de Tyle en regagnant un fauteuil d'où son regard pouvait embrasser presque toute la salle.

Un peu plus tard, en rentrant chez elle accompagnée de son fils, elle laissa parler celui-ci le premier.

—Mère, dit-il, je suis à peu près sûr de mon affaire: je lui plais, cela ne pouvait moins faire que d'arriver, ajouta-t-il avec une vanité incroyable.

—Alors tu peux me remercier, répliqua la vicomtesse en souriant, car j'ai joliment avancé tes affaires.

—Comment cela?

Mme de Tyle raconta à son fils la petite scène ingénieusement combinée et la conversation dont Mlle Morris n'avait pas perdu un mot.

Dans sa joie, Raoul jeta son képi en l'air.

—Vive Dieu! s'écria-t-il. Maman, tu as eu diablement d'esprit. La machine est dans le sac.

Rentrée à son tour dans son riche logement de la rue de la Paix, Jeanne Morris, au lieu de se coucher, renvoya la femme de chambre et s'assit au coin du feu pour y réfléchir à son aise.

Ainsi, le vicomte Raoul de Tyle, capitaine du 25<sup>e</sup> dragons, avait pour elle un attachement sincère, profond et, par un sentiment de délicatesse qu'elle appréciait fort, il n'osait lui manifester son amour, de peur de passer pour un coureur de dots?

Jeanne était touchée, vraiment touchée; pauvre innocente, elle donnait droit dans le piège à pleines ailes. Quoi! ce beau cavalier, si séduisant, si admiré des dames et si bien vu dans le monde, s'attachait à elle par le cœur, sans s'inquiéter de la question fortune? Il l'aimait pour ses qualités morales et son esprit, et, sans considérer les imperfections du visage, il la trouvait distinguée, charmante, élégante.

Mon Dieu! pourquoi le repousserait-elle aussi celui-là? Il était meilleur que tous les autres, et elle, eh bien, elle finissait par être lasse de la vie solitaire qu'elle menait depuis le mariage de Blanche Falcon; vie presque aussi triste que celle qu'elle subissait à Lyon dans la sombre demeure de Salvator.

Elle s'ennuyait malgré sa fortune, malgré les longues heures accordées au monde, malgré les fêtes et les plaisirs, malgré les voyages.

Elle avait la satiété; elle n'avait même plus l'estime d'elle-même depuis bien des mois.

Elle sentait le besoin de s'appuyer sur une tendresse quelconque, depuis qu'elle avait éloigné d'elle celle de ses meilleurs amis: Blanche, Gaston.

Le sentiment qu'elle éprouvait jadis pour ce dernier s'était peu à peu transformé; l'amour âpre et jaloux faisait place à une affection de soeur, un peu nuancée d'amertume. N'avait-elle pas tous les torts, d'ailleurs, elle l'amie fantasque, envieuse, qui les avait peiné tous les deux;

la compagne fidèle et tendre, le camarade loyal et bon, presque le frère?

Et maintenant que tout cela lui manquait, maintenant qu'elle n'osait faire le premier pas vers eux pour leur dire: J'ai été dure et méchante; me voici, pardonnez-moi et rendez-moi votre affection, elle tendait les bras, désespérée, vers celui en qui elle avait foi.

Ah! la pauvre fille! quel bandeau avait-elle donc sur les yeux?

A présent, son cœur était libre; il ne conservait plus rien du rêve d'autrefois, rêve irréalisé, puis évanoui à jamais.

—Peut-être que je l'aimerai, murmura-t-elle en pensant à Raoul de Tyle. Car nous sommes obligé de l'avouer, elle n'éprouvait autre chose pour le beau capitaine qu'une vague sympathie faite surtout de pitié et d'estime.

“Peut-être que je l'aimerai! On dit que souvent l'amour naît après le mariage. Et puis être aimé, aimée pour soi-même, n'est-ce pas déjà beaucoup?”

Elle leva les yeux sur la glace qui lui renvoya son image; ainsi que toutes les personnes qui manquent de beauté et de grâce naturelle, elle avait besoin de la toilette pour plaire au regard. Or, sa robe de bal lui seyait merveilleusement; la flamme du foyer jetait de vives lueurs sur sa tête blonde et sur ses bijoux, et le reflet adouci des bougies allumées aux candélabres atténuait les contours irréguliers de son visage.

Elle se sourit à elle-même et dit encore:

—Après tout, qui sait? Toute femme laide a ses instants, sinon de beauté, du moins de charme... Sans doute, c'est dans un tel moment que j'aurai conquis le cœur de Raoul de Tyle.

Pauvre fille! si elle avait su!

Elle se déshabilla lentement, rêveuse.

toujours, et demeura une minute, ses pieds nus blottis dans le poil chaud et neigeux de la peau d'ours.

—Et je serais vicomtesse!... ajouta-t-elle dans un sourire, car elle était bien femme, elle aussi, la chère enfant. Elle s'enfonça, frissonnante, entre les draps de fine toile et ne s'endormit qu'au matin.

—Qu'en diraient Blanche et Gaston ? pensa-t-elle encore. Bah! je ne les consulterai pas; s'il fallait consulter tout le monde!... les uns vous disent: mariez-vous! les autres: ne vous mariez pas!

Après tout mon mari vaudra bien celui de ma cousine: Raoul de Tyle est presque aussi beau que Gaston Méric.

Ses yeux chargés de sommeil battaient des cils sur la joue brûlante.

Il lui semblait qu'une voix murmurait autour d'elle:

“Est-il aussi intelligent et aussi bon?”  
A cela Jeanne ne savait que répondre.

Peu de jours après la soirée dont nous venons de parler, la vieille amie de Mme de Tyle, ainsi qu'elle l'avait promis, “sonda” Mlle Morris.

Il se trouva que celle-ci ne manifesta pas une répugnance trop marquée pour un mariage avec un capitaine de dragons.

La demande en règle fut faite; la jeune fille désira réfléchir avant de se prononcer.

#### XIV

Certes, c'était un nid d'amoureux, s'il en fût jamais que le logis, exigu mais charmant, où Blanche et Gaston coulaient des jours délicieux.

Déjà, un petit ange avait fait son apparition au milieu d'eux, un autre allait suivre bientôt; ils n'étaient pas riches; Gaston devait travailler dur pour nourrir et élever tout ce petit monde, mais ils n'au-

raient, pour un empire, échangé leur sort contre celui de Jeanne la millionnaire.

Ce matin-là, un peu avant le déjeuner de onze heures, Blanche, jolie à miracle dans son rôle de jeune mère, achevait la toilette de sa fille; avec un amour infini, elle passait l'éponge molle imbibée d'eau tiède et parfumée sur le petit corps de satin blanc, opération délicate et charmante, entrecoupée à chaque minute de baisers, de rires joyeux, de caresses échangées. Gaston rentra, soucieux; il ne sourit même pas au gracieux tableau qui s'offrait à sa vue, et il rendit à la mère et à l'enfant un baiser distrait.

—Qu'as-tu? lui demanda Blanche dès qu'ils se trouvèrent seuls devant leur modeste repas, auquel la jeune femme avait apporté tous ses soins.

La petite bonne à tout faire était très occupée maintenant avec le bébé à promener, aussi madame mettait la main à la pâte pour la décharger un peu.

Et puis Blanche montrait une joie d'enfant lorsque Gaston déclarait excellent un mets élaboré par elle.

La jeune fille réservée, discrète, un peu timide, avait fait place à la femme aimante, énergique.

Pour celle-ci, certes, l'amour était venu après le mariage, et il n'y avait pas de satiété, pas de nuage entre ces deux époux mariés depuis bientôt deux ans.

—Qu'as-tu? répéta Blanche déjà inquiète. Il y a aujourd'hui quelque chose de nouveau, d'ennuyeux; tu dois me le dire, nous n'avons rien de caché l'un pour l'autre.

—Rassure-toi, ma chérie, répondit Gaston qui se mit à manger de bon appétit. J'ai une préoccupation, il est vrai, mais elle ne nous concerne pas particulièrement.

—Tant mieux! ne put s'empêcher de s'écrier Blanche dans un soupir d'égoïste satisfaction. De quoi s'agit-il? Dis-le vite: à présent je ne suis plus que curieuse.

—Il s'agit de Jeanne.

—Jeanne? quelle Jeanne? Jeanne Morris, notre cousine? Elle est malade? s'exclama la jeune femme alarmée et pâlisante.

—Non, non, pas malade; tu vas la voir cette après-midi.

—Oh! vraiment? elle daignera escalader nos quatre étages? fit Blanche en pinçant un peu les lèvres.

Gaston sourit.

—Tu lui gardes rancune dit-il, moi aussi, mais je crois qu'il y a eu entre nous un malentendu qui a jeté le froid dans nos rapports. Tant mieux si elle nous revient; Jeanne a été si longtemps une soeur pour nous. Eh! bien oui, elle viendra cette après-midi t'annoncer son mariage.

—Ah! elle finit donc par se décider? répliqua Blanche presque joyeuse. J'en suis bien contente pour elle, car, depuis que nos relations se sont tendues, elle devait souffrir de la solitude du coeur; le monde ne remplace pas les amis. Fait-elle au moins un bon mariage?

—Elle épouse le vicomte Raoul de Tyle, capitaine au 25e dragons.

—J'entends ce nom pour la première fois. Oh! oh!... notre Jeannette sera vicomtesse. Pourvu qu'elle ne nous trouve pas trop petites gens pour sa noblesse, désormais!... Non, je la calomnie: elle a un caractère un peu ombrageux, mais elle est incapable de négliger ses parents par vanité, par respect humain. Et son futur époux doit être bon aussi: Jeanne est trop intelligente pour l'avoir choisi sans bien le connaître.

—C'est ce qui te trompe. J'ai eu jadis le loisir d'étudier à fond ce monsieur: il est nul, faux, sot, orgueilleux, joueur, débauché, sans compter le reste.

Blanche eut un geste de stupeur:

—Oh! Gaston, fit-elle, j'espère que tu exagères de moitié.

—Je le voudrais, mais le vicomte est malheureusement tout cela.

—Alors, je ne comprends plus Jeanne.

—Je crois simplement qu'on l'aura prise au piège; en tous cas, elle paraît ravie. Je l'ai rencontrée, c'est elle qui m'a appris cet événement et sa prochaine visite.

Blanche songeait, toute triste.

—Peut-être ce M. de... Tyle, ce vicomte, était-il ainsi que tu viens de le dépeindre, autrefois seulement; depuis, il a pu s'amender.

—Pas le moins du monde. On m'a renseigné sur son compte; il n'a pas changé. La mère est menteuse, vaniteuse et sottée, elle a élevé Raoul à son image. D'ailleurs, dans cette famille, de père en fils, ils sont tous des ânes bâtés et il y a chez eux une tradition fort agréable: celle de ne pas payer ses dettes. Aussi le beau Raoul s'en donne-t-il à coeur joie là-dessus, autant qu'il peut se le permettre un officier de dragons, toutefois. Mais il est sans préjugés, ce qui est fort commode. Ce grand dadais s'est donné la peine de naître et voilà tout; peu à peu par protections et grâce aux bassesses qu'à faites sa mère auprès des hommes influents, il est arrivé au grade de capitaine; je doute qu'il n'aille jamais plus loin, car s'il est apprécié comme valseur et meneur de cotillons, il ne l'est ni de ses chefs, ni de ses amis, si toutefois il a de ces derniers.

—Comment Jeanne a-t-elle pu s'engouer d'un si vilain personnage? La joie de se voir aimée peut-être...

—Aimer? lui, Raoul? autant demander à une sauterelle de jouer de la guitare! Il n'a pas de coeur, mais comme il est fort bon comédien: il aura su entortiller la pauvre fille, et elle ne voit pas qu'il lorgne ses millions.

La jeune femme se leva impétueusement.

—Il faut à toute force arracher Jeanne à cet oiseau de proie, dit-elle. Tu lui apprendras tout ce que tu sais; je la supplierai de ne pas marcher à sa perte, et elle cédera.

—Ou bien, rétorqua amèrement Gaston Méric, elle croira que nous voulons la détourner du mariage dans un but intéressé.

—Comment cela?

Le jeune homme baissa avec amour les grands yeux qui s'ouvraient, étonnés.

—Innocente! dit-il avec un sourire; tu ne soupçonnes pas même qu'on puisse penser mal, toi! Mais elle est si riche cette Jeanne! elle peut croire que nous brigüons son héritage...

—Oh! non, s'écria Blanche indignée, elle ne peut supposer une telle infamie! elle nous connaît, cependant.

—La fortune et le monde gâtent les meilleurs, soupira-t-il; ils inspirent la défiance et enlèvent la foi aux nobles sentiments.

—Alors, ne devenons jamais riches, fit la jeune femme avec une pointe de malice, en versant une tasse de café à son mari.

Celui-ci la couvait d'un regard plein d'amour infini.

—Oh! toi, toi, dit-il, tu vauz tous les millions de la terre. Qu'ai-je fait, mon Dieu pour mériter tant de bonheur?

Puis, Mlle Bébé fit son entrée en suçant son pouce, nourriture peu substantielle

qu'on remplaça par une petite soupe au lait.

Ensuite, ce fut une partie folle de rires et de jeux avec la mignonne, pendant laquelle les moustaches du papa subirent de rudes assauts.

—Jeanne ne viendra pas avant quatre ou cinq heures, dit tout à coup Blanche qui aidait la bonne à enlever le couvert.

—Je ne le pense pas.

—Alors, je vais habiller Bébé pendant que Claudine déjeune à son tour, et, comme il fait un temps magnifique, nous t'accompagnerons à ton bureau. Que dis-tu de cette petite fête?

—Je dis que toutes les idées sont exquises et qu'il faut que je t'embrasse pour la peine. Maintenant, vite ton chapeau et celui de Bébé,

—Une minute! je dois mettre un peu d'ordre par ici; si je laisse tout à faire à cette pauvre Claudine, elle succombera sous le poids du travail.

Gaston soupira et regarda sa femme aller et venir, svelte, légère, radieuse, à travers la salle à manger.

—A quoi penses-tu, rêveur? lui demanda-t-elle, riieuse en le voyant songeur.

—Je pense, dit-il, que tu n'es pas faite pour accomplir toutes ces besognes qui incombent à une domestique, et que je souffre de voir ces jolies mains délicates te servir elles-mêmes.

—Je ne m'en plains pas; je suis femme de ménage dans l'âme; et tu sais bien qu'en dehors de ces occupations vulgaires et des soins à donner à Bébé, je puis encore faire de la musique et cultiver ma voix. Ecoute, nous aurions tort de murmurer: le bon Dieu nous a fait la part belle et je l'en remercie tous les jours.

—Je me dis souvent, poursuivit Gaston qui mettait ses gants, que la fortune de

l'oncle Salvator aurait dû t'échoir: tu en aurais mièux usé que ta cousine.

—Et nous n'aurions peut-être pas été si heureux! riposta gaiement Blanche qui prit sa petite fille et la lui mit dans les bras.

—Tiens, garde Bébé pendant que je m'habille, je ne serai pas longue.

La promenade terminée, Mme Méricc rentra, fit dormir l'enfant et se mit au piano; son mari tenait beaucoup à ce qu'elle conservât son talent de musicienne et sa voix magnifique; aussi, plus pour le satisfaire que par vanité propre, elle passait rarement un jour sans étude.

C'est dans cette occupation que la trouva Mlle Morris entre cinq et six heures.

Chaque fois que Jeanne franchissait le seuil de ce petit logis bien chaud et joyeux, un serrement de coeur la prenait, et elle se disait:

—Si j'avais voulu, moi aussi j'aurais ma place dans cet intérieur paisible et heureux; Blanche et Gaston m'appelleraient leur soeur, l'enfant: marraine, et je les gâterais tous follement. Je ne pleurerais pas sur ma solitude et ne serais pas réduite à épouser sans amour un homme dont l'affection silencieuse me fait pitié.

Blanche vint à elle et l'embrassa tendrement.

—Tu nous restes à dîner? dit-elle; un pauvre dîner bourgeois, mais je mets la main à la pâte, et Gaston dit qu'avec le temps je deviendrai bonne cuisinière.

—Tu cuisines, toi? fit Jeanne étonnée.

—Dame! il le faut bien: Claudine est surchargée d'ouvrage; tu ne sais pas combien cela occupe un petit enfant; et mademoiselle ma fille est très exigeante. Veux-tu la voir?

—Oui, répondit avec empressement Mlle Morris, qui se sentait mal à l'aise à voir,

au milieu de sa pauvreté, celle qu'elle aurait dû faire riche.

Blanche apporta sa fille qu'elle mit sur les genoux de Jeanne, puis, elle prit son ouvrage.

—Tu permets? dit-elle, je ne reste jamais oisive, et j'ai toujours à faire. Bébé use tant!

—Quoi! tu confectionnes toi-même les robes de ton enfant?

—Et c'est une grande économie, je t'assure. Mais parlons plutôt de toi. Ainsi tu te maries?

—Je me marie, oui.

—Comme tu dis cela! sans enthousiasme, sans joie.

—Il faut finir par faire comme tout le monde. Oh! je serai très heureuse va! Mon futur n'a pas de fortune, mais j'en ai assez pour deux; il est noble de coeur comme de nom...

—Crois-tu? fit Blanche presque malgré elle.

Mlle Morris leva les sourcils d'un air étonné.

—Que veux-tu dire? Est-ce que tu connais M. de Tyle?

—Mais non, mais mon mari, oui.

—Et comment le juge-t-il donc? demanda Jeanne d'un ton agressif.

—Ecoute, dit Blanche en posant son ouvrage sur la table, Gaston va rentrer: il te dira lui-même ce qu'il pense du vicomte de Tyle et se joindra à moi pour te conjurer de ne pas épouser cet homme. En attendant, parlons d'autre chose, veux-tu?

—Soit, répondit Jeanne qui se mit à jouer avec Bébé et à la faire gazouiller; mais, de ce moment, elle se sentit mal à l'aise et son front s'assombrit.

Bébé était une adorable petite fille qui avait pris à sa mère son teint de lait et ses traits délicats; à son père ses yeux bril-

lants et son beau sourire.

Gaston Méricie rentra de bonne heure ce jour-là, sachant qu'il trouverait Mlle Morris à la maison.

A la prière de sa femme, qui croyait de son devoir d'avertir Jeanne, il dit à celle-ci ce qu'il savait du vicomte, avec plus de formes, toutefois, qu'il n'en avait mis, le matin même, en détaillant à Blanche les imperfections du beau Raoul.

Mais, ainsi qu'il s'y attendait, sa petite harangue laissa froide la jeune fiancée.

—On a quelquefois des rancunes personnelles contre les uns et les autres, dit-elle en se levant. Vous me permettez, mon cher Gaston, tout en vous remerciant de l'intérêt que vous portez à mon avenir, de ne pas me fier à votre seul jugement qui me paraît un peu outré, un peu sévère; j'irai à plus amples informations; d'ailleurs, je n'ignore pas que le vicomte a été assez mauvais sujet; il n'est pas le seul, et, si j'en crois mes yeux, on n'est pas plus méchant mari ensuite.

Ceci fut dit sur un ton mi-léger, mi-ironique; Méricie s'inclina, sa femme tendit la main à Jeanne qui la serra froidement, et Mlle Morris s'éloigna, emportant dans son cœur une nouvelle amertume.

—Allons, se dit-elle en remontant dans son coupé qui la ramenait rue de la Paix où son fiancé allait venir faire sa cour, ils sont hélas! tous les mêmes: jaloux et intéressés... Pourquoi les Méricie en veulent-ils à Raoul de Tyle? parce que je l'épouse et que, l'épousant, ma fortune... Mais vraiment un tel calcul m'étonne trop de leur part, et puis... je n'ai pas le droit de les juger, moi!

## XV

—Adieu, ma chère, je vous laisse à vos plaisirs, à vos amies, à vos chiffons, et je

vais à mes affaires. A ce soir.

Ce disant, et sans daigner jeter un regard à sa femme, Raoul de Tyle se dirigea vers le vestibule où, peu après, on entend sa voix grondeuse gourmander les domestiques parce qu'on n'a pas attelé assez vite à son gré.

Demeurée seule, et dès qu'elle a perçu le bruit des roues du coupé grinçant sur le sol de la cour, Jeanne de Tyle crispe ses mains avec découragement, avec désespoir.

—Je le hais, je le hais! murmura-t-elle, depuis un an et demi que nous sommes unis il ne m'a pas donné une heure de satisfaction: brutal, avide, égoïste, vaniteux et sot, voilà ce qu'il est. Il ne m'a jamais aimée, l'hypocrite, et c'est une infâme comédie que celle qu'ils m'ont jouée avant de demander ma main. La mère et le fils se valent, et je déteste jusqu'au nom qu'ils portent, qui est mon nom pourtant et celui de mon fils!... Mon fils!... Je sens que je l'aimerais tant s'il n'avait pour père cet homme maudit, pauvre petit! ce n'est pas sa faute, pourtant, et il n'a pas demandé de venir au monde... J'ai peur que Dieu ne me punisse en me le reprenant: il est si délicat, le cher mignon!

Jeanne soupira, puis, se levant, elle passa dans la chambre voisine, celle du bébé.

Le pauvre petit être ne dormait pas, mais, comme les enfants chétifs et malades il ne criait pas, ne bougeait pas, ne demandait pas à jouer; les yeux grands ouverts, il semblait poursuivre dans le vague de l'espace quelque rêve incompréhensible ébauché en dormant.

—Mon chéri, murmura la mère.

Il tourna lentement ses larges prunelles sérieuses vers la figure qui se penchait sur son petit lit, et un demi-sourire effleura sa lèvre pâle.

Elle essaya de l'amuser, de le faire ri-

re; mais celles qui pleurent ne savent pas soutenir longtemps cet effort; et puis, l'enfant n'était pas gai.

—Il ne prend pas assez l'air, se dit la pauvre femme, il faut qu'il sorte.

Elle sonna et fit habiller le bébé qu'une nourrice magnifiquement "harnachée," emporta en groggelant; elle eût préféré rester à la maison à jaser avec les autres domestiques.

Seule de nouveau, Mme de Tyle se mit à repasser dans son esprit les dix-huit mois qui s'étaient écoulés depuis son mariage.

Ah! oui, elle pouvait pleurer, la malheureuse femme!... Ah! s'ils savaient ceux qui l'enviaient, ce que son cœur renfermait de rancunes, de craintes, de souvenirs douloureux!...

L'appartement qu'elle habitait montrait un luxe inouï; ses toilettes étaient citées pour leur bon goût et leur élégance; ses écuries se peuplaient de chevaux admirables; sa table était recherchée, son salon bien fréquenté; et de plus, après dix mois d'une union qui semblait heureuse, elle avait mis au monde un fils, enfant débile et souffrant.

Hélas! pourtant, si elle avait su!...

Le soir même de ses nocés, son mari l'avait presque rudoyée pour un objet fragile et coûteux qu'elle avait laissé choir sur le tapis. Etonnée elle ne s'était pas défendue se disant que la fatigue de la journée avait sans doute causé cet accès de vivacité; mais les caresses de Raoul lui semblèrent brutales, ses paroles dénuées de respect et de véritable tendresse. Bientôt, ce caractère égoïste et frivole jeta tout masque, et Jeanne recula d'horreur devant cette découverte.

Comme elle n'était pas de celles qui courbent le front et souffrent en silence,

elle se redressa, offensée, méprisante, folle de honte et de colère.

Elle tombait de haut; cette chute mortelle la brisait sans la mater: elle résolut de tenir tête au misérable qui l'avait trompée. Elle se sentit devenir mère et n'en éprouva aucune joie. Il y avait dans sa vie un autre but: se venger de Raoul de Tyle et de la vicomtesse.

Pour celle-ci, ce ne fut pas difficile: il suffisait de l'éloigner simplement, comme une bête malfaisante et inutile.

Elle résista d'abord et prétendit s'imposer de force dans la maison de son fils; mais Jeanne lui fit entendre que cette maison étant sienne avant tout, elle voulait y être maîtresse souveraine: la dame comprit qu'il fallait cesser la lutte; cette "petite bourgeoise" ne se laisserait pas mener comme elle l'avait espéré.

Alors Mme de Tyle se plaignit amèrement à ses bonnes amies des procédés de sa belle-fille; allez donc marier vos fils pour être ensuite chassée de chez eux. Par malheur, les "bonnes amies" la connaissaient assez pour s'apitoyer tout haut sur son sort et pour approuver tout bas la bru énergique et résolue.

Quant à Jeanne, peu lui importaient les calomnies et les commérages de cette femme qu'elle méprisait.

Raoul, lui, essaya faiblement de soutenir sa mère; mais, fatigué d'une lutte qui ne le concernait pas directement, il laissa aller les choses; il avait bien d'autres chiens à fouetter, vraiment! Il aimait les chevaux, les soupers fins, le jeu et beaucoup de femmes à la fois, sauf la sienne.

Afin de se livrer sans contrainte au plaisir, dès les premiers mois de son mariage il donna sa démission à l'armée, en dépit de Jeanne qui, indignée, lui reprochait sa paresse et sa lâcheté.

Il y avait cependant une ombre à la félicité de l'ex-capitaine de dragons : le contrat avait été fait sous le régime dotal et non sous celui de la communauté ; mais, à ce moment encore Raoul de Tyle ignorait la fermeté de Jeanne Morris, et il se disait :

—Qu'importe ! cette fortune m'appartient quand même ; la petite est folle de moi et ne me refusera rien ; c'est moi qui tiendrai la caisse.

Illusion pure ! Jeanne, d'une nature généreuse, avait commencé, en effet, par garnir largement la bourse conjugale ; mais voyant que cette bourse était sans fond, et devinant où passaient tant de billets de banque, elle mit une sourdine à sa libéralité. De là, mille querelles, mille agaceries que la jeune femme n'ayant pas su prendre en patience, l'on vit dégénérer en scènes froides mais sérieuses.

L'abîme se creusait irrémédiablement entre les deux époux, et l'arrivée du petit Raoul, l'ange souffreteux, ne les rapprocha même pas.

Le vicomte, dans sa naïveté de fat, s'était figuré que sa femme serait en perpétuelle admiration devant lui ; aussi fut-il outré et stupéfait de voir qu'il n'en était rien.

Enfin, pourvu qu'il eût assez d'argent pour s'amuser encore, s'amuser toujours, il ne demandait rien de plus et feignait de ne pas s'apercevoir du mépris dont l'écrasait Jeanne.

Maintenant, l'héritière de feu Salvator pensait beaucoup plus souvent qu'autrefois au bon petit ménage de la rue Joubert. Elle leur envoyait leur bonheur, leur vie modeste et laborieuse, à ces deux époux unis jusqu'à ne faire qu'un.

Elle leur en voulait, maintenant, de ne pas venir à elle, de la négliger juste à

l'heure où elle avait besoin de consolation. —M'ont-ils donc oubliée, ô mon Dieu ? soupira-t-elle parfois, tandis que son esprit s'envolait vers eux.

Non, ils ne l'oubliaient pas ; seulement ils avaient désapprouvé son union avec Raoul de Tyle ; de plus, Gaston, nature franche et fière, se sentait une si violente antipathie à l'égard du vicomte, qu'il lui eût fallu faire un trop grand effort pour serrer cette main déloyale.

Il préférait s'abstenir.

Ensuite, les Mériec croyaient Jeanne heureuse ; s'ils avaient appris le contraire, ils auraient couru à elle et l'eussent consolée et soutenue.

Enfin, cette dernière année leur avait apporté un surcroît de charge et d'occupations : deux amours de jumeaux étaient venus s'ajouter à Mlle Bébé, et, si on les avait accueillis avec transport, du moins fallait-il travailler double, afin de pourvoir à ces chères petites existences.

Blanche et Gaston n'étaient pas de ces époux égoïstes et mauvais chrétiens qu'un seul berceau satisfait, et qui disent ensuite avec un sang-froid presque cynique :

—Nous n'aurons pas d'autre enfant ; un suffit ; les fortunes ne sont plus assez grandes pour se morceler.

Les Mériec en avaient trois, trois charmantes têtes d'anges blonds et rieurs qui se disputaient leurs baisers, et ils comptaient bien voir s'augmenter le petit troupeau ; la Providence se chargerait de sa subsistance.

Seulement, Blanche avait été longue à se remettre ; deux nourrices devenaient urgentes pendant un an ; et, quoique Gaston eût obtenu de l'avancement depuis son mariage, sa place suffisait tout juste aux besoins du petit ménage.

Jeanne, à son tour, ignorait cet état de

choses; sans cela elle serait venue en aide bien vite à ses cousins et, qui sait... elle aurait peut-être réparé sa négligence passée...

Mais elle ne pensait plus à la fortune, la pauvre vicomtesse, cette grosse fortune qui lui pesait aujourd'hui si lourdement sur les épaules.

Un jour, par la chaleur accablante de juillet, elle se promenait dans la campagne, comme pour mater, à force de fatigue physique, les révoltes de son coeur et de son esprit; elle demanda une tasse de lait dans une misérable chaumière où une vieille femme gardait une jeune fille poitrinaire dont la maladie semblait fort avancée.

Elle s'assit un instant, sur l'invitation de la paysanne, et l'interrogea sur sa vie et ses besoins qui devaient être nombreux, à en juger par l'aspect misérable du logis.

Comme la vieille femme se plaignait amèrement du malheur des indigents, la vicomtesse l'interrompit, et, avec un long soupir:

— Ah! pauvre femme! vous vous figurez comme toutes vos pareilles, que l'argent fait le bonheur. Tenez, j'ai été un certain temps sans avoir de fortune, moi non plus, et avec la perspective de gagner ma vie; depuis que je suis millionnaire, je n'ai pas eu une heure de joie; ma gaieté s'est envolée, mon bon sommeil enfui, et j'en suis réduite aujourd'hui à envier votre sort, à vous autres malheureux que l'on satisfait avec quelques pièces d'or parce que vous vous contentez de peu.

— Ah! Madame, ne dites pas cela! s'écria la paysanne. Si les riches savaient ce que nous souffrons, ils ne parleraient pas comme vous le faites. Seulement, nous ne nous plaignons pas toujours, et alors on dit: "Les pauvres s'habituent à souffrir,

on se fait à tout; ils ne s'aperçoivent pas de ce qui leur manque." Et puis, on nous trouve envieux dès que nous les jalouons un peu! N'est-ce pas tout naturel? Etant toute petite fille, je me rappelle m'être indignée contre une jeune demoiselle qui comblait son chien de sucreries; et nous mangions du pain sec! nous envions même la nourriture de l'animal.

"Mais tout cela n'est rien, madame, à côté de notre torture quand nous voyons mourir à petit feu nos enfants et que nous ne pouvons les soulager."

"Vous autres riches, si votre demoiselle est malade, vous voyagez, vous l'emmenez dans le midi, au grand air, au soleil; vous avez des mets délicats et variés pour tenter son appétit, des boissons fortifiantes pour la ranimer; vous avez les moyens de la distraire, de la tromper même sur son état, et, s'il vous arrive de la perdre, au moins avez-vous la consolation de vous dire que rien ne lui a manqué et qu'elle s'est endormie dans un bon nid bien doux.

"Nous, souvent entassés plusieurs dans la misérable chambre, nous laissons voir notre inquiétude, nous lui mesurons l'air ou la chaleur, et elle sait que chaque goutte de vin qu'elle boit est un peu de pain enlevé au père et aux frères qui travaillent."

Jeanne de Tyle écoutait cette plainte; et, trop intelligente pour ne pas la trouver juste elle comparait en elle-même son existence à celle de la paysanne; cette femme avait vu des jours plus heureux, et elle avait reçu quelque éducation; elle ne se plaignait pas avec aigreur ni grossièreté, mais seulement pour relever ce que la vicomtesse avait laissé échapper dans un soupir: "Nous, riches et gens du monde, nous envions parfois votre sort, car nous avons aussi nos chagrins cuisants."

Le jour même, un domestique du château de Tyle apportait à la petite poitrine de la part de sa maîtresse, une provision de vin d'Espagne et toutes sortes de douceurs.

Jeanne revint à la chaumière et, plusieurs fois même, elle y amena son petit garçon maladif et pâlot.

Ainsi, la vieille pasanne put voir que ni soins ni argent ne rendraient la santé à ce pauvre ange qui semblait n'avoir qu'un pied sur la terre.

A la fin de l'été, Mme de Tyle lui offrit d'envoyer la malade à ses frais dans le midi, où un hiver au soleil pourrait, sinon la guérir, du moins prolonger ses jours.

La grand'mère accepta avec une joie sauvage, et la jeune fille sourit à cette délicieuse perspective. Mais hélas! elle n'eut que le temps de jouir par avance, par l'esprit, de ce bonheur si souvent rêvé. Le premier souffle d'automne emporta la petite phtisique, et Jeanne de Tyle ne put que consoler de son mieux les parents désespérés.

Elle se chargea des frais de l'enterrement qu'elle voulut suivre en personne.

Au retour de la triste cérémonie, comme elle regardait dormir son fils et remarquait avec effroi la pâleur et la maigreur de ce pauvre petit visage, elle murmura douloureusement:

—Pourvu que Dieu ne me châtie pas dans mon enfant, Lui qui m'a déjà châtiée comme épouse, comme femme et comme soeur!!

## XV

La querelle avait débuté à propos d'argent; Jeanne, toujours maîtresse de sa fortune, venait de refuser une nouvelle somme à son mari; non qu'elle craignit

de voir diminuer trop vite son revenu; ah! que lui importaient maintenant ses richesses, ses toilettes, tout ce luxe qu'elle avait aimé un instant! Mais il lui répugnait de voir passer en des mains impures et prodiguer par un fat égoïste, l'or qui eût dû enrichir la pauvre Blanche; et puis, il lui plaisait fort de vexer cet homme cupide qui l'avait épousée dans le but de mener la vie à grandes guides, dans le but unique d'être riche.

Elle cherchait les occasions de le contrarier, de l'irriter, de l'humilier; car Jeanne Morris, la gentille et pétulante compagne d'autrefois de Blanche Falcon et du vieux Salvator, n'était pas une sainte, ni un ange de résignation et de douceur; loin de là: depuis qu'elle avait fait un faux pas dans la vie, depuis qu'elle avait failli à l'amitié, elle semblait se rendre mauvaise à plaisir et faire payer aux autres le remords qui l'accablait.

C'est ainsi qu'elle tenait tête à son mari, souriant de le voir vaincu, rageur et impuissant.

Impuissant, oui, mais il savait se venger, lui aussi: il tourmentait, dans sa main crispée, le manche flexible de sa cravache. Exaspéré un instant, poussé à bout par l'obstination froide et méprisante de sa femme, il leva le bras comme pour frapper; mais elle le regarda fixement, et, devant ce regard, honteux, craintif, il n'osa...

Seulement, un domestique qui entrait au même moment, pour apporter un plateau et des cigares avait vu le geste... Cela avait suffi. Jeanne de Tyle insultée, menacée par son mari, pouvait désormais amener au tribunal un témoin; il y avait longtemps qu'elle aspirait à la séparation d'avec cet époux infidèle, tyrannique, brutal.

Que lui importait d'attirer sur elle, sur son nom les yeux du public? de mêler même à cette affaire des subalternes qui viendraient déposer contre le vicomte!

Le monde connaissait déjà assez ce dernier: on le méprisait, maintenant qu'on n'ignorait plus sa vilénie.

Quant aux serviteurs, n'étaient-ils pas les témoins journaliers de scènes désolantes? ne savaient-ils pas l'indifférence de leur maître pour madame, l'abandon, dans lequel il la laissait... et tout le reste?

Jeanne ne voulait pas qu'on la plaignît; elle ne voulait pas être une de ces épouses délaissées, que l'on voit passer dans la rue, mornes, accablées, et dont on dit: "En voilà une que son mari rend bien malheureuse et qui est trop bonne de le supporter sans révolte."

Jeanne Morris n'avait jamais aimé réellement Raoul de Tyle; elle avait un instant pris pour de l'amour ce qui n'en était pas, et, dès qu'elle vit clair en ce misérable, elle se promit de ne pas enchaîner éternellement sa vie à la sienne.

La séparation fut prononcée aussitôt que ce devint possible, après les procès et jugements indispensables.

Jeanne se sentit comme rajeunie, comme soulagée d'un poids énorme, dès que son indépendance lui fut rendue; elle gardait son fils et sa fortune, et se délivrait d'un despote insupportable: que pouvait-elle désirer de plus?

Soucieuse du décorum et de la conservation de sa dignité, elle saurait se conduire ainsi que se conduit la femme séparée et innocente; elle s'éloignerait du monde et ne s'occuperait plus que de son fils dont la santé lui causait de sérieuses inquiétudes.

Comme on touchait à l'hiver, et pour échapper autant à la curiosité de ses amis

qu'aux supplications superflues du vicomte désolé autant que furieux d'avoir perdu, non sa compagne, mais les revenus qui assuraient sa subsistance et ses plaisirs, Jeanne partit pour le midi avec le petit Raoul.

En route, il lui prit fantaisie de visiter le triste logement de la rue de Castries; c'était comme une sorte de pèlerinage qu'elle voulait faire dans le passé; d'ailleurs, afin de ne pas fatiguer l'enfant, on devait coucher une nuit à Lyon et rompre ainsi la longueur du trajet.

Le matin donc, laissant à l'hôtel la femme de chambre et la bonne du Bébé, elle leur ordonna de promener le petit garçon pendant qu'elle ferait quelques courses.

Mais Raoul, s'attachant à elle, lui cria avec cette persistance obstinée des enfants malades et gâtés:

—Mère, emmener Bébé, emmener Bébé.

Dès qu'il pleurait, le pauvre petit était pris d'une toux rauque qui ressemblait à un râle dans sa poitrine creuse; aussi, évitait-on de le contrarier.

—Qu'il vienne! dit donc Mme de Tyle, avec quelque impatience. Habillez-le vite, Cyprienne, et suivez-moi.

Ce fut avec une émotion mêlée de crainte que Jeanne pénétra dans l'austère demeure où s'était écoulée une partie de sa jeunesse.

Arrivée dans le salon où nous avons vu se réunir les héritiers du vieux Salvator, elle se laissa tomber dans un fauteuil et songea; tandis que Cyprienne ouvrait les volets, aéraït l'appartement, et que le petit Raoul, qui marchait seul depuis plus d'un an, regardait et touchait avec curiosité les vieux meubles ternis et poussiéreux.

Hélas! qu'elle était jeune, innocente et naïve, la petite Jeanne qui folâtrait, in-

souciante, dans le maussade logis, en dépit des gronderies du grand'oncle auquel elle savait parfois arracher un sourire!

Que de choses s'étaient passées depuis l'heure où elle avait franchi ce seuil pour ne plus y revenir de cinq années! elle partait, avide de voir de l'inconnu et surtout de jouir de cet or qui lui appartenait, mais que le devoir et l'amitié lui ordonnaient de partager avec sa soeur.

En avait-elle réellement joui?

Mon Dieu non, la satiété était vite arrivée; et, avec la même satiété, elle avait eu le remords, l'inquiétude, l'insomnie; souffert de la jalousie, de l'amour incompris, de la fausseté du monde; puis, elle avait perdu ses amis, lié sa vie à celle d'un misérable, et enfin brisé à jamais son avenir.

Elle ne s'estimait plus, elle n'avait plus pour elle-même que de la pitié et du dégoût.

Comme elle était arrivée rue de Castries depuis un quart d'heure à peine, une mendicante sonna à la porte, implorant la charité pour elle et pour l'enfant à demi nu qu'elle portait.

Mme de Tyle lui remit quelques pièces de monnaie, puis, avisant le baby qui grelottait sous un mauvais châle troué.

—Attendez, dit-elle à la femme, j'ai peut-être ici quelque peu de linge hors de service dont vous pourrez tirer parti pour votre petit garçon.

Reconnaissante, la mendicante entra et s'assit sur une banquette dans l'antichambre.

Jeanne de Tyle courut à l'armoire aux chiffons dont elle trouva facilement la clef, et fit un paquet de vieux vêtements.

Quand elle eut congédié la pauvre pénétrée de gratitude, la jeune femme se mit à la recherche de Raoul qu'elle décou-

vrit, par terre, jouant avec des lambeaux d'étoffe et des livres usés, qu'il avait pris dans l'armoire demeurée ouverte.

Elle avisa, parmi ces chiffons dépareillés, une enveloppe cachetée, un peu ternie par la poussière; elle s'en saisit vivement et lut la suscription:

“Ceci est mon testament.”

—Bon! pensa-t-elle, voici sans doute, un double de l'acte qui m'a rendu la légataire presque universelle des biens de mon oncle. Néanmoins, je n'ai pas le droit de l'ouvrir; je l'enverrai à M. Apis le plus tôt possible.

Pensive, elle glissa l'enveloppe dans sa poche et appela la bonne de Raoul pour mettre un peu d'ordre dans la pièce et laver les mains du petit garçon salies par la poussière.

Comme Cyprienne obéissait, un cri terrible retentit derrière elle; épouvantée, Mme de Tyle se retourna et vit son fils entouré de flammes.

Tout en triant les vêtements destinés à la pauvre, la jeune femme avait brûlé à la bougie posée sur une chaise, une ou deux vieilles lettres trouvées dans la poche d'une jaquette; Raoul trouva ce jeu très amusant, et, désireux d'imiter sa mère, à son tour, saisissant une image toute froissée qu'on lui avait donnée pour se distraire, il la présenta à la flamme de la bougie pendant que sa maman s'absorbait dans ses réflexions.

Mais le feu avait gagné les habits du petit imprudent; vêtu de dentelles fines et d'étoffes souples, il fut bientôt environné de flammes et se sentit cruellement brûlé.

Se précipiter sur son fils et le rouler dans sa robe fut le premier mouvement de Jeanne; aussi, quand la bonne se précipita à son tour, le petit garçon ne flambait plus: seulement, la terreur jointe à la

douleur physique le plongeait dans un évanouissement dangereux.

Appelé en hâte, le médecin fit un pansement immédiat et commanda le plus grand repos; il semblait craindre moins le mal causé par les brûlures que l'ébranlement nerveux occasionné par la frayeur au pauvre bébé.

Il fallut s'installer tant bien que mal dans la vieille maison du grand'oncle Salvator, et, pendant une semaine, Jeanne ne quitta ni jour ni nuit le cher petit malade.

Hélas! peu à peu les plaies se fermaient, les cicatrices mêmes s'effaçaient graduellement, mais les forces ne revenaient pas, et le mignon demeurait sans cesse dans un état d'abattement plus inquiétant que les pleurs et les cris arrachés par la souffrance.

Au bout de quinze jours, le docteur permit à la jeune mère de reprendre son voyage; il craignait maintenant pour la frêle poitrine de l'enfant, et l'hiver s'annonçait très rigoureux.

Lorsque Jeanne, frissonnant au souvenir du danger mortel qu'avait couru son fils, quitta la maison de la rue de Castries pour se rendre à Menton, elle n'avait pas eu l'occasion de rentrer dans la chambre de débarras; aussi vu la gravité des circonstances, ne pensa-t-elle plus à l'enveloppe cachetée qu'elle y avait trouvée, et qui demeurait dans la poche de sa robe de voyage; désormais, l'armoire aux chiffons restait béante avec ses rayons dépouillés; elle ne gardait plus de secrets.

Jeanne fit le trajet de Lyon à Marseille, puis à Menton, avec un vêtement moins chaud que celui dont elle s'était couverte pour venir de Paris à Lyon; le second testament du vieux Salvator fut donc oublié encore quelques semaines, enfermé

dans une poche au fond d'une malle: Mme de Tyle n'avait plus de pensée que pour son fils, son pauvre petit Raoul, désormais unique but de sa vie.

## XVII

Ceux qui la voyaient passer l'après-midi sur la plage, poussant elle-même la petite voiture où son enfant était couché, pâle et souffrant, se disaient en hochant la tête:

— Cette pauvre vicomtesse! elle n'a pas de chance: point de mari puisque la loi les a désunis, et bientôt plus de fils, car le pauvret s'en va de jour en jour.

— Bah! elle est si riche, elle se consolera avec son or: c'était jadis une fameuse mondaine que Jeanne de Tyle.

— Jadis oui, mais aujourd'hui, elle n'a pas la figure d'une femme que la fortune console; regardez-la: est-elle assez pâle, assez triste, assez sombre?

— On dit que du temps où elle vivait avec le vicomte, elle n'avait pas un caractère commode, et ce pauvre Raoul avait assez de peine à lui faire desserrer les cordons de sa bourse.

— Je ne me fierais pas beaucoup aux rapports du vicomte, moi, mon cher; s'il est un menteur au monde, c'est bien lui.

— N'empêche que je me figure qu'ils ont chacun ce qu'ils méritent; ils n'avaient qu'à ne pas se marier, voilà tout, car ils ne se convenaient pas du tout. Mais voilà: elle a voulu épouser un titre, lui une fortune.

C'est ainsi que, dans le monde, on arrangeait la pauvre Jeanne Morris; il est à croire que si elle eût été jolie, on eût parlé d'elle moins désavantageusement. D'ailleurs, elle devinait l'opinion d'autrui et ne s'en inquiétait guère; elle vivait à

sa guise et ne se gênait pas pour témoigner son dédain à ceux qu'elle se savait hostiles. Rien ne donne de l'aplomb comme de se sentir un capital solidement établi, et Jeanne savait distinguer ceux qui la flattaient pour son argent, de ceux, en petit nombre hélas! qui lui manifestaient une pitié sincère.

C'étaient plutôt les femmes les marmes, qui agissaient ainsi, car elles présentaient que le pauvre petit Raoul ne tarderait pas à retourner au pays des anges, et elles le gâtaient et le choyaient à l'envi.

En toutes autres circonstances, Jeanne eût trouvé très douce la vie qu'elle menait là; elle était indépendante et respectée; elle avait loué à Menton un joli chalet dominant la mer, et pouvait installer plusieurs fois par jour son malade sur le sol velouté de mousse, au beau soleil du midi.

Mais tant d'amertume présidait à son existence de chaque instant! elle se sentait si seule, si abandonnée! Sa position de femme séparée, position toujours fautive et gênante, lui était souvent une source de désagréments; ensuite le silence obstiné des Mériec à son égard la froissait et la navrait; enfin, elle voyait son petit garçon se mourir lentement sous ses yeux, sans que tout son or pût même le soulager.

Le pauvre mignon avait guéri tout à fait de ses brûlures, mais la commotion, trop violente pour ce corps débile, avait accéléré les progrès de la maladie qui le consumait déjà.

Souvent, le soir, tandis qu'il dormait, tandis qu'on n'entendait d'autre bruit dans le chalet que la plainte monotone de la mer et le crépitement du grand feu flambant dans la haute cheminée, Jeanne, assise au salon, songeait aux absents, à

ces amis d'autrefois qu'elle croyait heureux dans leur médiocrité, et qu'elle accusait secrètement de ne l'avoir pas même consolée en apprenant quelle était malheureuse au point de rompre avec son mari.

Elle se les représentait, joyeux, toujours aussi aimants l'un pour l'autre, réunis le soir dans le petit salon tranquille; sous l'abat-jour gai de la lampe, leurs beaux petits anges, vifs et bien portants, autour d'eux; Blanche cousait ou bien s'asseyait au piano pour faire entendre sa belle voix chaude et sympathique, tandis que Gaston lisait.

Pauvre Jeanne! elle se figurait cela! elle comparait son mal à la félicité supposée d'autrui, et elle se plaignait amèrement. Elle n'était pas guérie encore de ses défauts de rancune jalouse et de révolte incessante; elle n'était pas de ces riches soumis qui remercient Dieu de la douceur de la vie et qui regardent au-dessus d'eux pour supporter mieux les chagrins quotidiens.

Aussi, ce Dieu qu'elle avait offensé et presque oublié, pouvait-il la châtier rudement; mais non: dans sa bonté divine, il préféra la ramener au devoir par quelques gouttes de bonheur, plus doucement senti après l'épreuve.

Un soir de mars, le petit Raoul fut si malade que Jeanne eut la pitié d'appeler son père auprès de lui.

Certes le vicomte de Tyle n'aimait pas son fils comme les autres pères aiment leurs enfants; néanmoins, une fibre de son coeur remua quand il embrassa le pauvre bébé pâli et amaigri.

Dans les quelques heures où Jeanne se rencontra au chevet du petit malade avec son mari, elle put constater avec stupeur le changement qui s'était produit en lui: c'é-

tait plus un vieillard qu'un homme dans la force de l'âge; sa taille, dont il était si fier jadis, se voûtait chaque jour davantage; ses cheveux grisonnaient, sa lèvre pendait, parfois son oeil devenait hagard.

Jeanne savait bien que ni le chagrin de l'avoir quittée, ni la maladie de Raoul n'avait pu produire ce résultat; elle reconnaissait sur ce visage autrefois si beau, la griffe indélébile de la débauche.

En effet, déçu dans ses rêves de fortune, navré de voir lui échapper les millions de sa femme, le vicomte s'était tourné du côté du jeu à outrance, pour demander aux hasards de la roulette ce que le mariage lui avait refusé.

Mais la plupart du temps, réduit aux derniers expédients, il s'était mis à boire de l'absinthe pour calmer ses angoisses de joueur; de cette manière-là on va vite, et le malheureux avait vécu dix années en quelques mois.

Jeanne eut encore pitié de lui et lui donna une somme assez importante que vu la proximité du lieu il s'empressa d'aller dévorer à Monaco.

Découragée, et comprenant qu'elle ne pourrait jamais relever cet être dégradé qui n'avait jamais eu en toute sa vie un sentiment élevé, une noble pensée, Jeanne détourna son esprit de cet être indigne et continua à se dévouer à son fils dont la vie demeurerait comme suspendue à un fil.

Et voilà qu'à la fin de l'hiver, elle apprit que le vicomte Raoul de Tyle venait de succomber dans un accès d'alcoolisme; la mort, même, avait été si prompte, qu'elle ne put qu'assister aux funérailles, fort simples d'ailleurs, qui réunirent bien peu d'amis derrière le cercueil du défunt.

Cette perte laissa la jeune veuve presque froide, car elle ne gardait aucun souvenir heureux de l'époux infidèle et nul.

Elle se borna donc à prendre le deuil que comportait son état et à le faire prendre à son fils; puis elle fit dire des messes pour le défunt; or, nous savons que le pauvre Raoul de Tyle devait avoir grand besoin de prières, dans l'autre monde.

Puis, elle accourut bien vite retrouver son poste auprès de son enfant chéri, qui, heureusement confié aux mains dévouées d'une garde-malade religieuse et d'une servante fidèle, n'avait pas physiquement souffert de son absence.

Même, il s'était fait un ami; un ami un peu âgé, il est vrai, mais le petit garçon le préférait mille fois aux camarades bruyants et étourdis qui le fatiguaient sans l'amuser.

Jacques Lothérain était un aimable savant, modeste et célèbre tout ensemble, ce qui est plus rare, au sourire affable et franc, au front dégarni par le travail intellectuel, mais aux traits demeurés beaux en dépit de vingt années de voyage sous tous les ciels et sur tous les océans.

Ennemi, lui aussi, des lieux pleins de bruit et de foule, il recherchait, sinon la solitude, du moins les coins ombreux et tranquilles.

D'un caractère timide et réservé, il se liait difficilement avec ses compagnons d'hôtel ou de plage qu'attiraient le nom connu et la distinction du savant; mais, ainsi que toutes les âmes simples et bonnes, il aimait les enfants; de fréquentes rencontres avec le petit Raoul le portèrent à s'intéresser au bébé maladif et intelligent qui ne jouait pas souvent et que rien ne semblait distraire.

De son côté, le petit garçon s'habitua à trouver sur son chemin cet homme au regard pensif, mais affectueux, et il lui fit les premières avances.

La glace fut vite rompue, comme on le

pense; Jacques Lothelain avait recueilli dans ses voyages de merveilleux récits d'émouvants souvenirs, que, avec sa parole imagée et facile, il savait mettre à la portée du petit garçon.

Bientôt, Raoul ne fit plus une promenade sans exiger, pour ainsi dire, la présence de son nouvel ami; aussi, à son retour, sa mère fut-elle à la fois confuse et charmée de voir son cher enfant enthousiasmé, lui présenter... à sa façon, M. Lothelain, le conteur incomparable, qui faisait passer de si bons moments au malade.

Discrètement, à l'irruption un peu subite de la jeune veuve, Jacques voulut se retirer, et ne plus apparaître que de loin, afin d'avoir des nouvelles de Raoul; mais, celui-ci ne l'entendait pas de cette manière, et la vicomtesse dut supplier le savant de vouloir bien continuer l'oeuvre commencée auprès de son fils.

L'intimité s'étendit donc jusqu'à la mère, et se resserra davantage dans ces entretiens quotidiens auxquels Jeanne prenait autant d'intérêt que Raoul et qui ne pouvaient la compromettre en aucune façon, le petit malade et la religieuse qui lui donnait des soins y prenant part toujours.

Une circonstance, même, accrut la sympathie naissante de la jeune femme et du savant: accoutumé à étudier les plantes de nos climats et celles des pays étrangers, à manier maintes substances qu'il avait vu employer en certains cas, chez nous ou chez les peuplades lointaines, Jacques conseilla à Mme de Tyle un système de médication pour le petit Raoul, dont il espérait tirer un bon résultat.

Jeanne voulut bien l'essayer; ne voyait-elle pas tous les médecins abandonner son fils ou faire fausse route dans les cures

qu'ils entreprenaient? Elle avait confiance en Lothelain et le laissa agir.

Soit que l'enfant eût franchi la crise qui devait décider de son sort, soit que, réellement, le système appliqué à son mal fût justement celui qui lui convenait, Raoul revint peu à peu à la santé et à la gaieté de son âge.

Alors, la reconnaissance de Jeanne de Tyle ne connut plus de bornes, et, sans arrière-pensée, sans fausse honte, elle exprima son bonheur et sa gratitude à Lothelain.

Sevré, dès sa jeunesse, des joies de la famille, le savant se sentait peu à peu gagné par le charme grave et simple de cette jeune femme aux côtés de laquelle il vivait depuis plusieurs semaines.

À cette époque, comme elle faisait pour la troisième fois à Jacques Lothelain le récit de l'accident arrivé à Lyon au petit Raoul, Jeanne se rappela soudain et avec netteté les circonstances qui avaient accompagné la catastrophe, entre autres la découverte de l'enveloppe cachetée portant pour suscription: "Ceci est mon testament."

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, comment ai-je pu oublier cela pendant si longtemps?

Elle se leva aussitôt, laissant son compagnon avec l'enfant sous un prétexte quelconque, et courut à la recherche du papier qu'elle retrouva facilement après quelques fouilles dans ses malles; sans tarder, elle le mit sous une seconde enveloppe et l'adresse à M. Apis, en y joignant un court billet par lequel elle apprenait au notaire comment s'était opérée cette trouvaille, et les malheureux événements qui lui avaient fait négliger jusqu'ici cette affaire.

M. Apis s'étonna peu de ce retard; il était au courant de bien des choses, et,

s'il avait ignoré la grave maladie du petit Raoul, il avait dû s'occuper de Jeanne au moment de son veuvage; il trouvait donc naturel que l'inquiétude et le chagrin eussent longtemps détourné l'esprit de la jeune femme des choses pratiques.

Mais ce qui le surprit au plus haut degré et lui fit même proférer la moitié d'un juron aussitôt réprimé, ce fut la lecture du testament découvert dans l'armoire aux chiffons.

—Oh ! oh ! fit-il, oh ! oh ! voilà qui change les affaires.

Et, de sa plus belle plume, il écrivit d'abord à sa cliente, Mme de Tyle, qui venait justement de quitter Menton.

Le froid ne sévissant plus, Jeanne cherchait un coin salubre des Alpes où elle pût passer la belle saison avec son fils à demi guéri; Jacques Lothérain lui découvrit le nid souhaité et s'établit lui-même à proximité; rien ne l'appelait ailleurs puisqu'il était célibataire, et, après de longs et pénibles voyages, il jouissait d'un repos utile à sa santé et, certes, bien gagné.

Pendant les quelques jours qu'ils passèrent là, Jeanne ne lui cacha rien de sa triste existence d'épouse; il lui dépeignit à son tour sa vie errante et laborieuse, jusqu' alors sans amour et sans famille.

Pour la première fois depuis qu'il était au monde, il se sentit le désir d'avoir un foyer, une compagne, comme Jeanne, à laquelle il donnerait le bonheur qu'elle n'avait pas encore goûté encore, qu'il consolerait d'un passé douloureux; et un petit enfant doux et caressant comme Raoul, qui charmerait leur tête à tête, de même qu'aujourd'hui.

Mais la lettre intempestive de M. Apis, renvoyée de Menton à Paris à la Closerie dans les Alpes vint apporter un terme à cette agréable existence; le notaire

appelait à Lyon Mme de Tyle, car le document qui lui avait été communiqué, renfermait des choses graves et rendait urgente une conférence de vive voix entre l'homme de loi et sa cliente.

Jeanne dut répondre à cet appel et emmena son fils, à leur grand regret à tous les deux.

Au moment du départ par une phrase émue et suppliante accompagnée d'une pression de main éloquente, Jacques Lothérain fit comprendre à la jeune femme le sentiment qui l'agitait et le désir qui le possédait.

Emue plus qu'elle n'eût voulu le montrer, Jeanne lui ferma promptement la bouche.

—Ne parlons pas de cela maintenant, lui dit-elle; plus tard, nous reprendrons ces projets, car nous nous reverrons à Paris, j'y compte bien; gardons-nous notre sympathie réciproque, mais n'ouvrons pas encore l'avenir; mon deuil est trop récent.

Il obéit et s'inclina très bas sur la main qu'on lui tendait; néanmoins, il ne s'éloigna pas navré; Jeanne ne le repoussait pas et ne lui retirait pas son affection; pour un cœur fidèle et patient comme celui de Lothérain, c'était une joie intime et un espoir véritable qu'il savourait chaque jour en attendant l'éclosion de son rêve.

Jeanne de Tyle fut très surprise en apprenant la teneur du testament trouvé dans l'armoire aux chiffons, testament postérieur au premier, qui donnait à Blanche Falcon tous les biens de Salvator; mais elle ne se sentit ni désolée ni courroucée, nous devons l'avouer, de la perte d'une fortune qu'il lui fallait désormais remettre à qui le droit.

—Je saurai travailler pour nourrir mon enfant, pensa-t-elle, et la pauvre Blanche mérite mieux que moi d'être riche... et

puis il ne porte pas bonheur l'argent du vieux Salvator.

Ses regrets furent donc assez légers ; son bien-être ne lui manquerait qu'à cause de son fils, et encore, celui-ci était bien jeune pour souffrir du changement d'habitudes.

Cependant, comme M. Apis se demandait curieusement par quel hasard le second testament pouvait se trouver dans une armoire pleine d'objets au rebut, même en admettant l'originalité bien connue du vieil athée, à force d'interroger ses souvenirs, la vicomtesse parvint à se rappeler l'accès de somnambulisme de Blanche Falcon, une certaine nuit où les deux cousines veillaient tour à tour le moribond.

A eux deux, ils reconstituèrent à peu près comme elle avait eu lieu, la scène dont Mlle Morris, à demi éveillée, n'avait suivi que la première partie, et ils ne purent s'empêcher de sourire à l'idée que Blanche s'était pour ainsi dire, volée elle-même.

Le notaire étudia cette affaire pendant quelques jours, dut voir les Térébin, Larmartin, Tarniquet, etc., dont nous ne raconterons pas les étonnements et les nouveaux griefs contre le défunt doublement injuste selon eux ; puis, il exprima à Mme de Tyle sa surprise de ne pas recevoir aucune réponse des Mériec, auxquels il avait écrit depuis une semaine.

— Ils sont peut-être en voyage ou bien ont changé de résidence, lui répondit la jeune veuve ; mais, puisque je me rends moi-même à Paris, laissez-moi le plaisir de leur annoncer la bonne nouvelle de leur fortune ; je les découvrirai bien, moi !

M. Apis accepta l'offre avec empressement.

Quant à la vicomtesse, ce fut le coeur

léger comme elle ne se l'était jamais senti depuis des années, qu'elle prit le chemin de Paris ; enfin elle se savait aimée pour elle-même, pour ses qualités morales, et non pour sa fortune : le savant insouciant de l'or, ne s'était jamais enquis de ce qu'elle pouvait posséder ; à Menton et dans les Alpes elle vivait simplement ; il lui supposait sans doute une modeste aisance analogue à celle dont il jouissait lui-même.

Jadis, nous l'avons vu, le malheur avait rendu Jeanne égoïste et injuste ; aujourd'hui que son fils était guéri et que son coeur chantait l'hymne de la tendresse et du bonheur, elle revint aux sentiments d'équité et de bonté qu'elle avait hélas ! abandonnés trop longtemps.

Elle eut honte de l'argent détenu, inconsciemment il est vrai, par ses mains égoïstes ; honte de s'être montrée jalouse et d'avoir négligé ses amis d'autrefois.

Elle constata avec une surprise mêlée d'inquiétude, que, depuis bien des mois les Mériec ne lui avaient ni donné signe de vie, ni même apporté ou envoyé une marque de condoléance à l'occasion de la mort du vicomte ; ils avaient dû, cependant, en recevoir la nouvelle, et il n'était guère possible que leur rancune ou leur indifférence s'étendit jusqu'à garder un silence aussi absolu.

— J'irai voir ce qu'il en est, pensa Jeanne ; mais si je les trouve heureux et paisibles, toujours installés rue Joubert, je leur pardonnerai difficilement leur mutisme à mon égard.

## XVIII

Mme de Tyle franchissait le porche de la maison qui abritait le ménage Mériec, et elle s'apprêtait à interroger la concier-

ge, lorsqu'une petite fille blonde et gentille à croquer, de cinq ans environ passa devant elle, chargée d'un pain et d'une boîte à lait.

Cette figure de chérubin frappa sans doute la jeune femme, car, tournant le dos à la loge, elle enfila l'escalier du fond de la cour, à la suite de l'enfant qu'elle atteignit bientôt; les marches étaient hautes pour ces petites jambes, et la mignonne s'essouffait avec son gros pain et son litre de lait.

—Fillette, lui dit Jeanne en l'attrapant par le bout de son tablier de toile afin qu'elle ne s'enfuit pas, n'es-tu pas la petite Méricée? Berthe Méricée?

—Oui, répondit l'enfant, sans s'intimider, en digne fille de Paris qu'elle était. Et vous, madame, comment que vous vous appelez et comment que vous savez mon nom?

Sans répondre à cette question naïvement indiscreète et sans dissimuler son étonnement, la visiteuse poursuivit:

—C'est donc toi qui fais les commissions, maintenant? et tu sors ainsi toute seule? si petite?

—Il le faut bien, puisque nous n'avons plus de bonne... et puis, c'est là en bas, la boulangère, et la vacherie aussi, en tournant la rue. Et je ne suis pas si petite que ça, ajouta-t-elle en redressant sa taille exiguë d'un air offensé; je marche sur mes cinq ans, maman l'a dit.

—Plus de bonne!... répéta Jeanne avec stupeur, vous êtes donc bien pauvres?

Ces mots lui échappèrent comme malgré elle, et, en même temps elle examinait d'un coup d'œil rapide la robe, propre, mais usée, de Berthe Méricée.

La petite fille lui jeta un regard méfiant:

—Maman, elle a dit aussi qu'il faut pas

raconter ses affaires à tout le monde, fit-elle nettement.

—Mais je ne suis pas tout le monde. Est-ce que tu ne me reconnais pas? Il y a longtemps que je suis venue chez vous, mais tu as parfois croqué des bonbons sur mes genoux, quand tu étais plus petite.

Le regard brillant de la fillette interrogeait le visage de son interlocutrice; tout à coup dans un élan qui faillit compromettre l'équilibre du pain et de la boîte au lait, elle s'écria:

—Tu es la dame qui m'a donné ma grande poupée bleue!... qui n'a plus de tête, mais que j'aime bien quand même; quand on aura de l'argent, maman m'a promis de m'acheter une tête.

—Je t'en donnerai une, moi, et dès aujourd'hui si tu veux.

—Je crois bien, si je veux! Tu n'étais pas toute noire comme ça, c'est pour ça que je ne te reconnaissais pas, madame, et puis, tu es devenue toute maigre comme maman, et maman elle est bien plus pâle que toi.

—Est-ce qu'elle est malade?

—Elle, je sais pas, mais c'est papa qui est dans son lit depuis six mois et qui ne peut pas marcher encore.

—Ton papa est malade!... Gaston, ce robuste et joyeux Gaston!

—Maman le soigne le jour et la nuit, et avec ça il faut qu'elle fasse la cuisine, le ménage; la lingère qui demeure au-dessus de nous vient l'aider quand elle peut, mais elle travaille elle aussi, et alors...

—Et qui garde les enfants? car tu as encore tes deux petits frères jumeaux, dis?

Berthe prit un air sérieux:

—C'est moi qui garde les deux petits frères, et aussi Bébé.

—Qu'est-ce que Bébé? Je croyais que

c'était toi.

—On ne m'appelle plus que Berthe, je suis trop grande maintenant! Bébé c'est Isabelle, la petite soeur, et c'est pour elle ce lait que j'apporte, parce que maman ne peut pas la nourrir elle-même.

—Depuis quand, cette petite soeur?

—Depuis... tiens, depuis le jour que le médecin l'a apportée, une nuit; même qu'elle était joliment laide, et rouge!... mais à présent, elle est jolie.

Tout en causant, Jeanne et Berthe montaient l'escalier, bien lentement, il est vrai, mais enfin, on avançait.

Au troisième étage, elles s'arrêtèrent pour souffler un peu.

—C'est haut, murmura Mme de Tyle.

—Ça sera encore plus haut quand nous déménagerons, riposta la petite fille. Nous sommes au quatrième, nous allons aller au cinquième. Maman dit que c'est trop cher où nous sommes.

—Trop cher, mon Dieu!... vous êtes donc devenus bien malheureux?

—Je crois que oui, fit Berthe avec l'insouciance de son âge; j'ai entendu maman qui disait tout bas hier: "C'est fini, ça ne peut plus durer ainsi."

—Elle a dit cela? répéta Jeanne avec stupeur.

—Oh! c'est pas bien étonnant, reprit la fillette; tu comprends, madame, mon papa ne gagne plus d'argent... C'est pour ça que les petits frères et moi nous n'avons plus de joujoux, que nous ne portons que des vieilles robes, comme maman aussi, et nous ne mangeons plus que du pain sec à goûter.

—Mon Dieu, mon Dieu!... murmura Mme de Tyle consternée. Quand je pense que je les accusais, qu'ils sont presque dans la misère et que c'est moi, moi qui en suis cause! C'est horrible.

—Dis donc, madame, reprit Berthe en la tirant par sa robe, est-ce que c'est toi qui t'appelle Jeanne?

—Oui c'est moi, mignonne.

—Alors tu n'es pas gentille: maman, elle disait souvent: "Jeanne nous oublie, Jeanne est une ingrate! oh! si Jeanne savait où nous en sommes!"

Puis, voyant des larmes rouler sous le voile de crêpe de la jeune femme.

—Si tu es gentille, madame, continuait-elle; c'est ce que je t'ai dit qui te fait pleurer? tiens, nous voilà arrivées et maman va te pardonner; ne sonne pas, j'ai laissé la porte ouverte exprès parce que papa dormait quand je suis partie, et on est bien content quand il dort; c'est pas si souvent!

Sans essayer sa joue humide de larmes, Jeanne de Tyle suivit l'enfant, sans bruit, dans l'étroit corridor; elles pénétrèrent ainsi dans la salle à manger où Blanche Mériec, debout, son dernier né dans les bras, appuyait son front contre la vitre, dans une attitude de morne découragement.

Elle était pâle et semblait très fatiguée; dans un coin, les deux jumeaux regardaient ensemble des images; on voyait que leur mère leur avait recommandé le silence. Non loin, par une porte à demi close, on percevait le bruit d'une respiration saccadée: celle du malade sans doute.

Le petit logis naguère si tranquille, si en ordre, si coquet dans sa simplicité, paraissait en désarroi... on devinait que la pauvre jeune femme n'avait plus ni le temps ni la force de l'entretenir comme autrefois.

A ce spectacle, navrant dans son éloquente détresse, Jeanne de Tyle sentit ses jambes ployer sous elle.

—Ma faute est plus grande que je ne

l'aurais cru, se dit-elle. Oh! je ne me pardonnerai jamais, jamais de les avoir abandonnés ainsi!

Berthe alla à sa mère qu'elle tira par sa robe :

—Mère, fit-elle tout bas, en enfant accoutumée à parler avec précaution autour d'un malade, il y a là une dame; tu sais ton amie...

Blanche se retourna et poussa un cri; elle allait s'élançer, quand soudain, redevenue froide et cérémonieuse :

—Ma cousine, dit-elle, je ne puis vous recevoir qu'ici; veuillez ne pas élever la voix et excusez-moi si...

Mais Jeanne lui coupâ la parole: elle se jeta à son cou, l'étreignit dans ses bras et lui glissa à l'oreille :

—Oh! Blanche, pardon! pardon! si tu savais combien je suis coupable envers toi! si tu savais!

Devant cette explosion de douleur et de repentir, Mme Méric comprit que Jeanne regrettait de l'avoir abandonnée au milieu de sa détresse; mais, apercevant soudain ses vêtements de deuil :

—Que t'est-il arrivé, grand Dieu? Jeanne, tout en noir!

—J'ai perdu mon mari, répondit la vicomtesse; et j'ai failli perdre mon fils: ne le savais-tu pas?

Blanche frissonna en jetant un regard d'angoisse du côté de la porte conduisant chez le malade, et elle serra contre elle son dernier-né.

—Mon Dieu!... murmura-t-elle, dire que cela peut arriver!... Ma pauvre Jeanne! je ne t'en veux plus; si j'avais su cela, je t'aurais excusée.

—Je t'ai envoyé une lettre pour t'annoncer mon malheur et la maladie du Bébé... N'en as-tu pas reçu une également de Maître Apis?

Blanche rougit.

—La concierge ne se donne plus la peine de montrer pour de si piètres locataires, répliqua-t-elle; quand le courrier nous apporte quelque missive, ce qui est rare, un de nous la prend dans la loge même en passant; la lettre aura été égarée, et les faire-part seront restés chez cette femme.

Mais raconte-moi bien vite tout ce qui t'est arrivé d'heureux et de malheureux.

Jeanne n'avait pas un bien long récit à faire; avec l'accident survenu au petit Raoul à Lyon, elle apprit à sa cousine comment le pauvre chéri avait failli suivre son père de bien près, et comment il avait été guéri par les soins d'un aimable savant qui passait l'hiver dans le midi; elle ne put prononcer, sans se troubler et rougir, le nom de Jacques Lothérain, mais Blanche était trop préoccupée et le deuil de Jeanne trop récent encore, pour qu'elle remarquât cette fugitive émotion.

L'instant de cette dernière et suprême confidence n'était pas sonné encore.

Au ton dont Mme de Tyle narra la mort de son peu regrettable époux, Blanche devina que la veuve avait dû souffrir beaucoup par lui et que si la mère, profondément touchée au coeur, avait tremblé pour l'enfant malade, l'épouse demeurait moins sensible et avait eu quelque peine à pardonner.

—A ton tour, dit Jeanne en terminant, parle-moi de toi et ne me cache rien de tes chagrins; fais vite, car j'ai hâte de te consoler et de t'apprendre une bonne nouvelle.

—Une bonne nouvelle à moi?... fit Mme Méric avec un triste sourire et un sourire incrédule. Sais-tu que voilà six mois que mon pauvre Gaston est malade; il a pris cela en automne, un jour de pluie torrentielle, en allant au bureau; une

fluxion de poitrine s'est déclarée, puis une fièvre muqueuse; il y a eu une rechute, le pauvre ami s'étant trop hâté de se lever, tant il était pressé de se voir sur pied pour reprendre son travail. Alors, sa place lui a été retirée; six mois, tu comprends! mon bébé était bien petit, et je n'ai pu le nourrir.

Ah! j'en ai vu de cruelles, va!... Et mon bien-aimé Gaston n'est pas près de se remettre, quoique le médecin m'affirme que tout danger a disparu. Si tu savais comme il est changé, mon pauvre mari! c'est l'angoisse qui le ronge depuis qu'il a perdu sa place et que, depuis longtemps, il ne peut rien gagner; j'ai beau lui inventer toutes sortes de choses...

—Et vous vivez depuis six mois sur tes douze cents francs de rente? demanda Jeanne de Tyle, en fixant sur sa cousine un regard scrutateur.

Blanche détourna la tête...

—J'ai fait ce que j'ai pu, dit-elle, et j'ai dû renvoyer la bonne; heureusement que Berthe m'est déjà d'un grand secours: elle est si intelligente et si gentille! et puis, tout ce petit monde-là ne mange pas encore beaucoup; moi, tu te le rappelles, je n'ai jamais eu un gros appétit... Néanmoins, cent francs par mois, cela va vite, va, quand il faut payer le médecin, le pharmacien, le marchand de charbon, les fournisseurs; aussi, pour acquitter mon loyer, ai-je dû vendre peu à peu mes bijoux qui étaient un souvenir de toi, ma Jeannette. Tu ne connais pas cette souffrance-là, d'être pauvre, toi!... puisses-tu ne la connaître jamais, et c'est probable, car tu es riche.

—J'étais riche, corrigea Mme de Tyle; ignores-tu donc que je ne le suis plus?

—Comment cela?... Ah! je comprends: ton mari t'a ruinée.

En elle-même, elle ajouta:

“Pauvre Jeanne! je lui en ai voulu, un instant! Hélas! moi qui comptais sur sa générosité pour sortir d'embarras!...”

Elle reprit aussitôt:

—Ne te tourmente pas: tu viendras chez nous; il y aura toujours une place pour ma soeur à notre pauvre foyer. Je ne sais pas ce qu'il adviendra de nous, mais si nous devons souffrir, au moins nous souffrirons ensemble et ce sera pas si dur.

Jeanne faillit s'agenouiller devant elle. “O sainte bonté! sainte générosité! murmura-t-elle. Quand je songe que moi, millionnaire, je les laissais mourir de besoin! Oh! misérable que je suis!...”

—Merci, ma Blanchette chérie, continua Mme de Tyle avec émotion; si tu savais le bien que tu me fais!... Moi qui ait été envers toi dure, égoïste, méchante, jalouse...

Blanche lui mit la main sur la bouche:

—Tais-toi, je ne veux pas t'entendre parler ainsi. Voyons, raconte-moi par quelle aventure tu es devenue tout à fait pauvre, car enfin, trois millions ne se mangent pas en une année, et, il y a quelques mois, tu étais riche encore?

—Avant que je te réponde, apprends-moi, je te prie, pourquoi tu ne m'as pas appelée à ton aide alors que ton mari est tombé malade et que tu t'es vue dans l'embarras?

—Je voulais t'écrire; mais sachant que tu n'habitais plus Paris depuis ta séparation d'avec ce pauvre Raoul, je suis allée à ton ancien hôtel demander ton adresse qu'on n'a pu me donner, alléguant que tu voyageais un peu au gré de ton caprice ou selon la santé de ton fils. Je n'ai pas fait d'autres démarches; d'ailleurs, ajouta Blanche, un peu confuse, j'étais fâchée

contre toi et je me disais que si tu nous gardais encore quelque peu d'affection, tu t'inquiéterais de nous...

—Et tu avais raison de m'en vouloir, va; je n'étais qu'une ingrate, une mauvaise amie... Maintenant, apprendis que j'ai découvert moi-même, dans l'appartement de la rue de Castries, à Lyon, où je m'arrêtais une journée avec Bébé, un testament postérieur à celui qui me faisait héritière des biens de notre oncle Salvator; de sorte que je vais restituer dès aujourd'hui ces trois millions qui ne m'ont pas porté bonheur, va, pendant les quelques années que je les ai détenus injustement, quoique inconsciemment.

—Devine un peu qui hérite à ma place? reprit la jeune veuve après un silence.

—Je ne sais pas, répondit Blanche distraite, parce qu'elle venait d'entendre un faible cri du côté de la chambre du malade.

Elle se levait en même temps, prête à courir à Gaston, et tendit son petit enfant à Jeanne pour qu'elle l'en débarrassât; mais celle-ci tout en prenant le joli baby dont elle caressait la joue, dit à sa cousine, sans se donner maintenant la peine de voiler l'éclat de sa voix:

—Va donc annoncer à Gaston la nouvelle qui le guérira et le remettra sur pied plus vite que tous les médecins du monde.

—Quoi donc? fit Mme Mériee un peu impatiente d'en finir pour servir son mari; dis vite il m'attend.

—Eh! bien, l'héritière légitime de l'oncle Salvator, c'est toi, ma chère; Blanche Falcon, devenue par le mariage Blanche Mériee.

—Tu es folle!... s'écria la jeune femme, en haussant les épaules.

Jeanne leva la main très grave:

—Je te le jure, dit-elle, que ce que je

viens de t'apprendre est l'exacte vérité: dès à présent, tu entres en possession de la fortune; tu es trois fois millionnaire, Blanche, et je te demande pardon d'avoir usurpé ta place pendant si longtemps... Mais, va donc faire part à ton mari de cette bonne nouvelle.

Blanche crut, cette fois; l'accent de sa cousine était trop sincère pour qu'elle pût douter encore.

Folle de joie, elle entra néanmoins doucement dans la chambre où Gaston, pâle, enfiévré, agité, demandait à boire depuis cinq minutes.

—Ah! fit-il, te voilà donc!... donne-moi à boire... Pauvre chérie! ajouta-t-il avec tristesse, tu reposais sans doute, et je t'ai dérangée... Et les petits qui ne font pas de bruit!... dirait-on qu'il y a des enfants dans cette maison?... Ils doivent se mourir d'ennui, les pauvres trésors! à cause de moi, toujours à cause de moi!... Je ne suis plus bon à rien, je ne suis plus qu'une chose inutile, pas même capable de gagner du pain., Ah! c'est trop dur oui, trop dur, cela me tue!

Mais, levant les yeux sur le visage de sa femme qui lui présentait un verre de limonade, il remarqua son sourire joyeux et ses prunelles brillantes... Je crois même, ma foi qu'un peu de rose était monté à ses pauvres joues toujours si blanches.

—Qu'as-tu donc? murmura-t-il, en portant le verre à ses lèvres pâles. On dirait qu'il t'est survenu quelque chose d'heureux?... Bah! c'est impossible, quelque chose d'heureux à nous!

—Tu devines juste, répondit la jeune femme, sans hâte fébrile sans explosion de bonheur, afin de ne pas émotionner trop fortement ce cher malade. Tu as raison, et tu vas bien vite guérir et remercier Dieu qui nous est venu en aide.

—Comment? fit Gaston, étonné.

—Tu n'as plus besoin de te tourmenter, plus besoin de travailler, mon ami. Tu n'as plus qu'à te remettre tranquillement et à faire avec moi de jolis plans de félicité pour nous et nos chéris, tu vas te laisser dorloter et soigner sans hésiter et sans gémir sur la dépense, maintenant que nous voilà riches.

—Maintenant que nous voilà riches? répéta le malade ahuri. Qu'est-ce que cela veut dire?

Et il eut, pendant une seconde, l'idée que sa femme, accablée par la fatigue, était prise de fièvre et de délire à son tour.

—Il ne nous manque plus que cela, pensa-t-il.

—Mais oui, très très riches, reprit Blanche qui le laissait, exprès, passer par tous les degrés de l'étonnement et du doute afin que la surprise fût moins brusque. Tu sais bien, l'héritage de notre oncle Salvator?...

—Oui, il ne nous a point enrichis, nous, n'est-ce pas, Blanche?

—Paraît que la plus grande partie nous en revient, à nous; tu m'entends, à toi et à moi.

—Tu es folle, dit à son tour Gaston qui, déjà émoussillé, s'assit sur son lit; la tête lui tournait, mais ça ne faisait rien; il commençait à croire que le ciel venait à leur secours.

—C'est exactement ce que j'ai répondu à Jeanne qui m'a annoncé cette nouvelle.

—Jeanne? Jeanne Morris?

—Oui, elle est ici; elle est accourue, la pauvre chérie, malgré son deuil (car elle a perdu son mari), elle est accourue m'apprendre qu'un testament postérieur à celui que tu sais, a été découvert, m'instituant la légataire universelle de mon

grand oncle.

—Et elle, alors?

—Elle est dépossédée... par nous; mais que lui importe! elle sait bien que nous partagerons tout avec elle.

—Attends, laisse-moi réfléchir à tout cela, fit le pauvre Gaston abasourdi en se glissant au fond de son lit avec un sentiment de bien-être et de soulagement inexprimable. Pourvu que tu ne te trompes pas.

Blanche alla retrouver sa cousine, et le malade put entendre de sa chambre le doux bruit des baisers échangés, des phrases joyeuses entrecoupées de caresses.

—Papa va donc mieux... demanda une petite voix, puisqu'on parle tout haut et qu'on peut rire?

—Oui, mignonne, il va mieux, répondit la vicomtesse en embrassant la petite Berthe, et tu vas maintenant habiter une belle maison et avoir de beaux joujoux et des robes neuves.

L'enfant battit des mains et, comme la nuit venait, la visiteuse s'éloigna après avoir emmené les deux jumeaux et laissé chez les Mérieu tout ce qu'elle avait d'or... en attendant mieux.

Avant de remonter dans son fin coupé noir, Mme de Tyle s'arrêta devant la loge de la concierge: elle tenait à liquider toutes ses rancunes.

—Madame, lui dit-elle du ton froid et sec qu'elle savait prendre à l'occasion, vous devez avoir depuis quelques semaines une lettre bordée de noir à l'adresse de Mme Mérieu, et une autre avec en-tête de notaire?

—Oh! mon Dieu, c'est bien possible, fit la mégère en fouillant un petit tas de paperasses amoncelées sur sa commode. Mérieu, Mérieu... les gens du quatrième... Ils n'en reçoivent pas souvent des

lettres, et des bonnes nouvelles non plus, faut croire, car ils ont l'air dans la dèche jusqu'au cou. Tê! les voilà... Pardi oui, je les avais oubliées là... Vous savez, s'il fallait s'esquinter à monter si haut pour deux méchants bouts de papiers comme ça!... déjà qu'on n'a pas souvent d'étrennes, chez eux...

—C'est un grand tort que vous avez eu de ne pas remplir votre office auprès de tous vos locataires, reprit froidement la vicomtesse; ces "gens du quatrième", comme vous dites, viennent de faire un héritage magnifique et, comme ils sont fort généreux, vous y perdrez, ma brave femme.

Sur ce, poussant devant elle les deux jumeaux émerveillés de monter dans une si jolie voiture, elle jeta ces mots au cocher:

—A la maison, Baptiste!

Et le coupé disparut aux yeux éblouis de la concierge qui rentra dans sa loge en grommelant:

—C'est moi qui ai-z-été une bête, une bourrique, une oie, une dinde, enfin tout ce qu'on voudra, de ne pas me montrer plus aimable avec M. et Mme Mériee, sans compter leurs chérubins d'enfants qui sont jolis comme des amours. J'y perds bien cinquante francs!

## XIX

La paix est faite.

Depuis plusieurs mois déjà, les Mériee habitent un joli petit hôtel, qu'ils ont acheté dans d'excellentes conditions à Passy.

Quoiqu'il y ait un jardin où les quatre enfants peuvent s'ébattre à plaisir, on projette une saison au bord de la mer pour fortifier tout ce petit monde et en même

temps le père et la mère.

Gaston Mériee est rétabli depuis longtemps et sa femme a recouvré ses jolies joues roses et son air de santé; le bonheur et l'absence de soucis matériels sont les meilleurs médecins, comme le disait Mme de Tyle, et le charmant ménage Mériee goûte d'autant mieux la félicité présente, qu'il a souffert auparavant.

Puisque nous avons prononcé le nom de la vicomtesse, disons tout de suite qu'elle vit avec ses cousins, comme on le suppose bien, en attendant l'heure qui l'unira à Jacques Lothérain.

Par exemple, elle n'a jamais voulu accepter la part de l'héritage que Blanche la supplie d'accepter, et, tout en la grondant de son obstination, on la gâte, elle et le petit Raoul, de mille manières.

Tout au plus, les Mériee ont-ils obtenu l'autorisation de doter leur mignon neveu d'une centaine de mille francs.

Raoul continue à grandir et à se fortifier; il finit par se croire le frère de ses cousins et cousines.

Les deux mamans se partagent la tâche douce et délicate d'élever les cinq enfants; les quatre petits Mériee adorent leur tante Jeanne que Gaston trouve même un peu trop indulgente à leur endroit, il prétend qu'on devrait souvent la mettre en pénitence avec ces lutins.

Une après-midi que les jumeaux, Isabelle et Raoul jouaient au jardin sous la garde et la haute protection de Berthe, un homme, d'aspect grave et bon, s'avancait dans l'avenue, en habitué de la maison qui n'a pas besoin de se faire annoncer; les petits le connaissaient bien, ce monsieur très savant et très gentil tout ensemble, qui avait toujours les poches bourrées de jouets nouveaux et de bonbons dont Raoul avait la plus grosse part, et la tête

pleine de récits très amusants et très intéressants qu'on écoutait pendant des heures sans se lasser.

Il voulait sans doute surprendre la petite bande, car il se dissimula derrière un massif et écouta leur conversation.

Très sérieuse leur conversation, ce jour-là; vous allez en juger, et vous verrez que Jacques Lothérain fit bien de commettre l'indiscrétion de les épier.

—Ainsi, disait Berthe, juchée sur la branche la plus basse d'un chêne que les petits ne pouvaient atteindre, ainsi Raoul qui n'a point de papa...

Raoul suçait son pouce avec délices; à ces mots, il le retira de son bec rose pour protester avec force:

—Mais si! mais si, Berthe, j'ai un papa, ou plutôt j'en ai eu un, puisque mamah me fait prier pour lui tous les matins et tous les soirs.

—Cela revient à dire toujours que tu n'en a pas, reprit Berthe qui tenait à avoir raison.

—Eh! bien, est-ce que Raoul ne pourrait pas en avoir un? insinua un des jumeaux vautre sur un tas de feuilles sèches.

Trop petite encore pour donner son avis, Isabelle jouait avec des brins d'herbe à portée de ses menottes roses.

—Avoir un autre papa? ça, c'est une idée murmura Berthe, songeuse. Qu'en dis-tu, Raoul?

—Moi je veux bien si maman veut, déclara le petit homme.

—Pour cela il faut que tante Jeanne se marie.

—Oh! ce n'est pas difficile cria Toto en abandonnant son lit de feuilles: on met une robe blanche, on va à l'église et c'est fait; l'autre jour à Saint-Roch, y a des gens qui se sont mariés comme ça.

—Il faudrait peut-être bien conseiller ça à maman, suggéra Raoul; elle n'y pense pas, sans doute.

Berthe était de plus en plus sérieuse; derrière son rideau d'arbres, Jacques Lothérain ne bougeait pas et tendait l'oreille.

—Je ne vois pas trop, reprit la fillette qui tante Jeanne pourrait nous donner pour oncle.

—Y ne vient pas beaucoup de messieurs ici, excepté M. le curé; M. le curé, c'est comme une dame, ça ne peut pas être mon papa, déclara Raoul.

—Y a bien des gens de Paris qui pourraient faire l'affaire, dit l'un des jumeaux; ainsi notre professeur M. Janson, qui nous apprend à lire; ou bien le médecin M. Lepic.

—Ah! mais non, déclara nettement Toto: M. Janson nous donnerait trop de leçons, et M. Lepic trop de mauvaises drogues à boire. Cherchons autre chose.

—Eh! bien, et notre bon ami M. Lothérain? Comment n'y pensions-nous pas?

Tous les enfants battirent des mains, et il y avait quelqu'un derrière le massif qui mourait d'envie d'en faire autant.

—Très bien trouvé ça, appuya Berthe. Raoul réfléchissait.

—Moi, je l'aime beaucoup, dit-il enfin; d'abord, M. Lothérain m'a guéri quand j'étais malade à Menton, et puis, je crois que maman aussi l'aime beaucoup; elle n'était plus pâle, ni triste dès qu'il venait nous voir.

—Il nous apporterait beaucoup de joujoux et de bonbons, s'il était notre oncle, insinua Toto avec le naïf égoïsme de son âge.

—Et nous en raconterait-il des histoires, ajouta son frère. Toute la journée, alors!

—Et au moins, Raoul aurait un papa, comme nous, fit Berthe en descendant de sa branche.

“Quels amours d'enfants!” pensait Jacques Lothelain, toujours dissimulé aux regards des bambins.

Tout à coup, Toto, qui se mettait en marche s'arrêta, très grave:

—Il est vieux, notre ami, M. Lothelain, dit-il; c'est positif, il est vieux.

—Qu'est-ce qu'il peut bien avoir?... Cinquante, soixante ans?...

“Oh! les petits scélérats!...” vociféra le savant, sans être entendu, par bonheur.

Berthe haussa les épaules:

—Allons donc! soixante!... il aurait les cheveux tout blancs, et il ne les a que gris.

—A peine gris.

—Oh! pour ce qu'il en a, de cheveux! s'écria Toto. Son front est tout vide et tout lisse; quelquefois ça brille.

—Moi, fit Raoul, je trouve ça très beau, et maman disait l'autre jour, qu'il y a des hommes que ça rend distingués d'être chauves.

—Et puis, M. Lothelain est encore très joli, fit observer Berthe.

—Oh! oui, très joli, répétèrent les enfants en coeur, la grande soeur ayant formellement exprimé son opinion.

—Courons vite apprendre à maman notre bonne idée! cria Raoul.

Jacques Lothelain les suivit à pas plus lents, à une certaine distance; quand il arriva à son tour au salon où se trouvaient les Mériee et Jeanne, chaque après-midi, cette dernière était assaillie par son fils et par ses neveux et nièces qui parlaient tous à la fois; elle finit cependant par démêler le motif de cette irruption et le fond de leur “bonne idée”.

Blanche et son mari riaient franche-

ment; quant à Jeanne, elle était toute rose et cherchait à se débarrasser des gentils persécuteurs.

Sa confusion redoubla quand elle aperçut, au seuil du salon. Lothelain en personne qui la regardait de ses yeux profonds et suppliants.

—Ils m'ont devancé les chers mignons, dit-il, en venant à elle; puisqu'ils ont pris la parole à ma place, m'est-il permis de demander la réponse, à présent que ma cause est plaidée par ces bouches innocentes?

Gaston et Blanche emmenèrent la petite troupe très formalisée qu'on l'éloignât juste au bon moment, et Jeanne et Lothelain demeurèrent en tête à tête. Depuis longtemps ils n'ignoraient pas, tous les deux quel lien de sympathie mutuelle unissait leurs coeurs; conquis dès le premier jour, par la grâce un peu triste et par l'intelligence et par l'énergie de la veuve, Jacques lui était resté fidèle, attendant avec patience que le calme fût revenu dans cette vie ébranlée, pour la supplier de lui confier son existence et son bonheur.

Jeanne savait qu'elle pouvait, les yeux fermés, mettre sa main dans cette main loyale et se laisser guider ainsi tout le reste de son existence; elle savait que son enfant aurait en Jacques un véritable père, et que le coeur du savant, demeuré chaste, bon et simple au milieu des labeurs était assez vaste pour abriter ensemble ses deux affections.

—Mon pauvre ami, lui dit-elle, vous savez que je ne possède rien; vous qui m'avez connu riche, je ne vous fais pas l'injure de croire qu'à votre tendresse se mêle de viles questions d'intérêt, mais au temps où nous vivons, on a besoin d'argent.

—Si l'aisance dont je jouis grâce à mes travaux scientifiques, ne vous semble pas

trop modeste, Jeanne je suis heureux de mettre à vos pieds ma petite fortune dont notre fils aura sa part également.

—Raoul est pourvu par son oncle et sa tante d'une somme qui lui permettra de recevoir une éducation complète et de choisir plus tard une carrière indépendante. Mon ami, j'accepte l'offre que vous me faites de votre coeur et de votre vie, et je vous donne les miens en échange.

Ah! cette fois, il la recherchait bien pour elle-même, malgré sa pauvreté et son absence de charmes extérieurs, cet homme bon et intelligent qui avait passé la première jeunesse, dont le front dégarni portait les marques du labeur incessant, mais dont le coeur restait jeune en dépit des années.

Les Mériee félicitèrent chaudement Jeanne et Blanche lui dit en l'embrassant avec émotion: "Tu n'avais pas encore goûté les joies du mariage, ma chérie: c'est l'heure de nous imiter, Gaston et moi, et de faire un pendant à notre bonheur."

Les deux cousines étaient redevenues

deux soeurs, comme autrefois, et tout le monde ne songea plus qu'à se réjouir.

Raoul est bien content d'avoir un papa; quant aux jeunes Mériee, on ne leur ôtera jamais de l'esprit que, sans eux, leur tante n'eût jamais épousé M. Lothelain.

—Car, fait judicieusement observer Mlle Berthe, tante Jeanne n'y pensait pas du tout; c'est nous qui en avons eu l'idée.

Par exemple, ceux qui ont fait une tête, vous le devinez, ce sont les anciens héritiers et collatéraux du vieux Salvator; ils ont tout à fait renoncé à l'espoir de posséder un jour une part de ces millions tant convoités.

—Penser qu'à elles deux, elles ont contracté trois mariages! dit piteusement le poète Lamartin; elle vont bien les nièces du vieil oncle! et à elles deux aussi, elles en sont bientôt au septième rejeton!

Ce qui vous fait supposer, n'est-ce pas? que Mmes Mériee et Lothelain ont l'une et l'autre des espérances très prochaines...



## La Salle à Manger

**S**I nous avons le loisir et la place d'écrire une histoire des "Salles à manger", il nous faudrait remplir de nombreux volumes avant d'épuiser une matière aussi complexe; mais ce que nous voulons ici, c'est simplement, en bannissant toute prétention littéraire et toute recherche d'érudition, donner à nos lecteurs quelques notions pratiques sur la Salle à manger.

De l'air! De la lumière! Sans vouloir remonter aussi loin que le fait notre dessinateur, dans le croquis No 1, nous savons fort bien, par des documents certains, que dès la plus haute antiquité et cela chez tous les peuples, la Salle des repas en commun fut toujours une des mieux aménagées de toute l'habitation.

Chez les Grecs comme chez les Romains, la table avait une place prépondérante, même bien avant l'époque des repas si fa-

meux de la Rome impériale; les citoyens aisés tenaient à honneur de consacrer des sommes importantes au budget de la cuisine. Lorsque les Romains eurent assuré leur domination sur les trois quarts du monde connu à cette époque, ils voulurent profiter des éléments que leur fournissait un empire aussi vaste dont les diverses provinces pouvaient produire à la fois les fruits et les légumes de toutes les saisons. Alors ce furent des festins fameux dont les menus légendaires sont parvenus jusqu'à nous; on ne se contenta plus dans ces somptueuses agapes des aliments, même les plus recherchés; on y introduisit des curiosités exotiques; on imagina des plats follement coûteux. Vitellius, qui fut un bon général, un détestable empereur et un gourmand fastueux, se fit fabriquer un ragoût de cervelles de paons, que l'on présentait sur la table dans un plat d'or aussi



Une salle à manger, au temps de la "pierre taillée".

grand que la roue d'un char.

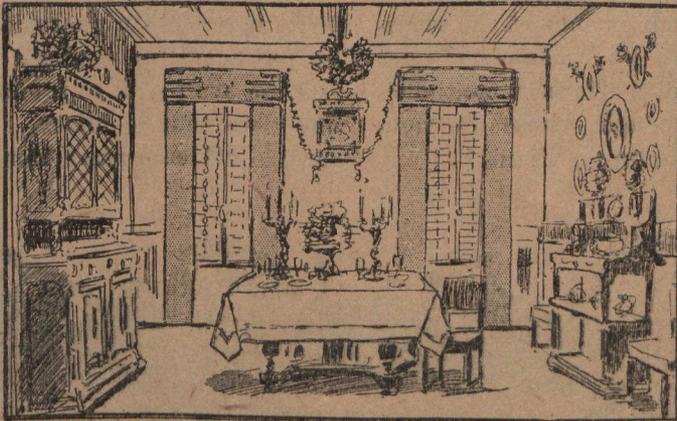
Lucullus, qui fut consul, est surtout connu par un trait se rapportant à ses qualités gastronomiques. Un jour, dit-on, son cuisinier lui soumettant le menu du dîner, lui dit: "Seigneur, ceci suffit, car nous n'avons point d'hôtes ce soir!" Comment! lui dit Lucullus, tu fais erreur; compose-moi un repas magnifique, car ce soir Lucullus dîne chez Lucullus!"

Nous pourrions citer bien d'autres traits de la folle prodigalité des Romains, mais à cet égard les Gaulois et les Francs n'avaient rien à leur envier. Si la qualité

d'envisager la salle à manger telle que nous l'ont léguée nos ancêtres et tâchons d'y faire pénétrer par nos conseils les réformes nécessaires que la science et l'hygiène ont apportées dans les autres parties du "home".

Nous ne saurions trop recommander d'éviter tout d'abord les draperies et les tentures, quelles qu'elles soient.

Donc, un parquet bien ciré, une natte sous la table ou tout autre tapis facile à déplacer afin qu'il puisse être battu chaque jour. Exiger des domestiques que le molleton que l'on place sous la nappe n'y



Salle à manger moderne.

était moins recherchée, ils se rattrappaient sur la quantité, et les repas duraient des journées entières et souvent on passait la nuit à table; donc la salle du festin était celle où on habitait le plus et, par conséquent, celle-là même où l'on rechercha à créer le plus de confortable et le plus de beauté.

Nous reviendrons plus tard certainement sur les diverses transformations, usages et coutumes ayant trait à l'histoire de la pièce qui nous occupe aujourd'hui; pour le moment, contentons-nous

séjourner pas en dehors des heures de repas; ne jamais enfermer dans un buffet aucune espèce de nourriture, y compris fruits et pâtisserie. Ne jamais laisser séjourner sur les dressoirs, les compotiers ou assiettes à dessert contenant des aliments. Après chaque repas et en toutes saisons, les fenêtres devront être laissées ouvertes durant au moins une demi-heure.

La température ne devra jamais dépasser 60 à 65 degrés en hiver; on ne devra jamais allumer les lumières, gaz, bougies, lampes, plus de dix minutes avant l'arri-

vée des convives. Il faut éviter avec soin de garnir les surtouts de fleurs ayant un parfum violent.

En un mot, il faut, lorsque l'on pénètre dans la salle à manger, y trouver une atmosphère sans aucune odeur de cuisine,

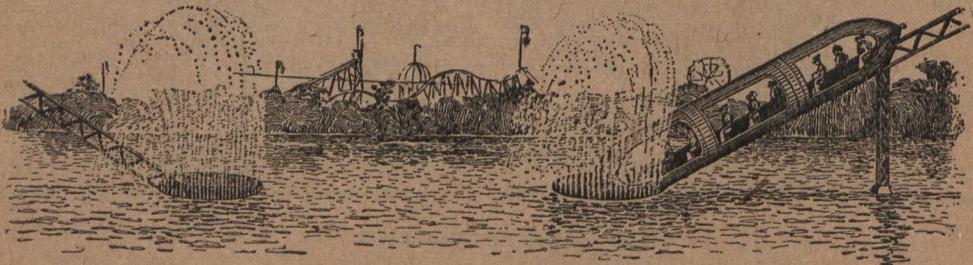
une température douce et égale qui permettra aux aromes délicats des plats de se répandre et de prédisposer ainsi les convives à jouir pleinement du charme que leur offre un bon repas.

— o —

## Une Plongée en Pleine Mer

Coney Island, c'est l'endroit où courent les amateurs d'amusements et de sensations violentes. Là, les "managers" des diverses attractions s'efforcent continuellement d'avoir quelque chose de nouveau, du jamais vu, du terrifiant.

pide, glisse sous les flots et va gravir la pente opposée. On pourrait craindre pour les passagers, un accident est si vite arrivé, un arrêt peut se produire en chemin, une vitre peut se briser... Qu'on se rassure, le véhicule passe bien sous les flots,



Voici justement qu'une attraction vraiment sensationnelle, en apparence du moins, vient d'être inaugurée.

Comme notre gravure le représente, il s'agit d'une plongée sous mer. Le véhicule lancé à toute vitesse sur une pente ra-

mais, c'est au travers d'une tube très solide qui écarte toute idée de danger. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, les gens de crier bien fort au moment de la plongée, afin de s'illusionner un peu, ce qui double le charme des sensations éprouvées.

— o —

# Les Monstres Marins

## Dans les Régions Polaires

**L**A chasse a toujours passionné les hommes; que ce soit au coeur des forêts vierges tropicales ou dans les solitudes glacées des mers polaires, on a vu chaque époque fournir son contingent de hardis aventuriers attirés autant peut-être par le danger que par le profit de leurs chasses.

Mais le plus souvent, ces grandes chasses ont revêtu un véritable caractère de destruction et nombre d'animaux qui pullulaient jadis en certains endroits sont, aujourd'hui, pour ainsi dire introuvables.

Jadis la baleine se rencontrait fréquemment près des côtes de l'Europe; la chasse s'en fit activement au point que, dès l'an 1534, Jacques Cartier signale des navires baleiniers venus à la poursuite de ces animaux jusque près de Terre-Neuve.

Ces chasses étaient fructueuses mais n'allaient pas sans de nombreux risques; c'était une véritable armée de navires que l'on employait à cet objet mais le profit était bon. Rabelais, dans son style imagé, nous dit que la graisse des baleines avait la vertu de guérir un mal dénommé "faute d'argent".

Toutefois, à force de s'enrichir aux dépens des baleines, les marins et armateurs refoulèrent de plus en plus ces animaux

vers le Nord vers les régions inaccessibles; il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la disparition progressive de la race.

Cette disparition n'est pas la seule; les morses diminuent également d'une manière sensible en conséquence de la chasse à outrance qui leur a été faite.

Vers le milieu du seizième siècle on les rencontrait par bandes innombrables jusqu'au sud de la Nouvelle-Ecosse; tués par milliers chaque année, ils se réfugièrent plus au nord. Du côté de la Norvège il en fut de même, également du côté de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg; vers l'Alaska, l'extermination prit des proportions gigantesques; il y a une quarantaine d'années on tuait, dans ces parages, de 10 à 12 mille morses par an.

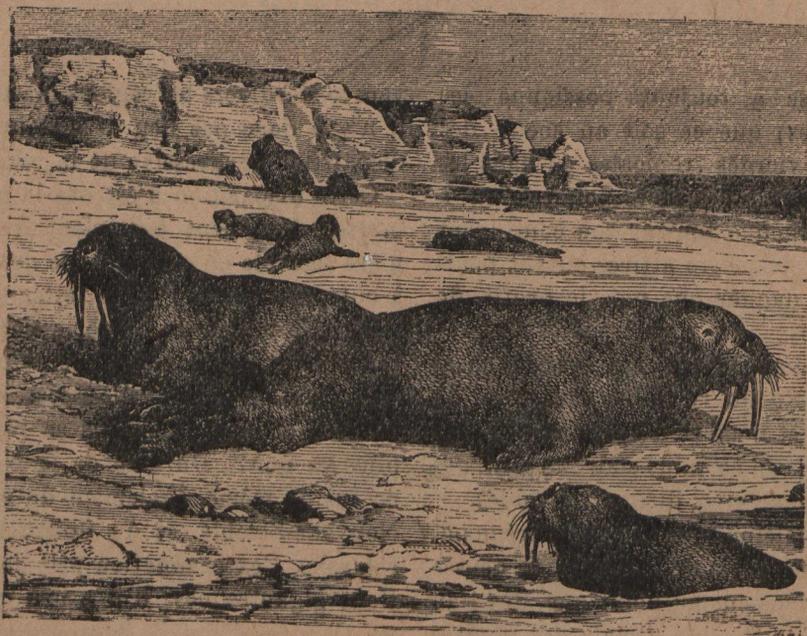
Actuellement cette oeuvre néfaste continue. En janvier 1913 encore des nouvelles alarmantes arrivaient du nord-ouest de l'Alaska. Les Esquimaux et très souvent aussi les Européens qui se rendent en ces lointaines contrées se livrent sans règle ni mesure à la chasse de ces précieux animaux et leur cupidité est si imprévoyante qu'ils choisissent de préférence, pour massacrer ces bêtes,—j'allais dire "sans défense" mais je m'arrête devant ce mauvais jeu de mots,—l'instant où les

femelles remontent vers les mers du Nord avec leurs petits.

Pour ce carnage organisé, un veilleur guette le passage des troupes de morses: ceux-ci se laissent généralement emporter par les glaces flottantes.

Quand le chasseur est à une centaine de verges de ces victimes, il attend, armé d'un fusil, que l'une d'elles dresse la tête et il tire. Chose étrange le bruit de la dé-

raison de 50 cents à 1 dollar la livre; la peau, la queue et les nageoires, non seulement servent aux indigènes pour la confection des bateaux (kayak) et de vêtements (chaussures), mais encore sont achetés pour la fabrication d'une foule d'objets: bourses, porte-cartes, etc. Enfin la chair même, en particulier la queue et les nageoires, font partie de la nourriture des indigènes esquimaux.



Morses

tonation ne produit pas de panique dans le troupeau de 5 à 600 morses. Sans doute, distinguent-ils mal le bruit du coup de feu, assez semblable aux détonations de la glace quand il se forme des fissures, détonations auxquelles le troupeau est habitué.

L'intérêt de la conservation de cette race est pourtant bien évidente. Les Compagnies commerciales achètent aux chasseurs de morses les défenses d'ivoire à

Certes, les nations civilisées, le Etats-Unis et la Russie en tête, essaient de réglementer ces chasses imprudentes. Mais les lois sont inefficaces: en effet elles prohibent la capture des morses dans un rayon de 3 milles de la côte. Or, les morses sont très rares à une si petite distance. Etant données l'insuffisance des mesures légales et la diffusion des armes à feu chez les Esquimaux et les colons européens de ces régions, l'extermination des

morses sera donc un fait accompli dans peu d'années si l'on n'y met immédiatement ordre.

Espérons qu'une action énergique empêchera ce dénouement désastreux qui viendrait bouleverser de très importantes

branches de l'industrie et du commerce.

Souhaitons en terminant que les monstres marins des régions polaires, fabuleux il y a quatre ou cinq siècles, ne redeviennent pas, en s'éteignant, dans quelques siècles, à nouveau légendaires.

— 0 —

## Cloches à Plongeur et Scaphandriers d'Autrefois

**L**ES modernes scaphandres, quoique ne permettant pas encore de descendre à de très grandes profondeurs dans l'eau, sont néanmoins d'une grande utilité dans nombre de cas et leur construction constitue une véritable merveille d'ingéniosité.

Il ne faudrait pas croire pour cela que le scaphandre et la cloche à plongeur sont deux inventions récentes, Hérodote, quatre siècles avant notre ère, nous signale les essais accomplis dans cette voie par le Spartiate Styllias qui s'évertua de tirer du sein des eaux l'or que des naufrages y avaient englouti.

Le moine Bacon nous dira plus tard que ces tentatives lui paraissent fort raisonnables : il croit à la possibilité des sous-marins et des appareils permettant de travailler sous l'eau, et il ne se trompe pas. En effet, une des plus simples, parmi les expériences de physique, suffit à renforcer cette conviction et cette expérience, Bacon, comme tant d'autres, a pu l'exécuter.

Prenez un verre à boire, un gobelet, un objet creux quelconque, renversez-le et en-

foncez-le verticalement sur un vase rempli d'eau ; quelques efforts que vous fassiez, celle-ci ne s'élèvera que fort peu au-dessus du bord circulaire inférieur, vous ne pourrez réussir à remplir d'eau ce récipient renversé. Cela tient à ce qu'il y a de l'air au fond de ce récipient et que l'air est compressible, mais aussi impénétrable.

Sans nul doute, cette simple expérience de laboratoire a donné la première idée de la cloche à plongeur. Installez un homme sur une banquette placée à une certaine hauteur dans une cloche, immergez cette cloche : lorsqu'elle arrivera au fond de la mer, si la hauteur de la banquette a été bien calculée, le plongeur ne sera pas atteint par l'eau.

Que, maintenant, une pompe foulante envoie sous la cloche un air pur de manière à renouveler au fur et à mesure l'air corrompu, l'air en excédant passant sous le bord inférieur pour s'échapper, vous avez réalisé la cloche à plongeur idéale.

Toute la difficulté, pour les Anciens, dès l'instant qu'ils avaient compris le système du verre renversé, était donc dans

la création de la pompe foulante. Ce fut, sans doute, parce qu'ils ne réussirent pas à résoudre les difficultés matérielles de sa construction que leurs premières cloches à plongeur furent—autant qu'il nous est possible de le conjecturer — de simples projets, sans utilité pratique, des inventions imparfaitement mises au point.



Une cloche à plongeur, d'après un dessin de l'Histoire du Grand Alexandre, de 1488.

Forcé nous est donc de n'enregistrer qu'avec les plus extrêmes réserves les prétendus travaux merveilleux accomplis par des plongeurs d'autrefois comme le Lacédémonien Styllias: ces exploits sont

du domaine de la légende et de la fable. Le poète y trouvera plus d'enseignements que l'homme de science, car ils montrent, dès les temps les plus reculés, l'homme déjà insatiable, avide de progrès, soucieux de réaliser de grandes entreprises.

Pareilles tentatives ne pouvaient passer inaperçues. Hérodote s'en est fait le premier narrateur complaisant; Aristote, lui aussi, mentionne sans grands détails une cloche à plongeur. De même, dans la célèbre "Histoire du Grand Alexandre, imprimée à Strasbourg en 1488, on nous entretient d'une série d'expériences sous-marines accomplies à l'époque et qui eurent sur les esprits cultivés un retentissement considérable.

Il est difficile de déterminer quels rapports pouvaient exister entre ces appareils à plongeur du moyen âge et ceux que nous avons aujourd'hui, perfectionnés au plus haut point. Les chroniqueurs d'autrefois négligeaient volontiers les descriptions techniques, comme fastidieuses et moins propres à frapper l'imagination des lecteurs que l'exposé des résultats acquis. Il nous faut donc nous contenter de ce qu'on veut nous dire. Et selon la chronique strasbourgeoise, la première tentative, réellement couronnée de succès, de travailler sous l'eau, aurait été faite par Francesco di Marchi, pour renflouer les navires chargés d'or qui sombrèrent dans le lac Nemi.

Les cloches à plongeur employées dans ce but avaient été inventées par Guglielmo di Lorena.

Recouvert jusqu'à la ceinture par une sorte de tonneau renversé, l'homme est soutenu par deux anneaux qui passent sous ses bras. De la sorte, au moment de l'immersion, il ne quitte pas l'appareil protecteur. Parvenu au fond de l'eau, il

se dirige vers les lieux où il doit accomplir son travail; ses mains libres lui permettent de manier les outils qui lui sont nécessaires; sa tête, hors de l'atteinte de l'eau, respire librement l'air comprimé, tandis qu'au moyen d'une vitre insérée dans la cloche, devant ses yeux, il peut voir tout autour de lui. Ses travaux exécutés, on le ramène à la surface en halant la cloche au moyen d'un câble amaré à trois chaînes.

Au 19e siècle, on fit déjà quelque progrès; à l'occasion de travaux entrepris



La cloche à plongeur de Guglielmo di Lorena.

sur le Rhin en 1830, une cloche à plongeur fut remarquée pour les services qu'elle rendit.

Cette cloche à plongeur, construite sur les plans de l'ingénieur Nobeling, consistait en un tube de tôle divisé en deux compartiments. Chacun de ces compartiments avait une double porte. Le tube était im-

mergé sous l'eau en le laissant glisser entre deux pontons, puis, une pompe foulante en chassait le liquide en y introduisant de l'air atmosphérique sous une pression suffisante. L'appareil était assez lourd pour se maintenir sous l'eau malgré l'air qu'il contenait et qui tendait naturellement à le faire remonter. Par la porte pratiquée à la partie supérieure de l'un des deux compartiments, les ouvriers descendaient ensuite dans le tube qui avait environ 6 mètres de long et se trouvaient bientôt sur le lit du fleuve où ils exécutaient les travaux commandés. Cette cloche fut utilisée notamment pour la destruction des roches qui nuisaient, au milieu du lit du fleuve, à l'écoulement régulier des eaux et à la navigation.

Aujourd'hui on est beaucoup mieux outillé mais cependant bien des progrès encore sont à accomplir. De nombreux ingénieurs s'emploient à leur réalisation, car la mer contient, depuis des siècles, des richesses qui sont âprement convoitées. Rien qu'autour de l'île d'Ouessant, plus de cent navires reposent au fond; à l'entrée du Zuiderzée, trente millions de francs, engloutis dans la nuit du 9 octobre 1799 avec la corvette de guerre anglaise "Lustine", attendent encore les hardis explorateurs qui pourront parvenir jusqu'à eux.

Le Lloyd, avec des moyens très primitifs et en y employant tout le siècle dernier, n'a pu en arracher que 198 barres d'or et d'argent, représentant deux millions et demi. Tout le reste est à prendre.

## Deux Héroïnes Françaises

Par F. Guyot

LES événements présents nous remettent en mémoire le nom de deux héroïnes, Mlles Théophile et Félicité de Fernig, de Mortagne-du-Nord, qui, pour être beaucoup moins connues que Jeanne d'Arc ou que Jeanne Hachette, n'en ont cependant pas moins combattu avec courage pour la France.

C'était en 1792, alors que dans toute la France se formaient des régiments de volontaires prêts à verser leur sang pour sauver la Patrie en danger. Les demoiselles de Fernig avaient respectivement 17 et 22 ans. Leurs deux frères servaient, l'un à l'armée du Rhin, l'autre à l'armée des Pyrénées. Quant à leur père, il avait formé, à Mortagne, une compagnie de volontaires destinée à protéger les alentours contre les incursions des Autrichiens; de cette compagnie, il avait pris le commandement.

M. de Fernig était très brave et son ardeur guerrière l'entraînait souvent à se lancer dans des aventures périlleuses. C'est pourquoi, nous dit Lamartine :

"...Théophile et Félicité, plus émues encore des dangers que courait leur père que des dangers de la Patrie, se confièrent mutuellement leurs inquiétudes et sentirent naître à la fois dans leur coeur la même pensée. Elles résolurent de s'armer, de se mêler à l'insu de M. de Fernig dans le rang des cultivateurs dont il avait

fait des soldats, et de se jeter entre la mort et lui, s'il venait à être menacé de trop près par les cavaliers ennemis.

"Elles couvèrent leur résolution dans leur âme et ne la révélèrent qu'à quelques habitants du village, dont la complicité leur était nécessaire pour les dérober aux regards de leur père. Elles revêtirent des habits d'hommes que leurs frères avaient laissés à la maison en partant pour l'armée; elles s'armèrent de leurs fusils de chasse, et, suivant plusieurs nuits la petite colonne guidée par M. de Fernig, elles firent le coup de feu contre les maraudeurs autrichiens, s'aguerrirent à la marche, au combat, à la mort, et électrisèrent par leur exemple les braves paysans du hameau.

"Leur secret fut longtemps et fidèlement gardé. M. de Fernig, en rentrant le matin dans sa demeure et en racontant à table les aventures, les périls et les exploits de la nuit à ses enfants, ne soupçonnait pas que **ses propres filles** avaient combattu au premier rang de ses tirailleurs et quelquefois préservé sa propre vie."

Leur supercherie ne fut découverte que le jour où Beurnonville, qui commandait le camp de Saint-Armand, à peu de distance de la frontière, voulut féliciter, au nom de la France, les volontaires de M. de



Les Demoiselles de Fernig (1795)

Fernig.

“...Beurnonville crut s'apercevoir que deux des plus jeunes volontaires, cachés derrière les rangs, fuyaient ses regards et passaient d'un groupe à l'autre pour éviter d'être abordés par lui. Ne comprenant rien à cette timidité chez des hommes qui portaient le fusil, il pria M. de Fernig de faire approcher ces braves enfants. Les rangs s'ouvrirent et laissèrent à découvert les deux jeunes filles, mais leurs habits d'hommes, leurs visages voilés par la fumée des coups de feu tirés pendant le combat, leurs lèvres noircies par les cartouches qu'elles avaient déchirées avec les dents les rendaient méconnaissables aux yeux mêmes de leur propre père. M. de Fernig fut surpris de ne pas connaître ces deux combattants de sa petite armée.

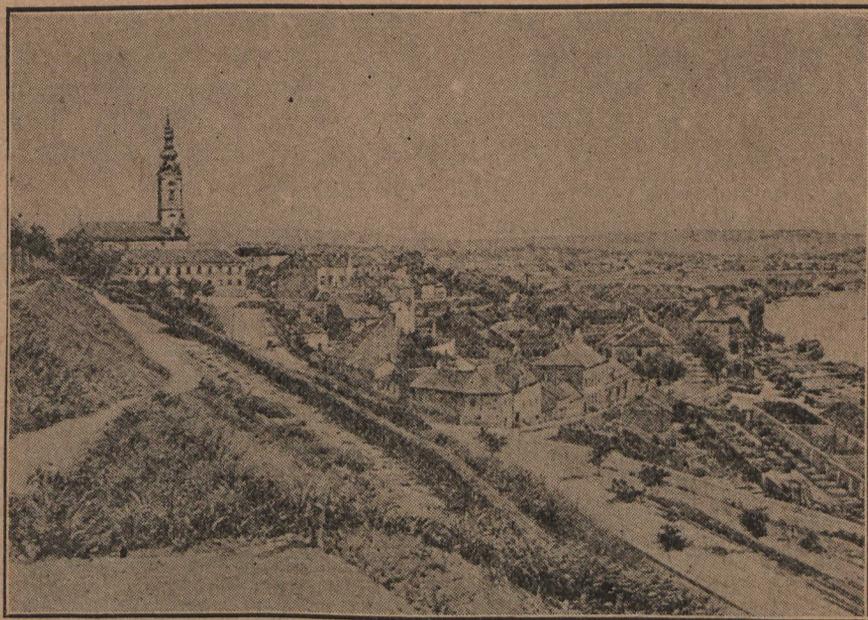
“Qui êtes-vous”, leur demanda-t-il d'un ton sévère. A ces mots, un chuchotement sourd, accompagné de sourires, courut dans les rangs. Théophile et Félicité, voyant leur secret découvert, tombèrent à genoux, rougirent, pleurèrent, sanglotèrent, se dénoncèrent et implorèrent, en entourant de leurs bras les jambes de leur père, le pardon de leur pieuse supercherie. M. de Fernig embrassa ses filles en pleurant lui-même. Il les présenta à Beurnonville, qui décrivit cette scène dans sa dépêche à la Convention.

“La Convention cita les noms de ces

deux jeunes filles à la France et leur envoya des chevaux et des armes d'honneur au nom de la Patrie.” (Lamartine.)

Les demoiselles de Fernig combattirent ensuite à Valmy, à Jemmapes et à Anderlecht. Leurs remarquables exploits firent que Dumouriez se les attacha en qualité d'officiers d'ordonnance. Lors de la défection de Dumouriez, elles passèrent avec lui à l'ennemi, tant leur attachement était grand pour leur général. Plus tard, comprenant et regrettant leur erreur, elles voulurent revenir en France, mais leur acte les avait fait porter sur les listes d'émigrés—la Convention n'était pas tendre. Ce n'est qu'en 1797 que les deux soeurs obtinrent du Directoire la grâce qu'elles sollicitaient; elles avaient d'ailleurs renoncé à l'armée et avaient revêtu des vêtements féminins.

Une page sentimentale se mêle aux prouesses guerrières des deux soeurs. Lors de la bataille d'Anderlecht, un jeune officier belge avait été sauvé grâce au dévouement de l'ainée, Félicité. Remis des blessures qu'il avait reçues, Van der Walen, c'est le nom de l'officier, pénétré de reconnaissance et d'amour pour celle qui l'avait sauvé, résolut de la demander en mariage. Il la chercha pendant deux ans et, l'ayant retrouvée, il l'épousa et l'emmena vivre en Belgique. Quant à Théophile, elle mourut célibataire.



La ville vue de la Citadelle.

## Belgrade, Capitale de la Serbie

Dans les Balkans

**A**SSISE sur la rive droite du Danube, au confluent même de la Save et séparée seulement des territoires de l'Autriche-Hongrie par cette vaste étendue d'eau, Belgrade, la "Ville Blanche", fut, durant des siècles, considérée comme l'une des plus formidables citadelles de l'Europe orientale, le boulevard avancé de l'Islam.

Si l'on arrive à Belgrade par la route de Vienne-Buda-Pest, la ville apparaît dans un décor magnifique; on dirait une cité orientale nonchalamment assise au

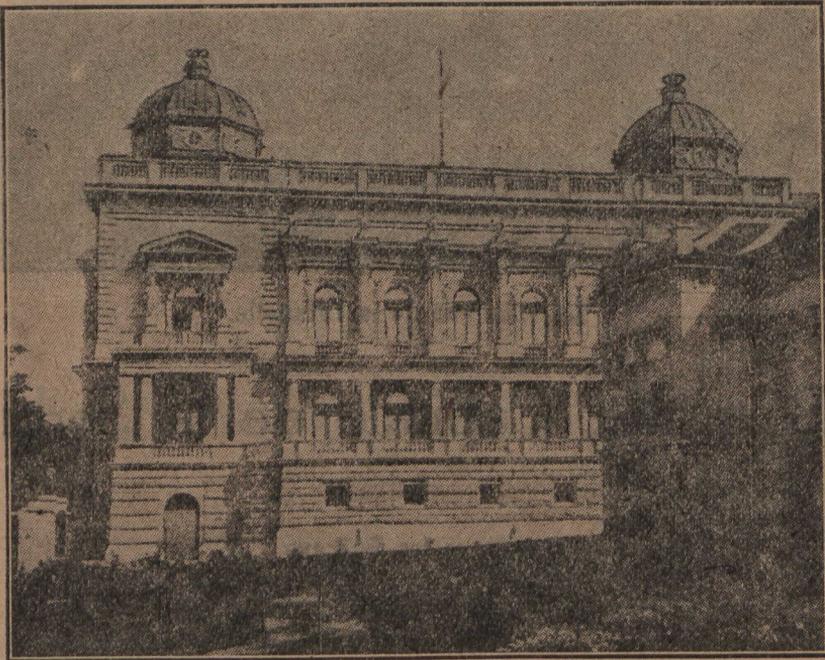
bord d'une eau tranquille mais la vieille citadelle, dogue hérissé entre les flots de la Save et du Danube dit assez que cette ville est une place de guerre et la plus formidable qu'il y ait sur la route d'Orient.

Les Turcs ont surnommé Belgrade "La Porte de la Guerre Sainte". C'est de là qu'ils s'étaient élancés à la conquête de l'Occident, aussi, dès le début, n'épargnèrent-ils aucun effort pour s'en emparer. En l'an 1440, Mourad II y perdit vingt mille hommes sans réussir; en 1456, Mahomet II qui venait de prendre Constanti-

nople échoua devant Belgrade; près de trois cents canons restèrent aux mains de Jean Hunyadi et de Jean Capistran, accourus au secours de la place avec les Croisés. Mais les Turcs revinrent à la charge, et profitant des démentés qui, en divisant la Hongrie, paralysaient les forces de Mathias Corvin, le grand Soliman s'en rendit maître en 1521. Depuis, il semblait impossible d'en déloger les vain-

tèrent à faire de Belgrade leur capitale à cause de la proximité de Semlin, ville autrichienne dont les canons étaient à redouter mais les glorieux souvenirs qui se rattachaient à Belgrade furent les plus forts et la transformation de la ville s'accomplit rapidement.

Le progrès accompli en peu d'années est presque incroyable: plus de maisons de bois enjambant sur des rues tortueuses ou



Le Palais royal et l'ancien Konak.

queurs; tour à tour battus par le prince Eugène, par le général Landon, les Turcs ressaisirent Belgrade à la paix de Sistova, en 1790 et ils n'en furent chassés définitivement qu'en 1862. Encore, à cette époque, le drapeau turc flottait à côté du drapeau serbe et il ne disparut qu'en 1876 à la suite de la guerre de la Serbie contre la Turquie.

Pendant quelque temps, les Serbes hésit-

mal éclairées, aux coins louches, aux bazars sordides. A la place des minarets, les églises pointent dans l'azur du ciel l'or de leurs clochetons ajourés; les joyeux carillons ont fait taire la voix criarde du muezzin appelant les fidèles à la prière; partout les maisons se dressent, les rues s'alignent, les places s'élargissent, Belgrade a des statues, des fontaines, des palais, l'électricité qui l'inonde de lumière.

Des rails sillonnent ses avenues: partout le mouvement et la joie ont succédé à l'apathie et aux tristesses de la servitude; c'est une explosion de jeunesse qui ravit, le printemps après l'hiver, la vie après la mort. Et la foi qui a opéré ce miracle n'est pas à bout de merveilles. Que ne projette-t-on pour l'avenir! Belgrade veut être une vraie capitale, digne de son passé, digne surtout du peuple qui l'a mise à sa tête.

Mais déjà les résultats les plus considérables de cette transformation sont acquis.

Une rue très large partage Belgrade en deux parts: au sud, la gare et les quartiers de la Save; au nord, les quartiers du Danube: la Citadelle et la promenade du Kalimegdan occupent, au bout de cette longue avenue, la pointe élevée au pied de laquelle les deux fleuves se réunissent. Il est difficile de trouver un plus beau site que celui de Kalimegdan; les Turcs l'avaient surnommé "le mont où l'on pense" car de cette hauteur le regard plane à l'infini. Quand la brise du soir, s'élevait de la plaine hongroise, épanchait sa fraîcheur, à l'heure où le soleil s'incline et sème d'une poussière d'or l'horizon lointain, la promenade y est délicieuse. Ici le calme exquis; en bas, les bruits confus et tout le tourbillon de l'activité humaine, la locomotive qui siffle, les bateaux qui rayent d'argent le cristal du fleuve; puis, au loin sur un ciel de flamme, Semlin qui détache comme en un rêve, sa silhouette rayonnante.

L'esplanade est le rendez-vous préféré de la société de Belgrade: c'est la prome-

nade élégante; un étranger ne peut manquer d'y trouver grand intérêt. On vient au Kalimegdan pour voir, et pour se faire voir un peu sans doute, mais surtout pour prendre un bain d'air, dans un décor admirable.

La Citadelle elle-même cache sa porte rébarbative derrière un bosquet d'arbres et de fleurs. Ce n'est plus, d'ailleurs, qu'un vaste champ ouvert à la curiosité publique: y entre qui veut, et à part les bâtiments retenus par le commandement de la place, le musée d'artillerie et le logement des forçats internés ici, tout s'en va sous la main du temps; les murs s'effritent, se brisent, livrant passage au premier venu, eux que n'entamèrent pas autrefois des armées puissantes; partout des débris, des pierres noircies par la poudre. Seule, au milieu de tout le reste qui croule, la vieille tour Néboïcha porte encore fièrement de glorieux souvenirs: "Je ne te crains pas", c'est la signification de son nom. Elle tient toujours, mais si les Serbes ne la conservaient comme un trophée et une relique, depuis longtemps la nature l'aurait ensevelie sous une abondante verdure.

Belgrade est surtout intéressante, pour l'étranger qui passe, par le spectacle toujours intéressant des efforts considérables faits pour l'embellir et la rendre prospère. Ses mauvaises rues de jadis sont devenues fort belles, des quais ont été construits sur le Danube et la Save, des entrepôts se sont élevés, en somme Belgrade tient à se montrer digne de son poste à l'avant-garde de l'Occident sur la route d'Orient.

# L'Ardoise

## Un minéral intéressant.— Comment on l'exploite

**L'**ARDOISE, d'un usage peu répandu au Canada, rend de grands services dans certains pays, principalement pour la couverture des maisons. Il ne faut, en effet, pas confondre l'ardoise dont il s'agit en cet article avec le produit à base de carton sur lequel nos jeunes écoliers tracent leurs devoirs... et les dessins fantaisistes que leur suggère leur imagination.

L'ardoise est une pierre ordinairement d'un bleu noir, parfois d'un rouge brun, que l'on exploite en assez grande quantité en France.

Les carrières ouvertes sont les plus impressionnantes à visiter parce qu'on les envisage d'un seul coup d'oeil. La première impression est celle d'un chaos, d'un bouleversement gigantesque. Il semble que la colline, à la suite d'un mouvement sismique, a été brisée en mille et mille morceaux. Tout autour de l'exploitation s'élèvent des monticules de débris rejetés par les carriers. Avancez un peu et vous verrez à vos pieds un trou colossal dont la pierre rouillée à la surface ne tarde pas à prendre une teinte d'encre. Des ruisselets coulent sur cette muraille de cent cinquante mètres. Dans le fond, des feux signalent l'entrée d'une ga-

lerie latérale, et des explosions, des coups de pic ou le fracas des rocs qui s'éboulent, renseignent sur le travail des carriers.

Le spectacle est encore plus tragique lorsqu'il s'agit des puits abandonnés qui entourent une exploitation vivante, car il est rare que l'on dépasse deux cents mètres de profondeur. Il faut donc ouvrir un nouveau chantier.

Dans ces trous formidables désertés, des sources ont créé naturellement des étangs aux eaux vertes, pleins d'épouvante.

Parfois, pour ajouter à la désolation, sur la crête de l'abîme, se dressent les débris lamentables de l'ancienne machinerie. Les déblais forment une sorte de cratère autour du spectateur. Trop souvent une partie des murailles maçonnées jadis, afin de contenir la poussée de ces débris, s'éboule. On entend alors un horrible tapage. Les profondes eaux reçoivent en écumant cette avalanche. On tremble d'être entraîné dans ces abîmes sinistres qui presque tous contiennent les corps de quelques infortunés carriers. Il est bien rare, d'exploiter une ardoisière sans accident.

L'ardoise, quel que soit son mode d'exploitation au fond de la mine, est remontée à la surface en blocs plus ou moins gros.

Un contremaître les fait distribuer de porte en porte aux "fendeurs" suivant un ordre établi, afin de prévenir les abus et les jalousies. Les fendeurs, en effet, travaillent aux pièces. Plus on leur sert de blocs et plus ils peuvent produire de centaines de feuilles et, par conséquent, gagner. Il est rare, dans une carrière, que l'extraction du fond dépasse la consommation des fendeurs.

établir de nouvelles, selon les besoins et, d'autre part, ces villages improvisés peuvent émigrer de carrière en carrière, suivant les nécessités de l'exploitation.

Chacun de ces laborieux intérieurs présente un pittoresque spectacle. A des clous sont pendus des paniers, des habits et des petits pots de terre avec leurs couvercles d'ardoise. Dans ces minuscules marmites chaque travailleur réchauffe la



### Un coupeur d'ardoises

Ces ouvriers travaillent tantôt dehors, abrités par de simples claies, et tantôt dans de petites constructions fabriquées par l'entassement des schistes ou blocs impropres au fendage. Cette dernière méthode est bien préférable. Elle protège l'ouvrier et elle préserve l'ardoise des variations de température qui altèrent sa "fissilité" ou faculté de se séparer en feuilles plus ou moins épaisses.

Le bon marché de ces cases permet d'en

soupe préparée le matin par sa femme. L'hiver, un feu de sarments posés sur un foyer improvisé élève la température et permet aux mains engourdis de retrouver leur souplesse.

La hutte permet encore de grouper ces artisans par familles.

Le fendeur commence par débiter les blocs venant du fond en plaques plus minces et moins hautes de façon à en tirer des morceaux qu'en terme de métier on

nomme: les patrons. Chacun de ces patrons doit correspondre approximativement aux dimensions commerciales des ardoises à produire. On exécute cette première besogne au moyen de gros ciseaux.

Ensuite, avec une forte scie, on coupe comme des planches les blocs trop longs. C'est une surprise de voir avec quelle facilité les dents d'acier attaquent la pierre. La troisième opération consiste à placer un coin de fer perpendiculairement à la "fissilité" et de faire éclater le patron en deux ou quatre plaques plus faciles à manier. En cet état, le schiste est rentré dans la hutte et empilé à la droite de chaque ouvrier.

Celui-ci s'assied sur de la paille en ayant soin de bien se protéger les jambes; cette précaution est indispensable car souvent l'outil tranchant, la "poussette", glisse et vient frapper les jambes du fendeur.

Pour être bon fendeur il faut un long apprentissage; certains sont habiles en ce métier après dix-huit mois de pratique mais il faut quatre ans pour être véritablement un ouvrier compétent.

Le métier de fendeur est long à apprendre et il est peu rémunérateur; malgré tout il est encore préférable à celui de "carrier" qui consiste à détacher les blocs au fond de la mine où les éboule-

ments sont fréquents et font de nombreuses victimes.

Les blocs de schiste n'offrent pas une grande solidité et s'éboulent en masses qui atteignent jusqu'à quarante mille verges cubés; malgré cela, carriers et rouleurs s'habituent au danger au point de le mépriser. Une amusante anecdote à ce sujet: En 1890, dans une carrière, un énorme éboulement se produit; un des ouvriers échappé par miracle à la catastrophe, court l'apprendre au village voisin et comme on le félicite d'être sain et sauf:

—Croyez-vous, répondit-il, que j'ai tant de chance que ça? Mon chapeau est resté au fond de la mine... un chapeau tout neuf qui m'avait coûté cent sous!

Le bonhomme eût pourtant dû s'estimer heureux que la tête n'était pas restée dedans...

Au point de vue pratique, l'ardoise s'emploie beaucoup, en certains ays, comme couverture de maisons. Elle est légère, solide et de longue durée; il est regrettable que les prix de transport en soient si élevés car elle serait adoptée presque partout.

Une couverture convenablement posée peut, en effet, durer deux siècles. Les meilleurs bardeaux n'en sont pas encore là.

## Projectiles Pour Canons

**N**OUS sommes loin aujourd'hui du boulet rond et plein, masse de fonte qu'un canon de campagne envoyait péniblement à 1500 verges!

On a dépensé, au cours des dernières années, des sommes formidables pour l'artillerie et les perfectionnements n'ont pas porté seulement sur les canons eux-mêmes mais aussi sur les projectiles à envoyer.

Ces perfectionnements concernent notamment les obus et projectiles des gros canons modernes. Pour l'artillerie de campagne, destinée à être traînée par des chevaux, à rapide allure, à travers champs, on s'en tient à des calibres, autrement dit à des diamètres assez modestes, et c'est ainsi que l'artillerie française a un canon à tir rapide de 3 pouces. Pour les pièces de navires de guerre et pour les canons qui défendent les frontières ou les côtes, et qui sont installés à poste fixe dans tel ou tel endroit, la question du poids est un peu secondaire et on arrive à des diamètres formidables, en même temps par conséquent qu'à des projectiles énormes par leurs dimensions et par la masse d'explosif qu'ils peuvent contenir.

Le plus gros projectile que nous connaissions est celui que lance le nouveau canon de marine, du type Armstrong, que possède la flotte anglaise. Le diamètre de l'âme du canon et du projectile est de 16 pouces. Le poids d'un projectile de ce genre est de 1795 livres; il faut, pour le charger, une masse de 957 livres de poudre, et il sort du canon à une allure de

2100 pieds à la seconde. Il est vrai que les Américains veulent employer un canon qui lancera des projectiles de 2376 livres, mais il n'est pas démontré que cette tentative donne de bien bons résultats.

Bien entendu, les projectiles modernes sont toujours creux à l'intérieur, au contraire des obus et de tant de projectiles d'autrefois. Cela a un double avantage: tout d'abord, on a ainsi la possibilité, dans la fabrication du projectile, de s'assurer complètement des qualités du métal qui le constitue et de posséder un obus qui sera capable, quand on le voudra, de traverser une épaisseur donnée de métal, la cuirasse d'un navire par exemple.

D'autre part, on entend loger, à l'intérieur du projectile une charge d'explosif, plus ou moins importante, que l'on fera agir et produire son effet destructif, soit avant la pénétration à travers le cuirassement, soit après. Un projectile massif ne ferait qu'un simple trou; tandis que le projectile creux et chargé d'explosif, se partage en un certain nombre de fragments qui causent les dommages les plus terribles autour de lui et souvent derrière le cuirassement. La grande difficulté a été de combiner des obus susceptibles de traverser une assez forte épaisseur de métal, et de ne faire explosion qu'après cette traversée, la détonation devant se produire au moment exactement déterminé par ceux qui ont envoyé le projectile.

Les obus de pénétration sont faits d'un alliage d'acier forgé auquel on ajoute de

petites quantités de chrome, de tungstène ou d'autres métaux plus ou moins rares; l'obus présentera alors de la dureté sans fragilité.

L'explosion de cet obus au moment exactement voulu est obtenue par un procédé extrêmement ingénieux si l'on emploie une fusée retardée. Une petite tige creuse est disposée dans la base du projectile, elle est munie à sa partie supérieure d'une sorte de petit marteau doté de ressorts.

Quand le projectile vient rencontrer l'obstacle, c'est-à-dire la cuirasse, le projectile ralentit brusquement sa marche; mais la petite tige, elle, grâce à ce qu'on appelle l'inertie, glissera en avant et viendra faire agir son petit marteau sur une charge d'inflammation de l'explosif disposé à l'intérieur de l'obus. Les choses doivent être prévues de telle manière que l'explosion se produira après un temps déterminé à la suite du premier choc.

Il y a aussi des obus à tir percutant sans retard. Ici, la cavité dans laquelle est logé l'explosif est beaucoup plus grande et la fusée bien plus sensible. L'inflammation se produira pour ainsi dire à l'instant même du contact du projectile avec le sol ou avec le premier obstacle qui se dressera sur sa route. L'obus se divisera alors immédiatement en fragments qui semeront la destruction autour du point de chute du projectile.

Il ne faut pas oublier non plus les obus à mitraille: ils contiennent des balles et des rondelles de fonte qui se fragmentent, suivant des divisions préparées à l'avance, sous l'influence d'une charge assez réduite disposée à l'intérieur de l'obus.

Il y a, d'autre part, les obus à balles qu'on appelle couramment des schrapnells; ici, il y a intérieurement une char-

ge d'éclatement plus importante et des balles en plomb durci. Ces balles, au moment de l'éclatement, sont animées d'une vitesse d'autant plus grande qu'elles sont chassées par la charge d'éclatement et qu'elles se déplaçaient déjà à la vitesse de l'obus lui-même. C'est qu'en effet, avec ces obus qui sont généralement lancés par des canons de calibre assez faible et en tir fusant, l'éclatement de l'obus se fait en l'air, à un point donné de son voyage, de sa trajectoire, comme on dit plus savamment.

L'inflammation de la charge intérieure se fait grâce à un petit canal rempli de poudre qui se trouve à l'intérieur de l'obus, et dont l'orifice extrême est soumis à la flamme de l'explosion de la poudre formant la charge d'envoi du projectile dans le canon même; cette poudre se met à brûler, et c'est quand elle a brûlé complètement et que l'inflammation arrive à l'extrémité du canal, que la charge s'enflamme et détone. Suivant donc la longueur du canal, la rapidité de combustion de cette poudre, l'explosion se produira à tel ou tel moment du déplacement de l'obus.

N'oublions pas enfin que souvent l'on charge simplement les obus d'un explosif très puissant en mélinite; l'explosion de celui-ci donne lieu à la formation d'une masse considérable de gaz empoisonnés, entraînant la mort de ceux qui se trouvent dans le voisinage du lieu d'explosion du terrible projectile.

# LES MISSIONS AU SENEGAL

SOUS UN CIEL DE FEU



Guerrier Dyola.

Aucun Blanc n'avait encore fondé d'établissements au Sénégal lorsqu'en 1847, les PP. Arragon et Warlop, disciples du P. Libermann, se présentèrent à l'"éliman" (souverain) de Dakar comme "envoyés du Dieu du ciel pour faire du bien aux Noirs".

—Que nous apportez-vous ? demanda le vieux chef.

—La science et la religion.

—La science ! répliqua l'autre ; nos marabouts l'inculquent à nos enfants dans nos écoles. Quant à la religion, nous avons la meilleure de toutes, l'Islam.

—Laissez-nous, quand même, enseigner ce que nous savons. Nous suivra qui voudra.

—Dans ces conditions, installez-vous.

Les Pères s'installent, soignent les malades, étudient la langue (le oulof), deviennent populaires et, avec le concours obligeant de la population, bâtissent de vastes constructions en pierres, embryon de la ville européenne de Dakar,

aujourd'hui siège du gouvernement de l'Afrique occidentale française.

Un autre point du littoral où s'élève aujourd'hui une ville de 10,000 habitants, Rufisque, est bien aussi, dans une certaine mesure, redevable aux missionnaires de la fortune dont il a été favorisé.

A en juger par son nom qui vient de "Rio Fresco" (rivière fraîche) ce sont des Portugais qui s'installèrent les premiers dans la région. Plus malsain encore que Dakar, ce pays ne se serait jamais transformé avec toutes les améliorations modernes si les Spiritains ne s'y étaient installés.

Depuis un quart de siècle, une ligne ferrée, dont les missionnaires ont béni les différents tronçons à mesure qu'ils s'achevaient, relie Dakar à Saint-Louis, en passant par Rufisque, Thiès, Tivaouane, N'Gayé-Mekhé, Mpal. Sur les principaux points de son long parcours, les chrétiens font rayonner au loin leur salutaire influence.



Roi du Cayor et chefs Musulmans.

Thiès, en particulier, est devenu une colonie agricole que le gouvernement n'a cessé de favoriser. Au mois d'octobre 1897, dans son court passage au Sénégal, le ministre des colonies, l'honora de sa visite. Il fut reçu solennellement par le vicaire apostolique, Mgr Barthet, à la tête de tout le personnel ecclésiastique et laïque, de l'établissement. Aux compliments de bienvenue du prélat, il répondit en rendant noblement hommage au dévouement des missionnaires :

—Je reconnais, dit-il, qu'ils sont vraiment les pionniers de la civilisation. Je les décore tous en la personne de leur évêque.

Et c'était justice.



Après avoir fondé Dakar, les missionnaires descendirent le long du littoral ouolof pour relever à Joal une vieille station créée au XVe siècle par les Portugais et abandonnée depuis plus de soixante ans.

Les Sérères de l'endroit avaient repris toutes leurs anciennes superstitions; mais ils nourrissaient une haine vigoureuse contre la religion du Prophète, laquelle avait, à leurs yeux, le tort impardonnable de proscrire l'eau-de-vie.

Ils firent d'abord des difficultés pour recevoir les Pères et leur permirent d'élever une chapelle seulement sous cette condition "que ses murs pourraient être traversés par les balles". Ils s'humanisèrent à la longue et devinrent de chaleureux amis des missionnaires, en même temps que de fidèles clients de la France. En 1850, Farakava essaya vainement de les associer à ses tentatives insurrectionnelles et, plus tard, El-Hadji-Omar échoua de même. Aussi l'aidherbe ne leur ménagea ni les félicitations, ni les récompenses, pas plus qu'il n'oublia de remercier les missionnaires, inspirateurs de ces bonnes dispositions. Bientôt on put élever une chapelle "dont les murs n'étaient point traversables par les balles".

Et Ngazobil! Quelle agréable surprise pour le voyageur de rencontrer sur la côte sénégalaise, à 80 milles au sud-est de Dakar, cette superbe oasis avec ses grandes constructions en pierres, ses écoles, ses ateliers, ses jardins, son beau village de Saint-Joseph entièrement chrétien!

C'est en 1850 que les Pères du Saint-Esprit entreprirent la transformation de ce coin de l'Afrique.

"A cette époque, écrit un voyageur, il n'y avait là qu'une forêt de broussailles que dominaient de leurs énormes troncs de gigantesques baobabs. Autour la solitude était profonde; nulle trace des pas de l'homme. Mais, quand la nuit descendait, la brousse entière tressaillait de lugubres hurlements. A la clarté des étoiles, les pachydermes faisaient d'énormes trouées dans les hautes herbes et s'ébranlaient en masse pour se diriger vers une source qui porte encore le nom de Fontaine des Eléphants. Ils s'éloignaient ensuite à pas lents, et les lions, les tigres et les panthères s'avançaient à leur tour. Leurs corps fauves traçaient des ondulations sur les fourrés d'un profond ravin; puis, arrivés au sommet du coteau où se dresse maintenant la mission, ils fixaient leurs yeux étranges sur l'Océan, poussaient un cri rauque et s'enfonçaient de nouveau dans les ténèbres pleines d'horreurs."

Seulement cette forêt couvrait des plaines fertiles, et dans les environs vi-

vaiant des populations que l'islam n'avait pas encore fanatisées. Les plaines se sont enrichies de plantations de riz, de mil, de cotonniers, et les populations ont abandonné les barbares et puérides coutumes fétichistes pour adopter la foi chrétienne. De là rayonne dans tout le Sine et le Saloum l'influence catholique.

Ce n'est pas seulement le long de la côte que les enfants du P. Libermann ont échelonné leurs postes civilisateurs, mais fort avant dans l'intérieur du pays sur les rives du haut Sénégal.

A Bakel d'abord. En 1850, le P. Arlabosse jette son dévolu sur ce grand



Eglise de Carabane.

marché de mil, d'arachides, de gommés, d'or, de peaux, de plumes et d'ivoire, à 700 milles de Saint-Louis. Il se met en quête d'un endroit favorable à la fondation d'une mission. Tout à coup, sortent de la brousse quatre lions qui le saluent d'un formidable rugissement.

—Quatre lions! fait-il; peuh! en quatre coups de fusil j'en serai débarrassé! Mais, sans attendre les balles, les fauves se retirèrent discrètement.

Malheureusement, survinrent des visiteuses plus redoutables, des fièvres, qui bientôt emportèrent le jeune apôtre. Puis une crue extraordinaire du fleuve

démolit les bâtiments qu'il avait péniblement élevés. Mais la mission et le missionnaire avaient duré suffisamment (1850-1854) pour dissiper bien des préjugés.



En 1875, une première station fut fondée dans le haut de la rivière, à Sé-dhiou. De là les missionnaires purent étendre leur action bienfaisante sur tout le cours de la Cazamanée. Quelques années plus tard, on établit un deuxième poste vers le bas de la rivière. Il fut placé un peu à l'intérieur du pays, au cœur des populations dyolas. Mais on était à une époque troublée. La colonie du Sénégal était en pleine période d'organisation, et la Cazamance se trouvait trop éloignée du centre des affaires pour que l'on s'occupât sérieusement de son avenir. Les chefs des différentes tribus, en révolte continuelle contre une autorité encore mal assise, en guerre incessante entre eux, donnaient à peine prise au missionnaire. Plusieurs années se passèrent en alternatives d'espoirs et de découragements. Finalement, il fallait fuir, et la mission naissante, en attendant des jours meilleurs, se transporta à Carabane, tout à fait à l'embouchure du fleuve.



La Cazamance est habitée par quatre tribus, ayant chacune son origine distincte, sa langue, ses coutumes, son caractère propre: les Mandingues, les Dyolas, les Bayotes et les Balantes.

Les Mandingues habitent tout le quartier nord-est de la contrée, s'étendant dans le pays de possession et d'influence anglaises. Ils sont orgueilleux, paresseux, voleurs et fourbes. Un seul défaut leur manque, l'ivrognerie, amplement compensé du reste par l'étonnante dépravation de mœurs et de langage qui les distingue.

Les Dyolas, la tribu certainement la plus intéressante à tous les points de vue, sont établis sur les deux rives de la Cazamance, depuis la rivière de Gambie jusqu'au Rio-Cachéo, vers le Sud. Ils forment une population de 180,000 âmes, d'après les derniers recensements. On les trouve dans le bas de la rivière, groupés par agglomérations de 4 et 5,000 âmes.

Le Dyola semble être le premier maître de cette terre où d'autres sont venus s'établir ensuite. Il est, de sa nature, doux, simple et hospitalier. On ne rencontre point chez lui ces coutumes barbares qui déshonorent, aux yeux de l'humanité, même les peuples sauvages. Tout paraît réglé dans sa vie selon les lois de la nature. Sans doute, il a des usages et des manières d'agir différents des nôtres; mais l'étranger est toujours reçu chez le Dyola avec un

respect et une cordialité qui rappellent les souvenirs des temps des Patriarches. La case entière est mise à la disposition du voyageur, et chacun s'empresse de préparer le riz réparateur. Les traitants, pour la plupart d'origine mandingue ou oulof, connaissent bien cette manière d'agir et, leur conscience de mahométan leur permettant d'user à leur aise de cette très franche hospitalité, ils ne manquent point d'en abuser. Ils s'établissent chez l'habitant, vivent de longs mois dans la demeure où ils ont été reçus, se font nourrir sans vergogne et, comme récompense, achètent à vil prix de leur hôte les



**Le Sénégal en amont de Médine.—Les Chutes de Fléou.**

produits du pays, qu'ils vont revendre au poids de l'or aux factoreries de la rivière.

C'est parmi les braves Dyolas que la croix rédemptrice fut plantée tout d'abord. Ils avaient trop de qualités pour n'être pas chrétiens.

Si le Dyola est bon et simple, il est aussi très fier et très indépendant. Il se fait une conception de la vie et de la justice qui l'empêche de supporter la moindre contrainte ou la plus petite atteinte à ses droits. C'est pour cela, qu'estimés dans les maisons de commerce à cause de leur fidélité et de leur douceur, ils ne restent point longtemps, cependant, au service de leurs maî-

tres. Un mot un peu dur, un geste de menace, et c'est assez; ils s'en retournent à leurs champs, laissant entre les mains de leur ancien maître le salaire déjà gagné. Ils ne sont pas encore arrivés à saisir la raison d'un impôt de riz que la colonie les oblige à payer chaque année. C'est assez peu de chose, du reste; mais la quantité fût-elle encore plus insignifiante, ils ne comprennent point la raison d cette redevance, à laquelle bon nombre de villages n'ont consenti qu'à moitié.

—Va dire à ton maître, répondait un chef de village à l'interprète chargé de lui rappeler ses obligations, va dire à ton maître que, s'il est dans la nécessité, nous lui ferons volontiers la charité de quelques boisseaux; s'il veut des champs pour les cultiver lui-même, nous lui en donnerons autant qu'il en demandera; mais livrer sans raison le riz que nous avons travaillé dans nos mains, jamais; s'il le veut, dis-lui de venir le prendre.

—Vous comprenez, mon Père, ajoutait le bon administrateur qui racontait la chose à un missionnaire; vous comprenez, j'ai de la famille, et je ne crois pas devoir m'exposer.

Il avait raison. Son devoir, du reste, ne lui demandait pas cet héroïsme.



Les Bayotes occupent exclusivement la rive gauche de la Cazamance. Ils semblent se rapprocher des Dyolas quant aux moeurs; leur origine est peut être la même, ceci est pourtant contesté. Ils sont les moins connus de tous les peuples de la Cazamance, et pour cause, leur fréquentation est considérée comme plutôt dangereuse: on les dit anthropophages. La chair humaine est, paraît-il, à leur avis d'un goût délicieux, et si, à l'instar des loups, ils ne se mangent pas entre eux, ils saisissent avec empressement l'occasion qui se présente de manger les étrangers.

En 1899, une bande de traitants entrés sans réfiance sur leur territoire, fut assaillie sous un prétexte quelconque. La troupe fut assommée, dépecée, croquée à belles dents. Comme dans l'histoire de Job, un seul échappa pour venir raconter l'aventure; il mourut, du reste, quelques jours après, des suites de ses blessures; son corps était littéralement couvert de plaies et il avait erré pendant plus de huit jours à travers la forêt avant d'échapper à la poursuite des cannibales.

Les Balantes forment une tribu fétichiste qui occupe le pays compris entre la rive gauche de la haute Cazamance et les pays portugais vers le sud-est. C'est une tribu douce de caractère, mais devenue guerrière pour défendre le sol menacé et envahi déjà par les Mandingues. Victimes d'incursions répétées, surtout vers le milieu du XIXe siècle, ils se levèrent bravement pour repousser l'envahisseur; les instruments de labour se transformèrent en armes

de toute sorte. L'ennemi fut vaincu; mais les Balantes conservèrent de cette lutte, où leur indépendance, comme celle de beaucoup d'autres tribus, avait failli sombrer sous le glaive fanatique des musulmans, l'humeur belliqueuse que l'on rencontre chez eux.

Aujourd'hui l'étranger ne s'aventure qu'au péril de sa vie dans les forêts au milieu desquelles se trouvent leurs demeures: "Ote-toi de là, disent ils à l'imprudent qui s'est égaré en leur contrée, le chemin est "fatigué". S'il avance seul et sans escorte, il est massacré sur le champ; s'il retourne sur



Un village près de Thiès.

ses pas, une flèche, partie d'un buisson isolé, ne tarde pas à le coucher à terre, et plus jamais on n'entend parler de lui.

Les Spiritains se proposent pourtant de porter prochainement à ces peuplades barbares le bienfait de leur ministère. Nous ne doutons point que la croix et l'amour ne triomphent là où la force s'est déclarée vaincue.

Toutes ces œuvres, les Spiritains n'auraient pu les créer, les entretenir et les développer, s'ils avaient été réduits à leurs seules ressources en personned. Mais ils avaient appelé à leur aide des auxiliaires admirables, des Frères et des Sœurs.

## LES FRERES DE PLOERMEL

Les Frères de Ploërmel! Hélas! nous ne pouvons parler d'eux qu'au passé. Ils ne sont plus au Sénégal.

Le 9 novembre 1904, s'embarquait à Dakar pour revenir en France, proscrit par les récents décrets de laïcisation, le dernier membre du pieux Institut des Frères de l'Instruction chrétienne, fondé en 1819 par l'abbé Jean-Marie Robert de Lamennais (1775-1860) et canoniquement approuvé par Léon XIII, le 13 mars 1891.. C'était le Fr. Arator Bretesché.

Arrivé depuis vingt mois seulement dans la colonie et supérieur principal des Frères du Sénégal depuis un an, il avait eu la douleur de voir partir successivement tous ses religieux, et son supérieurat ne fut qu'un pénible et douloureux sacrifice. Malgré son court séjour dans le pays, le Fr. Arator avait su, par un ensemble de rares qualités, se faire grandement apprécier et son nom restera à jamais associé aux noms vénérés et chers à la mémoire des Sénégalais des FF. Etienne, Liguori, Didier-Marie, Magloire et Marie Bernard.



Soixante-trois ans auparavant, presque jour pour jour, un soir du mois de novembre 1841, deux jeunes religieux, les FF. Eutime et Héraclien, débarquaient à Saint-Louis. C'étaient les deux premiers instituteurs envoyés au Sénégal par la maison de Ploërmel.

Pendant ces soixante-trois ans (1841-1904), 174 religieux de cette société se sont succédé dans la colonie, se dépensant à l'instruction des jeunes Sénégalais et sacrifiant leur vie dans l'accomplissement de la mission qui leur avait été confiée. Soixante-cinq sont morts à la tâche et leurs ossements reposent dans les cimetières du Sénégal. La fièvre jaune, à elle seule, en a couché trente dans la tombe. A Saint-Louis, en 1867, huit sur dix succombèrent au fléau, quatre en 188 et six en 18881. A Gorée, où ils étaient moins nombreux, ils payèrent leur tribut dans la même proportion.

Un trait qui, à lui seul, suffit pour montrer le dévouement admirable de ces humbles instituteurs se passa en 1867.

A la fin de l'épidémie, il ne restant plus que deux Frères au Sénégal. Quand il fallut combler les vides, le Supérieur de l'Institut fit appel au dévouement de ses novices: "Mes enfants, leur dit-il, il me faut huit sujets pour remplacer ceux qui viennent de tomber. Que ceux qui désirent partir se lèvent!" Quatre cents se levèrent, c'est à-dire tous.

Après cela, tout éloge de ces humbles religieux serait superflu.

Aussi leur mémoire restera-t-elle longtemps vivante dans le cœur des Sénégalais, qui désirent ardemment revoir un jour ces vaillants pionniers du dévouement et de la civilisation!

## LES SŒURS DE SAINT-JOSEPH DE CLUNY

Fondée en 1807 à Châlons-sur-Saône par cette admirable Mère Anne Marie Javouhey, dont le roi Louis-Philippe disait que c'était "un grand homme", la Congrégation des religieuses de Saint-Joseph de Cluny essaimait en Afrique dès l'année 1819. Six d'entre elles, sous la conduite de la Mère Rosalie Javouhey, l'une des trois sœurs de la fondatrice, arrivaient à Saint-Louis le 19 mars, pour desservir l'hôpital et organiser les œuvres annexes : dispensaire, ouvroir, crèche, orphelinat, écoles.



Village dans la Casamance

Saint-Louis, à cette époque, n'était qu'un simple comptoir de traite où de rares Européens troquaient des marchandises françaises ou anglaises et des guinées (cotonnades hindoues) contre la gomme récoltée dans les forêts qui bordent le haut fleuve. L'autorité supérieure, qui voyait des plaines fertiles laissées sans culture, voulut qu'elles fussent utilisées. Des établissements agricoles furent entrepris sur la rive gauche du Sénégal dans le Onalo et, pour

les protéger, des forts furent élevée en 1820 et en 1821 à Richard Toll et à Dagana.



Ce dernier nom nous rappelle l'une des plus belles créations de la vénérable fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. En 1822, elle s'était rendue en Afrique pour encourager ses chères filles, pour voir de près leurs œuvres, pour étudier les améliorations, les accroissements possibles, les initiatives nouvelles. Elle obtint du gouverneur, le baron Roger, une vaste concession, où elle installa, sous la direction de quelques Sœurs, un certain nombre de Noirs qu'on se proposait d'initier au travail de la terre, à l'élevage du gros, moyen et menu bétail, etc.

"Nous avons, écrivait-elle le 6 septembre 1822, nous avons commencé une charmante habitation à quarante lieues de Saint-Louis tout près de Dagana; j'y suis restée six semaines... Là, nous avons bâti, sans charpentiers, ni maçons, six belles cases ou petits bâtiments. La cour est carrée, elle mesure cent cinquante pieds. Les cases des nègres sont dans cette cour; celle de ma sœur et la mienne sont dans le jardin. Celle-ci se compose de trois chambres: l'une sert de salon pour recevoir les "princes" et les "rois" qui nous visitent souvent; la seconde sert d'office, et la troisième de cuisine.

"Ce qui nous attire la visite de bien des femmes, c'est une glace placée dans le salon. Si vous voyiez leur étonnement en s'y regardant! Elles font des grimaces, elles cherchent par derrière, elles ne peuvent comprendre comment cette machine répète tout ce qu'elles font.

"Les hommes, de leur côté, ne peuvent se persuader que je sois femme et si active; que ce soit moi qui dirige les ouvriers; ils me donnent des louanges à perte de vue.

"Il y a bien des observations à faire sur un peuple aussi sauvage et cependant si doux; pour moi, j'aurais moins peur de cinquante Noirs que de deux Blancs.

"Mais achevons la description de notre charmante habitation: nous sommes entourées d'une double haie d'épines bien fortes, dont le but est de nous préserver des lions et des bêtes carnassières qui viendraient nous visiter, et puis, d'écarter les visites continuelles des Noirs, qui souvent nous gêneraient.

"Nous avons un très beau troupeau de douze vaches superbes, qui nous donnent du lait, du beurre et du fromage. On ne récolte rien pour le mauvais temps, et on trouve toujours de quoi manger. Une chose qui m'a paru bien singulière, c'est que ces pauvres gens ne connaissent pas l'argent: ils cherchent uniquement à se nourrir et à se vêtir, et n'ont aucune prévoyance pour le lendemain. Leur vie ressemble beaucoup à celle des patriarches de l'Ancien Testament: ils gardent leurs troupeaux; ils couchent toujours sous leurs ten-

tes et sur de simples nattes; leurs campements, les costumes, les usages bibliques..."

La Rév. Mère Javouhey tint à présider elle-même à l'établissement de la petite colonie, et, durant six semaines, elle fut occupée, tantôt à diriger les noirs dans les travaux pour la construction des cases, tant à leur apprendre à cultiver la terre, au moyen d'instruments aratoires apportés de France.

La colonie de Dagana prospéra pendant cinq ans. Mais à la suite du rappel du baron Roger et des spéculations indéliques de certains colons, les



**Soeurs de Saint Joseph de Cluny.**

Sœurs de Sain-Joseph de Cluny ne crurent pas devoir en conserver la direction. Elles pouvaient l'abandonner sans crainte de voir la besogne leur manquer. Tant d'autres œuvres réclamaient leur dévouement : ouvroirs, écoles, hôpitaux, ... hôpitaux, ... hôpitaux surtout!



L'hôpital est leur principal champ de bataille et de triomphe.

Au lendemain du choléra de 1867, le ministre de la marine leur conféra 29

médailles d'or de 1ère classe. Magnifique moisson sans doute, mais amplement gagnée, car dans le sillon dormaient pour toujours neuf de ces femmes sans peur.

En 1878, la fièvre jaune fut encore plus impitoyable et en terrassa quatorze en quelques mois seulement. Le fléau revient en 1880 et en 1881, faisant dans tout le Sénégal d'affreux ravages et provoquant le même admirable dévouement de la part des Sœurs. Le gouverneur, M. de Lanneau, meurt le 4 août 1881; après lui, ses officiers, ses domestiques, succombent. L'hôtel du gouvernement est fermé, comme une tombe qui se clôt sur des morts.

En 1900, nouvelle réapparition de la terrible maladie et l'une de ses premières victimes, c'est l'évêque, Mgr Buléon, âgé de 38 ans, bientôt suivi par huit missionnaires et plusieurs religieuses, tous jeunes, tous prématurément enlevée à leur héroïque ministère.

### LES SŒURS DE CASTRES

Une des premières pensées de Mgr Kobès, lorsque, à peine âgé de 28 ans, il eut été appelé, en 1848, au lourd honneur de l'épiscopat et au gouvernement de la mission du Sénégal, ce fut d'y faire venir les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, congrégation fondée, on le sait, en 1836, au diocèse d'Albi, par la vénérée Mère Marie de Villeneuve. Il les installa à Dakar et à Rufisque. Elles y sont encore. Elles dirigent les écoles de filles, les ouvroirs et les dispensaires, tandis que les Sœurs de Saint-Joseph s'y dévouent au service des hôpitaux.

Les débuts furent bien difficiles. On en jugera par cet extrait d'une notice biographique consacrée à l'une des premières religieuses que la Maison-Mère de Castres envoya à Dakar, Sœur Véronique.

“Dans les commencements, dit l'auteur de la notice, on s'était contenté de soigner les indigènes infirmes qui se présentaient à la mission. On sentit le besoin d'étendre cette œuvre de charité, unique moyen d'ailleurs qui pût nous donner accès auprès de ces pauvres âmes. Pour cela, il fallait aller visiter les malades “à domicile”. Ce ministère fut confié à Sœur Véronique. Mais que de difficultés! Elle ne savait pas la langue indigène. Les mahométans, ne pouvant s'imaginer le motif qui amenait dans leurs cases une Européenne, fuyaient à son approche ou se cachaient. Les uns la revoyaient, d'autres lui disaient des injures. Mais que n'obtient pas une charité persévérante?”

“Elle apprit en peu de temps la langue oulofo et parvint aussi à gagner la confiance et l'affection de ces pauvres gens. Bientôt les cures merveilleuses qu'opéraient les médicaments distribués par elle lui attirèrent une foule d'infirmes.

“Une case avait été construite pour recevoir les malades qui venaient chercher eux-mêmes des remèdes, et c'est là que, tous les jours, de huit heures du matin à midi, Sœur Véronique donnait à chacun les secours dont il avait besoin. Sa charité ne se bornait pas à soulager les misères corporelles; elle y joignait le zèle du salut des âmes. Aussi désirait-elle ardemment avoir un logement où elle pût recueillir les pauvres abandonnés, espérant arriver plus aisément à sauver leurs âmes. Cette satisfaction lui fut accordée. La guerre et la famine, qui désolèrent le Saloum en 1864, amenèrent à Dakar une foule de gens dévorés de faim et de misère. On en rencontrait dans toutes les rues, mangeant de l'herbe ou de la terre et luttant contre la mort. Beaucoup de ces infortunés, recueillis par Sœur Véronique, ne durent qu'à sa charité la conservation de leur existence.

“Jusqu'au dernier jour de sa vie, Sœur Véronique continua de se dépenser ainsi auprès des malades et la manifestation qui s'est produite partout à la nouvelle de sa mort a prouvé combien de malheureux avaient été secourus, consolés et soulagés par ses soins.”

Rien de mieux justifié que ce touchant éloge funèbre! Mais l'histoire de cette vénérée défunte n'est-elle pas l'histoire de toutes les religieuses missionnaires?

Puisant au même foyer divin l'amour du sacrifice, elles se dépensent au service des terrestres misères avec une si parfaite égalité de dévouement que, pour être juste, il convient de les confondre toutes dans un même sentiment d'admiration. Elles sont si étroitement apparentées dans la pieuse émulation de la charité!

D'ailleurs, le mérite de ces femmes magnanimes est au-dessus de toute parole humaine. Il ne sera dignement exalté et récompensé que dans la patrie d'en haut.



Recherche et estimation du bois.

## La Fabrication Des Allumettes

**C'**EST vers 1809 que parurent les premières allumettes chimiques, lesquelles, d'ailleurs étaient loin d'être aussi pratiques que celles que nous possédons aujourd'hui, car, pour les enflammer, il fallait les tremper dans un bain d'acide sulfurique concentré. Les allumettes à friction vinrent ensuite; leur pâte se composait de chlorate de potassium, de sulfure d'antimoine et d'eau gommeuse. Quant aux allumettes phosphoriques, c'est en 1831 qu'elles furent inventées par un Français, Charles Sauria. Disons, en pas-

sant, que l'honneur de cette invention a aussi été revendiqué par les Allemands, les Autrichiens et les Hongrois, mais à tort.

Les allumettes au phosphore, telles qu'inventées en 1831, offraient deux graves inconvénients. D'abord, leur fabrication était très dangereuse, le phosphore ordinaire étant un poison violent. Ensuite, elles s'enflammaient trop aisément, voire même spontanément sans cause apparente. Aussi a-t-on constamment cherché à produire une allumette dont la manipulation

ne serait pas dangereuse au point de vue de la santé en même temps qu'au point de vue de la sûreté ce à quoi on a à peu près complètement réussi. Nous n'entreons pas dans l'énumération des substances employées pour la fabrication des allumettes modernes, car ce serait fastidieux pour ceux de nos lecteurs et pour celles de nos lectrices n'ayant pas fait l'étude de la chimie. Du moins, nous passerons en revue la fabrication de ce petit bout de bois si utile, depuis la forêt d'où il provient jusqu'à sa mise en boîte.

Pour produire l'allumette, on se sert d'aune, de tremble, de peuplier, de saule, de bouleau ou de pin, et, chaque année, les allumettes emploient, pour leur industrie, plus de 225,000,000 de pieds de bois.

En France, le bois employé pour la fabrication des allumettes provient soit de la forêt de Compiègne, soit de Russie. Aux Etats-Unis, il vient en majeure partie des forêts de la région des grands lacs et, au Canada, des grandes forêts du nord.

Laissant de côté la France, où le bois n'a pas à être transporté sur une grande distance avant que d'être transformé en allumettes, suivons une bille de bois provenant d'une forêt du Canada ou des Etats-Unis.

Cette bille de bois, il a déjà fallu, avant de la couper, la reconnaître propre à l'industrie à laquelle on la destinait et, à cet effet, des hommes habitués ont parcouru la forêt et estimé ce qu'on en pourrait tirer. Puis un "chantier" a été établi, les arbres marqués, abattus, ébauchés, coupés en longueurs régulières et les billes de bois transportées au bord de la rivière d'où la crue des eaux, au printemps, se chargera de les emmener jusqu'à la fabrique. Nos lecteurs connaissent trop bien ce que c'est qu'un chantier et comment s'o-

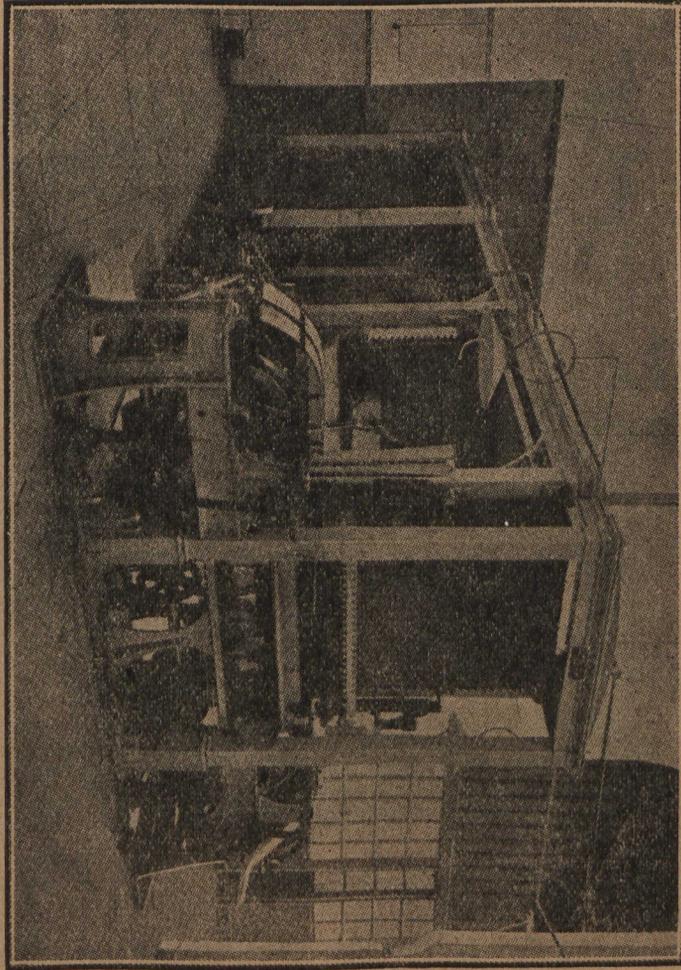
père la descente du bois sur les rivières pour que nous nous attardions sur ce sujet.

Voici donc notre bille de bois arrivée à la fabrique. Voyons donc les différentes opérations par lesquelles elle va passer avant que d'être transformée en allumettes.

La première opération consiste à débiter le bois. Selon le procédé ordinaire, à l'aide d'une sorte de machine à raboter, on détache des plaques d'une épaisseur de deux millimètres environ. La longueur de ces plaques varie: quelquefois elle est égale à une seule allumette, quelquefois à plusieurs. Après qu'elles ont été obtenues, les plaques de bois sont livrées à l'action de couteaux qui les découpent en tiges carrées et produisent ainsi ce qu'on appelle les allumettes blanches. Certaines machines découpent plus de 8,000 allumettes à la minute. Il existe encore une autre machine pour produire les allumettes de forme arrondie.

Les allumettes blanches sont placées dans un cadre-presse. A cet effet, elles sont jetées dans une grande boîte hors de laquelle elles sont poussées mécaniquement dans les rainures parallèles d'une sorte de plaque métallique qui les séparent et les amènent dans une position verticale dans les rainures du cadre-presse.

Lorsqu'un cadre est rempli, un ouvrier s'en saisit et va le tremper dans un bain de soufre fondu, après avoir, au préalable, chauffé le bout des tiges sur une plaque de fonte chauffée elle-même, opération qui a pour but d'empêcher le soufre de se solidifier trop rapidement et de former un bourrelet au lieu d'une couche unie. Le trempage demande des ouvriers experts: trop prolongé ou pas assez, le résultat en serait mauvais. Ceci fait, par une opéra-

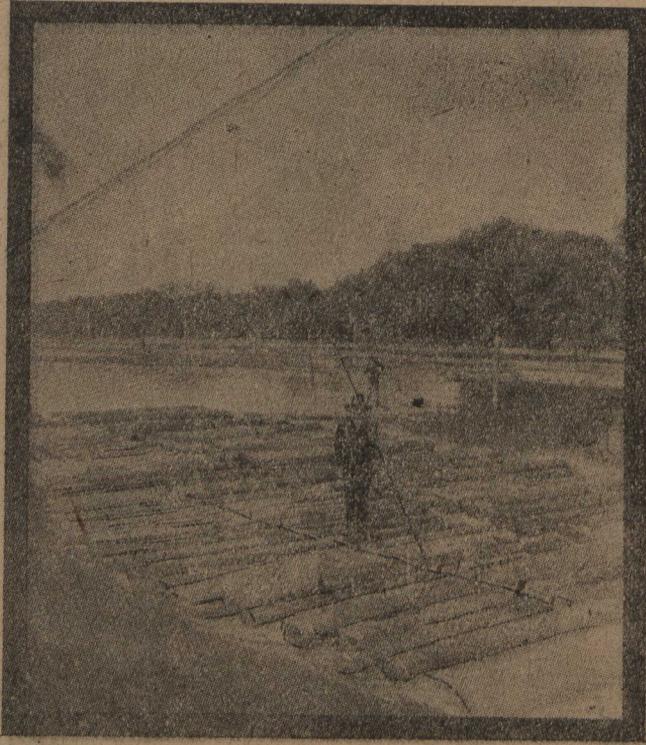


Machine automatique à fabriquer les allumettes

tion presque analogue, on enduit le bout des allumettes de phosphore, mais au lieu que le phosphore soit dans une cuve, comme le soufre, il est déposé sur un cylindre, lequel vient appuyer sur la tête des allumettes.

Les allumettes, ainsi soufrées et enduites de phosphore sont portées dans des

Nous avons parlé, jusqu'à présent de la fabrication des allumettes comme elle a lieu dans certaines fabriques où le travail se fait partie à la machine et partie manuellement, mais, cela va sans dire, en notre siècle de perfectionnements à outrance, il a été inventé des machines se livrant aux différentes opérations de la



Un train de bois.

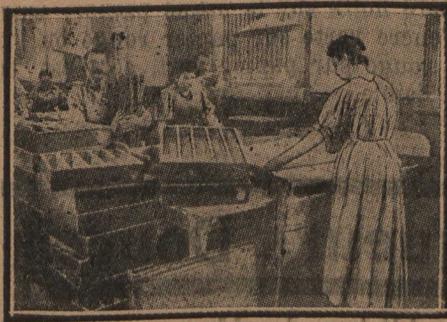
étuves où a lieu la dessiccation. Il arrive que les allumettes s'enflamment sous l'influence de la chaleur, mais les étuves étant hermétiquement closes, le dégât ne peut être très important.

Vient ensuite la mise en boîte, faite encore, en beaucoup d'endroits, à la main. Elle n'a d'intéressant que la rapidité avec laquelle travaillent les ouvrières.

fabrication des allumettes. Nous ne décrirons que la plus récente.

On livre à cette machine le bois débité en blocs d'une épaisseur égale à la longueur d'une allumette. A l'aide d'un dispositif supportant quarante-huit petits couteaux, la machine enlève des blocs quelque chose comme 12,000 allumettes blanches à la minute. La machine répète

ensuite les différentes opérations de chauffe, de trempage et de dessiccation que nous avons déjà décrites, mais tout à fait automatiquement: les tiges découpées tombent d'elles-mêmes dans la boîte d'où elles seront poussées dans les rainures des cadres-presses, et les cadres-presses eux-mêmes sont transportés à l'aide d'une chaîne sans fin, jusqu'à ce que, la composition dont elles sont enduites ayant été desséchée, les allumettes soient livrées à la mise en boîtes, laquelle se fait automatiquement également, la machine fabriquant en outre les boîtes au fur et à mesure qu'elles sont requises.



La mise en boîtes.

Disons, enfin, que toutes les fabriques d'allumettes possèdent un laboratoire où s'opère le mélange des matières dont on enduit les tiges, et où des recherches se font dans le but d'obtenir des produits toujours plus parfaits sous tous rapports.

Nous n'avons pas sous les yeux la statistique de tous les pays du monde, mais seulement celle d'Europe où il se consommait environ 2 milliards d'allumettes chaque jour. Cette même statistique nous apprend également qu'un Français brûle 6 allumettes par jour, un Anglais 8, un Belge 9 et un Allemand 12. Il faut dire qu'en France, les allumettes se ven-

dent beaucoup plus cher qu'en Angleterre, en Belgique et en Allemagne, ce qui explique pourquoi on en est plus économe.

Nous n'avons pas parlé des allumettes-bougies, peu connues au Canada. Leur fabrication est analogue à celle des allumettes en bois, sauf que l'on utilise, bien entendu, des mèches enduites de cire et de stéarine. Malgré que ces allumettes, en raison de leur prix élevé, se vendent en moins grande quantité que les autres, encore emploie-t-on annuellement pour les produire, en France seulement, plus de cent millions de pieds de mèche cirée.

— o —

### UNE VIEILLE PREDICTION SUR LA FIN DU KAISER

Aux pages 521 et 522 de l'«Echo du Merveilleux» de 1911, on peut lire l'horoscope de Guillaume II, examiné par M. R. Larmier. En voici les passages principaux:

«Guillaume II, né à Berlin le jeudi 27 janvier 1859.

«La conjonction de Saturne, de Mars et du Taureau présage: perte des biens, c'est-à-dire pour le cas qui nous occupe: chute de la maison des Hohenzollern et de l'empire d'Allemagne en 1913 et 1914.

«Jupiter présage que Guillaume II est le dernier empereur d'Allemagne de la maison des Hohenzollern.

«Le Bélier: coup de tête, violence.

«Enfin, s'il y a la guerre en 1914 entre la France et l'Allemagne, la France sera victorieuse.»

Ces lignes datent d'il y a trois ans, c'est-à-dire d'une époque où l'on ne pouvait penser qu'août 1914 verrait éclater la guerre franco-allemande.

— o —

**INTERESSANTES EXPERIENCES**

A une époque de débordement d'affiches et de publicité, il est assez intéressant de signaler les expériences qui ont été faites par une grande maison de Londres, pour se rendre compte de la lisibilité des divers types d'affiches, des meilleures couleurs et oppositions de couleurs à employer. Les résultats auxquels on est arrivé confirment la pratique traditionnelle, au moins dans son ensemble. On s'est aperçu que ce qui est le plus lisible, c'est l'encre noire sur papier jaune; vient ensuite l'encre verte sur papier blanc, enfin l'encre rouge sur papier blanc. L'encre bleue sur papier blanc se lit mieux que l'encre noire sur le même papier. Quant à l'encre verte sur papier rouge ou l'encre rouge sur papier vert, cela est très peu lisible.

— 0 —



**Guérissez votre MIGRAINE**

Pourquoi souffrir le martyre? — quand vous pouvez y mettre fin avec une ou deux

**POUDRES NERVINES de MATHIEU**

25c la boîte de 18 poudres

Cie J. L. MATHIEU, Propriétaire  
SHERBROOKE, P. Q.

**Demandez les Liqueurs Douces**

**"FRISCO"**

SODA WATER  
COMPANY



Le Cidre de Pommes

**FRISCO**

L'EAU MINERALE RUSSELL

**'Frisco'**

Naturelle de Sources

**Buvez "GRAPE-O" délicieux**

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264

# Les Monstres Disparus

## LE MAMMOUTH

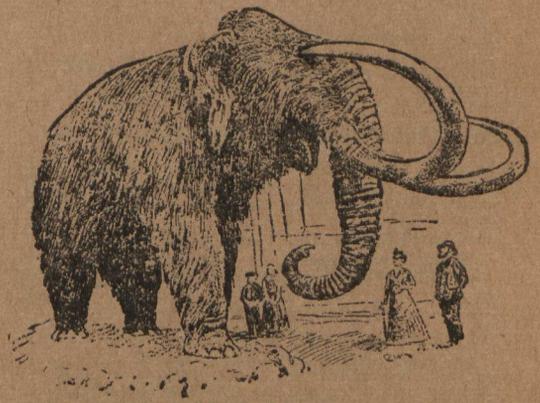
**L**ES derniers de ces animaux vivaient, il y a des milliers d'années, dans les régions du pôle Nord, aujourd'hui glacées; ils étaient nombreux dans les forêts au temps de l'âge de pierre, où leur chasse était l'occupation favorite des premiers hommes.

Dans certaines régions du nord du Canada, leurs énormes ossements sont si nombreux qu'on croirait se trouver dans un cimetière de géants; et la terre, au moment du dégel, est tellement imprégnée des produits de la décomposition de leurs corps qu'elle répand une odeur cadavérique. Souvent, on voit émerger du sol les pointes d'énormes défenses recourbées en demi-cercle; elles sont, parfois, assez bien conservées pour qu'on en puisse tirer un ivoire fossile, objet d'un commerce assez important.

Ces reliques colossales ont donné lieu à toutes sortes de légendes: elles ont passé pour les races de géants dont parle la Bible et pour la punition desquelles le Seigneur suscita le Déluge universel; elles témoignent, disent les Chinois, de l'existence dans le sol de rats gigantesques, qui meurent dès qu'ils sont frappés par un rayon de soleil; quelques ossements trouvés en Allemagne au dix-huitième siècle

furent donnés par un montreur de curiosités comme ayant fait partie du squelette du "fameux roi Teutobochus", peu connu des plus savants historiens; le nom même de mammouth a pris une allure presque mythologique; les poètes l'emploient volontiers pour mettre en branle les imaginations en lui accolant les troublantes épithètes de prodigieux, de colossal, de terrible et d'autres encore propres à donner le frisson.

Buffon connaissait le mammouth et concluait que si un être aussi puissant avait disparu, une foule d'autres espèces



Mammouth découvert dans le sol glacé de la Sibérie, encore revêtu de sa toison laineuse.

# Maigreur Vaincue

**DEVELOPPEMENT,**

**BEAUTE, FERMETE**

— de la —

**POITRINE**

OBTENUS PAR L'EMPLOI DU

## Transformateur Japonais



Donner au physique plus d'attrait, telle est depuis longtemps notre spécialité.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner une apparence charmante, que toute femme maigre peut devenir grassouillette.

**\$1 TRAITEMENT COMPLET \$1**

Traitement d'essai, 60c. (Envoi discret)

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tous frais à

**SPECIALISTE HENRI RIVOD**

Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

### COUPON

Découpez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Adresser: Spécialiste

Henri Rivod, Boire 2105, Montreal, Que

qu'il recommandait de rechercher avaient dû être anéanties comme lui, et vivre à une "Epoque de la nature" différente de celle qui fut réservée à l'espèce humaine.

C'est sur son histoire que Cuvier fonda toute sa théorie fameuse des "Révolutions du Globe". Il avait été frappé de la découverte, qui s'est renouvelée en 1907, de corps entiers de mammoths admirablement conservés dans les glaces sibériennes et mis à nu à la suite de périodes successives de dégel; peu à peu, les blocs qui les emprisonnaient avaient été rongés et les avaient laissé apparaître. Il savait que les mammoths étaient non pas des monstres fantastiques, mais de véritables éléphants.

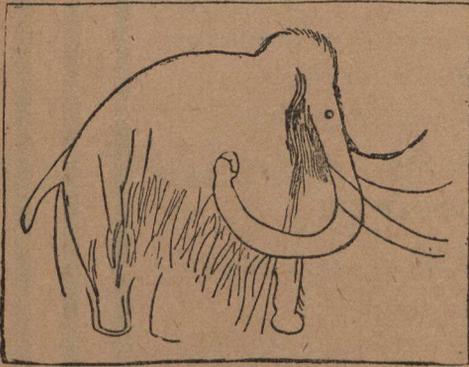
Les éléphants ne vivent, aujourd'hui, que dans les régions tropicales. Cuvier en avait conclu que la Sibérie jouissait, jadis, d'un climat torride et qu'une brusque gelée, miraculeusement survenue, avait détruit tous les êtres qui animaient ses fertiles campagnes, depuis lors désolées.

Cette catastrophe avait été subite, instantanée, car si les cadavres des mammoths, qu'accompagnaient, d'ailleurs, des rhinocéros, n'avaient pas été gelés aussitôt que tués, ils se seraient décomposés ou auraient été mangés par des animaux carnassiers et on ne les retrouverait pas intacts. Le raisonnement paraissait irréprochable, et l'imagination, épouvantée, se refusait à évoquer la grandeur des bouleversements astronomiques qui avaient pu subitement priver d'aussi vastes contrées que la Sibérie des bienfaits du rayonnement solaire.

Quelques touffes de laine ont suffi pour ramener le prodige aux proportions des événements historiques ordinaires. Le mammoth et son compagnon le rhinocéros à narines cloisonnées n'étaient pas nus comme les éléphants de l'Inde et de

l'Afrique; ils étaient couverts d'une chaude toison de longs poils, les uns grossiers comme du crin, les autres moelleux comme de la laine; ils pouvaient ainsi braver les rigueurs de l'hiver, d'autant plus qu'ils se nourrissaient sobrement des aiguilles des sapins qui demeurent verts en toute saison.

Les animaux sont de fort mauvais thermomètres; ils s'accommodent parfaitement, à la longue et pourvu que les transitions soient ménagées, des températures les plus variées.



Mammoth gravé sur paroi. Caverne de Combarelles (Dordogne).

Il y a des tigres immenses dans des régions de la Sibérie déjà très froides; leur fourrure est simplement un peu plus claire, plus moelleuse et plus épaisse que celle des tigres de l'Inde; elle en fait, pour ainsi dire, des tigres-angora.

Le Père Armand David a trouvé des singes et des perroquets sur les hauts plateaux du Thibet. Tout de même, depuis le temps où les mammoths y vivaient parmi les sapins, la Sibérie s'est notablement refroidie. Depuis que l'homme est apparu sur terre, les climats se sont modifiés sur

divers points de notre planète. Il ne faudrait pas en conclure qu'elle se soit refroidie en bloc.

Les mammoths en chair et en peau qui ont été découverts sur les rives de la Léna, de la Berezowka et, en dernier lieu, dans l'île Grand-Liakowsky, au nord de la Sibérie, ne sont, sans doute que des animaux tombés isolément dans des crevasse de glaciers masquées par la neige et qui y sont demeurés ensevelis, et non les victimes innombrables d'un cataclysme général.

Celui dont on pourra prochainement contempler les restes dans la galerie de Paléontologie du Muséum était pris dans une falaise qui, au moment du dégel, s'éboula en partie, en 1907, et laissa apparaître la trompe de l'animal.

Sans s'étonner autrement, les Samoyèdes, appréciant l'aubaine, mangèrent cette trompe, naturellement frigorifiée bien avant les inventions de Charles Tellier, mais ils informèrent de leur trouvaille un savant, en exploration dans le voisinage, M. Constantin Adamovitch Vollossovitch, qui les employait souvent dans ses recherches.

La nuit polaire de six mois approchait; les Samoyèdes repartirent vers le Sud, et M. Vollossovitch, laissant l'animal en l'état, repartit pour la Russie, où on lui fournit les moyens de dégager le cadavre et de le ramener à sa résidence de Lakhta, non loin de Saint-Pétersbourg.

Ce ne fut pas petite affaire; et les précieux restes ne purent arriver en Europe qu'au mois de janvier 1911.

Les parties charnues de l'animal sont en si bon état, que deux anatomistes distingués ont pu les étudier, comme s'il se fût agi d'un animal mort depuis peu, conservé dans l'alcool, et se rendre comp-

# **Avis aux Annonceurs**

Nous pouvons disposer, en faveur des annonceurs, de plusieurs pages dans notre

## **ALMANACH DU SAMEDI POUR 1915**

Cette publication pénètre dans quantité de familles qui la conservent soigneusement en raison des multiples renseignements utiles que l'on y trouve; la publication dans

## **L'ALMANACH DU SAMEDI**

est donc très efficace puisqu'elle est permanente et finit par s'imposer au lecteur.

Le tarif de \$15.00 seulement la page entière la met à la portée de tous les commerçants soucieux de leurs intérêts; des prix spéciaux sont établis pour les espaces moindres demandés.

Pour plus amples détails, écrivez à :

**MM. POIRIER, BESSETTE & Cie,**  
Edit.-Prop.,  
200, Boulevard Saint-Laurent,  
Montréal,

ou téléphonez **Main 2680**

et notre Représentant se fera un plaisir d'aller vous renseigner.

te de l'état de ses éléments constituants.

La graisse—elle sent le camembert—et de tissu conjonctif ont une apparence normale; mais les fibres musculaires que ce dernier enserrait dans ses mailles ont disparu. Il a été facile de suivre le trajet des vaisseaux.

Les veines contenaient des caillots d'une substance brun rougeâtre. On en a fait une étude chimique approfondie et examiné au spectroscope les matières colorées; il n'y a pas de doute possible: ces caillots sont le résidu du sang de l'animal; du sang datant de trois cents siècles,

aussi reconnaissable que celui des momies d'Égypte et dont la substance caractéristique, "l'hématine", avait encore tous ses caractères. Nous ne sommes pas encore au bout des surprises que nous réservent les étonnantes archives que contiennent les entrailles du sol. Tout à fait inconnues au commencement du dix-neuvième siècle, elles sont explorées, depuis Cuvier, avec passion par une armée de géologues, qui ont dégagé déjà de lumineuses vérités du brouillard mystérieux des vieilles légendes mythologiques.

— o —

## La Meilleure Invention Electrique de l'Année 1913

**T**OUS les jours, grâce au travail continu des chercheurs et des savants, l'électricité nous donne des preuves éclatantes de son incontestable utilité. Depuis quelques années son utilisation au point de vue industriel a pris des proportions colossales, et nous ne sommes encore qu'à la genèse de cette évolution qui promet de révolutionner le monde. Parmi les ingénieurs qui se sont consacrés à cette branche de la science et sans relâche recherchent les moyens d'utilisation de cette énergie captée dans notre ambiance même, il convient de placer au premier rang le nom d'Edison. Le célèbre Américain dont les découvertes stupéfiantes ont fait haleter d'admiration les nations les plus civilisées, loin de se griser de la moisson de lauriers récoltée sur le terrain

si ardu de l'invention, ne cesse de poursuivre avec une inlassable activité le but qu'il s'est depuis toujours proposé "Plier l'électricité aux besoins de l'homme, en faire sa servante docile, en un mot l'asservir aux plus humbles comme aux plus hautes fonctions de la société."

Je crois inutile de revenir sur les merveilleux travaux exécutés par cet homme génial, car le nom d'Edison restera à travers les siècles, synonyme de bienfaiteur de l'humanité, je me contenterai d'exposer en quelques lignes sa dernière découverte, qui est de celles dont il peut à juste titre être fier.

Dans ce XXe siècle, où la machine trône en souveraine maîtresse, la dépense de calorifique augmente de plus en plus et l'homme se voit contraint de fouiller tous les



## EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal

**Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).

162 St-Denis, Montréal

## LE SAMEDI

Journal Illustré Hebdomadaire  
de 40 pages

En vente partout - - - 5c le Numéro

# Embellissez votre Poitrine en 25 jours



TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES. TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combler les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

### LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle. Engraissera les personnes maigres de 20 livres en 25 jours.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages avec échantillons

Toute correspondance strictement confidentielle.

LES JOURS DE BUREAU SONT: JEUDI ET SAMÉDI DE CHAQUE SEMAINE DE 2 à 5 P. M.

Adr : Mme Myrriam Dubreuil, 44b, Mentana, Montréal

Dépt. 8, Boîte postale 2353,

jours plus profondément les entrailles de la terre pour lui arracher au prix des plus pénibles efforts le combustible nécessaire à la colossale consommation mondiale. Tout un peuple grouille dans les ténèbres des galeries de nos grands bassins houilliers, et c'est grâce à l'énergie, j'allais dire à "l'abnégation" de ces humbles travailleurs souterrains, que se meut sans à coup l'immense rouage de la civilisation moderne.

Il faut avoir vécu au milieu de la population minière, avoir suivi ses travaux, partagé son existence, pour se rendre compte de la situation lamentable de ces travailleurs, condamnés aux ténèbres perpétuelles, astreints aux travaux les plus pénibles et les plus dangereux. Le mineur perdu dans l'étroit boyau de la veine, assujéti à un travail de forçat, souvent accompli dans les conditions les plus défavorables, dans une atmosphère presque irrespirable, ne souffre pas seulement de la fatigue physique qui lui broie les membres, mais encore de l'anxiété perpétuelle de l'accident à venir, de l'explosion brutale du "grisou".

Le "grisou", ce mot ne se prononce qu'à voix basse dans les corons, et rien qu'à l'évocation de ses monstrueuses conséquences, l'oeil du mineur le voile de tristesse, la pâleur de la mort s'étend sur les faces anémiées des femmes et des enfants. Le "grisou", c'est la vengeance de la mère nourricière, se révolte contre les blessures continuelles que lui infligent ses enfants, c'est la dîme prélevée sur les richesses qu'elle nous livre, c'est aussi malheureusement la "rançon" du travail et du progrès. Lorsque son souffle meurtrier balaye d'un vent de mort les étroits couloirs, lorsque le coup de pioche fatal fait jaillir le sifflement aigu, terrible estafet-

te de la catastrophe, l'horrible panique se propage, l'angoisse cruelle étreint les coeurs, on fuit, d'instinct, on court, on s'écrase aux issues, c'est la débâcle devant l'ennemi invincible, la ruée vers le grand air, vers le puits de descente qui laisse entrevoir tout en haut de son conduit funè-



bre un lambeau d'azur. Implacable dans sa haine destructive, le grisou comme un long serpent, se glisse par les étroites fissures, ondule le long des parois; son gaz léger et subtil enveloppe les mineurs, les étreint, les enserre, les guette, il joue avec les travailleurs comme un chat joue avec une souris, il attend le moment propice,

**Abonnez-vous a**  
**La Revue Populaire**

Magazine mensuel illustré de 148 pages  
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,  
 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

**COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

l'étincelle qui déterminera l'irréparable explosion et à travers les hurlements de terreur, son sifflement aigu s'accentue et plane ironique sur toutes ces affres douloureuses.

Dans sa fuite éperdue le mineur vient de heurter les parois brillants du long couloir, sous le choc la lampe qui le guide dans les ténèbres se brise dans sa main, le fil de platine rougi rutil à découvert, c'est la fin. Dans un bruit de tonnerre le "grisou" vainqueur affirme sa puissance et enseveli sous les ruines, le pygmée audacieux qui a dans son orgueil voulu braver sa terrible puissance.

Ce sera la gloire d'Edison, d'avoir vaincu le monstre, et plié sous le joug de la science, l'hydre ivre de sang humain. Grâce à lui le mineur pourra braver le gaz meurtrier et travailler sans avoir le souci de cette perpétuelle épée de Damoclès suspendue sur sa tête. Le "Museum American of Safety", en accordant au génial inventeur la médaille Rathenau a voulu une fois de plus affirmer sa reconnaissance à celui qui vient de gagner la bataille mémorables et par son travail assidu assurer protection à toute une classe de travailleurs.

La nouvelle lampe électrique d'Edison a ceci de remarquable, c'est que tout en étant portative, elle ne nécessite de la part de l'ouvrier qui en est muni, aucune connaissance spéciale en électricité. De plus elle offre le summum de sécurité, en admettant même son éclatement à l'instant précis où le grisou ferait son apparition. La disposition très ingénieuse consiste à placer dans des cellules spéciales isolées l'une de l'autre les deux pôles positifs et négatifs, tout en les mettant en relations par un moyen électrique. Cette batterie de deux cellules peut ostensiblement

être placée dans un réceptacle d'acier sans l'introduction d'aucune fils isolants. Un double cordon flexible est fixé à une extrémité avec un terminal, lequel en glissant dans la partie creuse sur le sommet de la batterie, se soude à elle de telle sorte, qu'il ne peut en être désuni jusqu'à ce que la serrure placée sur les côtés de la boîte ait été ouverte et que le verrou de sûreté placé au sommet n'ait été enlevé. Un dispositif très ingénieux de levier percé d'une ocellère permet de le manoeuvrer et ne rendant compte de ce qui se passe à l'intérieur. De cette façon il est matériellement impossible au porteur de l'instrument de provoquer une déflagration dans la mine par la disjonction des fils.

L'autre côté du cordon est connecté à la lampe-chapeau et agencé de la même façon. La lampe elle-même est munie d'un réflecteur que le mineur est incapable de déplacer sans interrompre le courant à l'aide d'un léger mécanisme placé sur le rebord. La lentille est fabriquée spécialement en vue de fournir une intensité de lumière extrêmement puissance.

La boîte contenant la batterie est fixée par une courroie sur le dos de l'ouvrier, un cordon flexible court jusqu'au chapeau et se relie à la lampe, laquelle est elle-même attachée à l'aide d'un support de cuir. Dans ces conditions les bras sont essentiellement libres.

Des expériences ont été faites avec ce nouvel appareil, et il a été prouvé que les résultats obtenus assuraient l'entière sécurité du mineur tout en lui assurant le maximum d'éclairage.

Nous pouvons donc affirmer que la solution de ce problème ajoute un nouveau fleuron à la couronne du célèbre Américain et que son invention restera comme une des gloires de l'année écoulée.

# Raoul Leboeuf

## Entrepreneur Plombier

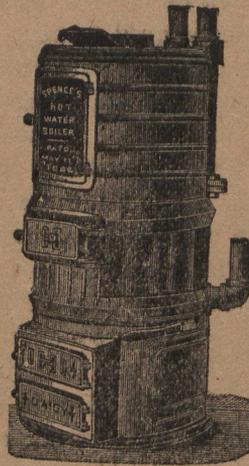
Poseur d'appareils  
à Gaz et Eau  
Chaude

Réparations de toutes  
sortes, une  
spécialité

Brûleurs et Man  
teaux à Gaz à  
bas prix.

160 Rachel Est

Tel Bell St-Louis  
4109  
MONTREAL



## The Canadian Advertising Limited

### Agence - Canadienne - de - Publicite

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au  
Canada gratis sur demande

Les Rédacteurs — experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

**REFERENCES: LA BANQUE  
NATIONALE, MONT-  
REAL**

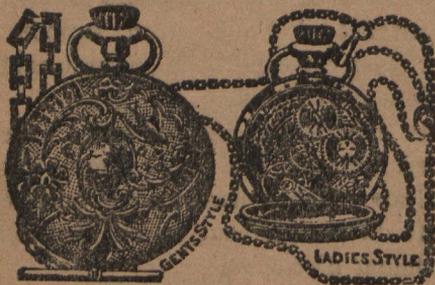
Avant de placer vos ordres  
d'annonces, écrivez-nous—  
il y va de votre intérêt

## C. P. R. TELEGRAPH BUILDING

4 rue Hôpital, - - - - - Montréal

## W. Legault, (Enregistré)

Horloger,  
Bijoutier et  
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES  
548 Parc Lafontaine, Montréal

## LES CHEVAUX PECHEURS DES ILES

### CAROLINES

Au nord des îles Carolines il y a plusieurs milles de côtes basses et sablonneuses où rien ne croît si ce n'est un rude gazon, quelques algues et un peu de persil sauvage. Sur ces rivages vit une étrange race de chevaux à demi sauvages connus sous le nom de "banker ponies". Ces animaux sont généralement deux fois aussi gros que les poneys ordinaires.

Chaque année les propriétaires de troupeaux conduisent les "bankers" dans les haras, marquent les poulains et retiennent quelques-uns des plus vieux animaux pour les vendre.

Les habitants de la région pensent que ces chevaux doivent souffrir lorsqu'ils sont obligés de manger du grain, du foin ou de l'herbage car ils ont toujours été habitués à vivre du gazon salé des marécages et de poissons. Ils attrapent eux-mêmes ceux-ci à marée basse; avec leurs sabots ils creusent des trous profonds dans le sable aux endroits couverts par la mer montante et quand la mer descend ils dévorent gloutonnement les poissons qui se sont pris dans ces trous. Quelquefois un morceau plus particulièrement tentant donne lieu à des combats.

En captivité, ces chevaux étranges sont intelligents. Une fois apprivoisés, ils forment d'excellentes bêtes de trait car ils ont une force disproportionnée avec leur taille. Les poulains issus des "bankers" en captivité font des animaux de valeur, forts et intelligents.

— 0 —

## RACE DE GEANTS

L'Afrique est, décidément, la terre des contrastes. C'est dans l'intérieur de ce vaste continent qu'on avait découvert déjà la plus petite des races humaines, les Pygmées de l'Ituri. Et voici qu'un voyageur nous annonce qu'il y a rencontré la race qui détient le record de la stature!

Cet explorateur est un géographe connu, et à qui l'on peut accorder créance: c'est M. G. Van der Schneren, directeur



**L. DE LIMBOURG**

(de Paris)

Spécialiste pour maladies des pieds

Attaché au Service des RR.  
Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Princi-  
pales Communautés Reli-  
gieuses.

**LE SEUL A MONTRÉAL QUI GARANTIT LA  
GUÉRISON SANS DOULEUR**  
des cors, ongles-de-perdrix, ongles incarnés, pieds  
morts, transpiration.

Consultations: 9 h. à 12 h. a.m. 1 h. à 4 h.  
p.m., 6 h. 30 à 7 h. 30 p.m.

291, rue St-Denis.

Phone Est 2109

Montréal.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE



# Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de  
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-  
velopper le buste, de  
corriger la maigreur  
excessive, de suppri-  
mer le creux des  
épaules et d'effacer les angles disgracieux  
qui déparent une jeune fille ou une jeune  
femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.  
Mlle Angela V., écrit: "Je viens de pren-  
dre la quatrième boîte de vos fameuses PI-  
LULES PERSANES; l'effet est merveilleux  
— j'en suis enchantée."

**SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS**  
Nouvelle Boîte Postale 2675  
Dépt. A., Montréal.

d'une revue de Rotterdam, le "Maasbo-de".

Il avait entrepris de traverser l'Afrique du nord au sud en suivant un itinéraire entièrement nouveau, et c'est dans l'hinterland de l'Afrique Orientale allemande qu'il est entré en contact avec cette race de géants.

Dans cette étrange tribu, les hommes mesurent en moyenne six pieds et demi de hauteur, et certains dépassent 7 pieds.

Bien que de peau noire, ces sauvages ont des traits d'Européens, et l'on se demande s'ils ne descendraient pas de quelques navigateurs qui firent naufrage dans ces parages, il y a des siècles.

Très belliqueux, ils ont soumis à leur domination de nombreuses tribus.

— 0 —

## Contre les Maux DE Tête

Bilieux ou nerveux, il n'y a pas de remède qui vous apportera un soulagement plus rapide que les

### POUDRES NERVINES DE MATHIEU

Employées avec succès contre  
Migraine, Névralgie, Etat Fiévreux ou Nerveux, Fatigue, Surmenage.

25c la boîte de 18 poudres  
EN VENTE PARTOUT

### BRONCHITE CHRONIQUE

Vous trouverez son remède dans l'usage du SIROP MATHIEU, le spécifique des Maladies de Poitrine.

CIE J. L. MATHIEU,  
Propriétaire,

SHERBROOKE, P. Q.

L. Chaput, Fils & Cie., Distri-  
duteurs, Montréal

## N'ACHETEZ PAS D'ATTELAGE AVANT D'AVOIR VU NOS SPLENDIDES MODELES



Solidité, élégance et bon marché sont trois qualités qu'ils possèdent au plus haut degré.



Une visite à nos magasins suffira pour vous convaincre, venez nous voir et nous vous réserverons le meilleur accueil, que vous ayez ou non l'intention d'acheter.

*Samontagne Limitée.*

BLOC BALNORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL. CAN

LA

Le

**50 cts par an.**

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse . . . . .

d'une revue de Rotterdam, le "Maasbo-  
de".

Il avait entrepris de traverser l'Afrique  
du nord au sud en suivant un itinéraire  
entièrement nouveau, et c'est dans l'hin-  
terland de l'Afrique Orientale allemande  
qu'il est entré en contact avec cette race  
de géants.

Dans cette étrange tribu, les hommes  
mesurent en moyenne six pieds et demi de  
hauteur, et certains dépassent 7 pieds.

Bien que de peau noire, les savages  
ont des traits d'E

**N'ACHETEZ PAS D'ATTELAGE  
AVANT D'AVOIR VU NOS  
SPLENDIDES MODELES**



**LE "SAMEDI" PUBLIE LES PLUS BEAUX FEUILLETONS DES  
AUTEURS CELEBRES**

On y trouve, dans chaque numéro, des aritcles d'actualité, une his-  
toire sentimentale ou dramatique complète, quantité de mots d'esprit  
et d'anecdotes, des notes encyclopédiques instructives, une page fémi-  
nine intéressante, des contes pour les enfants, des articles sérieux  
pour les grandes personnes et des concours pour tout le monde.

**EN VENTE CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES ET  
CHEZ LES EDIT.-PROPRIETAIRES  
POIRIER, BESSETTE & CIE,  
200, Bld St-Laurent, Montréal.**

**COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25  
pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au  
Samedi.

Nom . . . . .  
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul.  
St-Laurent, Montréal.